Histoire du grec moderne

Henri Tonnet



POCHES
LANGUES-INALCO

Histoire du grec moderne

COLLECTION « LANGUES-INALCO »

Histoire du grec moderne

La formation d'une langue

Deuxième édition
Ouvrage remanié et mis à jour

Henri Tonnet

Professeur de langue et littérature grecques modernes
à l'Institut national des langues et civilisations orientales

LANGUES & MONDES
L A S I A T H È Q U E
2003

Du même auteur :

Manuel d'accentuation grecque moderne, Paris, Klincksieck, 1984.

Recherches sur Arrien. Sa personnalité et ses écrits atticistes, Amsterdam, Hakkert, 1988.

Ιστορία της Νέας Ελληνικής Γλώσσας. Η διαμόρφωσή της, Athènes, Papadimas, 1995.

Histoire du roman grec des origines à 1960, Paris, L'Harmattan, 1996 (trad. grecque sous le titre *Ιστορία του ελληνικού μυθιστορήματος από την αρχαιότητα μέχρι σήμερα*, Athènes, Patakis, 2001).

Méthode de grec volume 1 (en collaboration avec Georgios Galanes), Paris, Langues & Mondes - L'Asiathèque, dernière édition 2001.

Méthode de grec volume 2 (en collaboration avec Georgios Galanes), Paris, Langues & Mondes - L'Asiathèque, dernière édition 1999.

Grégoire Palaiologue, L'Homme aux mille mésaventures – Ὁ Πολυπαθής. Texte établi, traduit et annoté par Henri Tonnet, Paris, L'Harmattan, 2000.

Études sur la nouvelle et le roman grecs modernes, Paris-Athènes, Daedalus, 2002.

Couverture : Louis Constantin et Jean-Marc Eldin

Illustration de la couverture :
dessin tiré de Alex. K. Droudaki, *Kriti*, Hania, 1951 (D. R.).
Composition et mise en pages : Jean-Marc Eldin

11 cité Véron, 75018 Paris, 2003
e-mail : info@asiatheque.com

ISBN : 2-911053-90-7

Préface de la deuxième édition

Cette deuxième édition française peut être considérée comme la troisième version du livre. En effet, la traduction grecque, parue aux éditions Papadimas[1], avait beaucoup profité des corrections de son επιμελητής, Christophoros Charalampakis, de sorte qu'elle constituait déjà une deuxième édition.

Dans sa forme actuelle, le livre tient compte de nouvelles éditions des textes cités[2], des comptes rendus que le livre a suscités[3], de nombreuses observations qui m'ont été communiquées par écrit et des histoires du grec parues entre-temps ; je pense, en particulier, aux beaux ouvrages publiés par l'ΕΛΙΑ et par le Centre de la langue grecque[4] ainsi que, bien sûr, à la monographie très

---

1. *Ιστορία της Νέας Ελληνικής Γλώσσας Η διαμόρφωσή της*, Athènes, traduction Marina Karamanou et Panos Lialiatsis avec la collaboration scientifique de Christoforos Charalampakis, Papadimas, 1995.

2 Pour la *Chronique de Morée* nous disposons maintenant de l'édition de Jose M Egea. J'ai aussi tenu compte de l'édition des *Ptochoprodromika* par Hans Eideneier Le P[r] Michel Lassithiotakis, que je remercie tout particulièrement ici, m'a permis de citer son édition de l'*Apocopos* de Bergadis à paraître aux éd. de la Fondation Culturelle de la Banque de Grèce (MIET).

3 Les trois comptes rendus les plus détaillés dont j'ai eu connaissance sont ceux de Georges Magoulas, de Brian Joseph et de Georges Drettas, cités dans la Bibliographie.

4. *Ἱστορία της ελληνικής γλώσσας* [Histoire de la langue grecque]. Επιστημονική επιμέλεια: M. Z. Κοπιδάκης, Ελληνικό Λογοτεχνικό και ιστορικό αρχείο, Athènes, 1999, Christidis, A. F. (ed.), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας από τις αρχές έως την ύστερη αρχαιότητα* [Histoire de la langue grecque des origines à l'antiquité tardive], Κέντρο ελληνικής γλώσσας, Thessalonique, 2001.

complète de Geoffrey C. Horrocks[5]. Je dois une reconnaissance et une mention particulière aux collègues qui m'ont écrit à la suite de la lecture de mon livre, comme Jack Feuillet, Yvon le Bastard et Werner Voigt. On trouvera, dans le texte et les notes, des traces assez nombreuses de leurs suggestions.

Certaines notes ajoutées à cette édition ont pour but de mieux préciser l'objet de l'ouvrage qui ne paraît pas avoir toujours été bien saisi. J'y rappelle qu'il ne s'agit pas d'une histoire du grec *écrit* et que les textes cités ne sont pas choisis en fonction de la qualité de leur grec, mais seulement pour les éléments de langue parlée qu'ils contiennent. L'ouvrage n'est pas non plus une histoire parallèle de *tout* le grec. Les dialectes et les parlers n'ont pas été décrits à tous les moments de leur évolution, ce qui, du reste, aurait été impossible. Je me suis efforcé de suivre, dans la mesure où la documentation le permettait, les étapes de la formation du grec « central » qui est à la base du démotique officiel aujourd'hui. Cette langue est une koiné orale qui doit beaucoup aux dialectes du nord-est du Péloponnèse au XIX^e siècle, mais qui a évidemment profité des standardisations antérieures de la langue écrite et de la forme de grec urbain que l'on parlait à Constantinople. On ne pouvait exiger de l'auteur de ce livre qu'il fît un sort au pontique ou aux dialectes de l'Italie du sud qui n'ont pas influencé le démotique.

Puisqu'il est question de koiné, je n'ai pas cru devoir remettre en question la notion de koiné alexandrine utile pour les historiens du grec moderne. On peut affiner les connaissances sur la

5 *Greek, a History of the Language and its Speakers*, Longman, New York, 1997

koiné et contester la notion trop rigide que l'on en avait ; on ne peut pas nier qu'il ait existé dans la Grèce actuelle — avec des variantes plus ou moins importantes pour les régions hellénophones périphériques — une forme de grec issu de l'attique qui est à l'origine du grec du Moyen Âge et des dialectes néo-helléniques et dont l'aboutissement actuel est le démotique.

L'aspect matériel du livre est, je l'espère, amélioré par l'emploi d'une nouvelle police de caractères grecs et par un système allégé de renvois bibliographiques. Je n'ai pas donné de transcriptions phonétiques des textes cités, précisément parce qu'à chacune des époques considérées et dans les régions d'où proviennent nos textes la prononciation exacte des phonèmes est loin d'être assurée.

Villenave d'Ornon, août 2002

Introduction

La question que l'on pose souvent au néo-helléniste, c'est-à-dire à celui qui étudie le grec moderne, est la suivante : « Est-ce que le grec moderne ressemble au grec ancien ? » À cette question on ne peut fournir de réponse simple et rapide. Il faut pouvoir évoquer toute l'histoire de la langue grecque que peu de gens connaissent dans notre pays. C'est de cette constatation qu'est sorti ce livre.

L'exposé, initialement destiné à mes étudiants des Langues Orientales, a été enrichi d'explications supplémentaires, afin de devenir accessible, autant que possible, à un plus large public.

Le grec est certainement la langue vivante la plus anciennement attestée en Europe. On n'a pas cessé de la parler en Grèce, et ailleurs, depuis au moins le XV^e siècle avant Jésus-Christ, époque de nos premiers documents. Mais il faut certainement faire remonter plus haut le moment où l'on a commencé à utiliser une forme de cette langue dans ce qui est aujourd'hui la Grèce : les premiers hellénophones ont dû arriver dans le sud de la péninsule balkanique vers l'an 2000 avant Jésus-Christ. Le nombre des locuteurs grecs n'a pas cessé de s'accroître avec le temps. On en compte actuellement entre 12 et 13 millions à travers le monde[1].

1. Mackridge (1990), p. 39.

En revanche l'aire géographique[2] et l'importance culturelle de cette langue se sont considérablement réduites.

1. Évolution de l'espace où l'on a parlé le grec

1.1. Le grec en Occident

Le grec a connu jusqu'à l'époque de l'Empire romain une diffusion importante vers l'ouest. Comme on sait, on parlait grec dans plusieurs colonies de la Gaule méditerranéenne, à Marseille (Μασσαλία), fondée à l'aube du VIIe siècle av. J.-C., à Agde (Ἀγαθὴ Τύχη), à Antibes (Ἀντίπολις), et à Nice (Νίκαια) ; on pouvait aussi entendre cette langue sur la côte espagnole à Ampurias (Ἐμπόριον). Toute la Sicile et le sud de la péninsule italienne, appelée Grande Grèce, parlait grec, au moins dans les villes, à l'époque classique (Ve siècle avant J.-C). À ce moment-là, les grandes cités grecques de la Sicile, comme Syracuse, sont des foyers de culture qui rayonnent vers le monde italique. C'est en Campanie que se fait la rencontre du monde romain et de la culture grecque (prise de Capoue en 211 av. J.-C.).

Pendant la période de la République et plus encore sous l'Empire, Rome s'hellénise profondément. On parle grec aussi bien dans le peuple cosmopolite de la Rome impériale que dans la haute société. Au IIe siècle de notre ère, le plus philhellène des empereurs, Hadrien, est surnommé « le petit Grec », (*græculus*). Par la suite cependant l'hellénisme va régresser et disparaître à

2. Sur l'extension géographique du peuplement grec de l'antiquité à nos jours, on peut lire la présentation commode de Michel Bruneau, « L'hellénisme : un paradoxe ethnogéographique de la longue durée », *Géographie et cultures,* 2, 1992, p. 45-74.

l'ouest. Pour le Moyen Âge occidental le grec est une langue morte incompréhensible.

La Renaissance étudie le grec ancien comme instrument de culture, mais en général méprise ou ignore le grec parlé. Et la philologie occidentale est en grande partie l'héritière de la Renaissance.

La redécouverte de l'hellénisme vivant est liée au mouvement romantique du philhellénisme, où se mêlent étroitement la lutte contre la tyrannie asiatique des Turcs, la défense des nationalités et le rêve classique de la « régénération » (παλιγγενεσία) de la Grèce antique. Cela reste cependant fort théorique pour la plupart des Occidentaux de l'époque, s'ils n'ont pas fait, comme Byron, Chateaubriand, Lamartine ou Nerval, leur voyage en Orient. En Occident, en effet, l'hellénisme vivant est réduit à quelques poches infimes dans le sud de l'Italie (Bova et terre d'Otrante) et en Corse (Cargèse).

1.2. Le grec en Orient

L'histoire du grec en Orient est aussi celle d'une peau de chagrin qui se réduit de plus en plus jusqu'à se concentrer presque exclusivement dans les limites de l'État grec. Mais cette réduction ultime n'est intervenue que récemment.

La première extension de l'hellénisme s'est faite par le peuplement, dès le premier millénaire avant J.-C., de la côte occidentale de l'Asie Mineure[3], où la langue grecque devait être parlée sans

3. On trouvera une carte de ces premières installations grecques en Asie Mineure dans l'ouvrage fondamental de Hermann Bengston, *Griechische Geschichte von den Anfängen bis in die römische Kaiserzeit,* 4e éd., Munich, 1969, f. à la p. 64.

interruption jusqu'en 1922, et à Chypre où elle subsiste aujourd'hui. Une deuxième vague se répand plus largement, du milieu du VIIIe siècle au milieu du VIe siècle. Il ne s'agit plus de peuplement intensif mais d'installation de comptoirs côtiers isolés au milieu de populations allogènes. Ces comptoirs se répandent sur tout le pourtour de la mer Noire, dans le Pont (la région de Trébizonde), en Crimée et au pied du Caucase. Bien que presque entièrement éradiqué après les suites de la Première Guerre mondiale dans le Pont[4] (Turquie), l'hellénisme subsiste encore dans le sud de l'ancienne URSS, en Ukraine et dans le Caucase. Depuis l'effondrement de l'URSS, on constate un mouvement d'émigration de ces Grecs parlant ou ayant parlé le dialecte pontiques vers l'État grec.

Pendant les siècles qui précèdent l'époque classique, des comptoirs grecs s'installent aussi, timidement, en Afrique, en Cyrénaïque et en Égypte (Naucratis). La présence grecque en Égypte connaîtra plus tard, comme nous le verrons, des périodes brillantes, avant de disparaître presque entièrement après 1953.

Pendant l'époque classique, l'hellénisme n'a pas connu d'extension territoriale, mais il a rayonné culturellement sur les pays barbares voisins. Le cas de la Macédoine est particulièrement intéressant. On ne sait pas de façon sûre si le dialecte qu'on y

4. Seuls ont été épargnés par les échanges de populations de 1923 les hellénophones de confession musulmane, qui, bien que parfaitement turcophones, conservent encore aujourd'hui une certaine pratique du dialecte pontique.

parlait était grec, encore que ceci soit très probable[5]. Ce qui est certain, en revanche, c'est l'hellénisation progressive de l'aristocratie macédonienne. À l'aube du V^e siècle, Alexandre I^er Philhellène revendique l'hellénisme de sa famille, les Argéades, qui serait issue d'Argos. Dès lors, on parle le grec attique dans la famille royale et la noblesse macédoniennes ; à partir du IV^e siècle, à la faveur des conquêtes de Philippe et d'Alexandre, l'hellénisation de la population macédonienne se fait de plus en plus profonde, jusqu'à être totale à l'époque romaine[6].

Bien avant la conquête macédonienne du IV^e siècle, l'Asie Mineure avait reçu une influence grecque de plus en plus marquée. Même si les langues locales étaient sans doute couramment ou exclusivement utilisées dans le peuple, on devait connaître le grec dans la « bonne société » de Phrygie et de Lydie aux VII^e et VI^e siècles av. J.-C. Les relations de ces pays avec le sanctuaire de Delphes le prouvent.

* * *

5. Pour la thèse selon laquelle le macédonien, dont nous ne possédons pas plus de deux ou trois phrases dont le caractère « macédonien » est controversé, était un dialecte apparenté au thessalien, voir la bibliographie dans Bengston, *Griechische Geschichte*, p. 305, n. 1. On trouvera le dossier de la question dans la réédition récente, par Georges Babiniotis, d'articles de G. Hadzidakis, N. P. Andriotis, M. Sakellariou, I. Kalléris, G. Délopoulos, A. Panayotou sous le titre, *Η γλώσσα της Μακεδονίας*, Athènes, 1992.

6. Sur la question de l'extinction du dialecte macédonien on consultera C. Brixhe et A. Panayotou, « L'atticisation de la Macédoine : l'une des sources de la koiné », *Verbum*, 11, 1988, p. 245-260. Les auteurs, qui étudient les inscriptions macédoniennes du V^e et du IV^e siècle, se demandent si le dialecte local n'a pas cessé d'être parlé dès le IV^e siècle.

Le sujet principal de ce livre est la formation de la langue grecque moderne *parlée* aujourd'hui officielle[7]. Nous nous intéresserons cependant à l'écrit pour deux raisons. D'abord parce que, comme nous le verrons, les documents écrits sont pour les périodes anciennes les seuls moyens que nous ayons d'accéder à la langue parlée. Ensuite parce qu'à date récente la langue savante écrite a nettement influencé le grec oral.

On ne se contentera pas de comparer le grec moderne avec le grec ancien. Cela n'a guère de sens, étant donné qu'il n'y a pas *un* grec ancien, mais *des* grecs anciens différents selon les régions et les époques considérées. Notre recherche est historique et s'attache à faire apparaître ce qui dans la langue a changé au cours du temps. Nous ne *décrivons* donc pas ces deux états de la langue, ce qui a déjà été fait[8].

Nous nous attachons ici à montrer, autant que le permettent les documents, l'*évolution de la langue.* Nous nous efforçons en particulier de dater les phénomènes, tout en sachant qu'une datation

---

7. Ces précisions ne sont pas inutiles pour prévenir certaines critiques que l'on pourrait faire à ce livre. Il ne s'agit pas ici d'une histoire des divers états du grec *écrit* durant la longue période qui nous sépare de l'Antiquité. On pourrait soutenir, avec quelque excès, que ce « grec de lettrés », toujours pratiqué — avec de plus en plus de concessions au grec parlé — depuis l'apparition de l'atticisme, est la seule véritable langue grecque Nous n'entrons pas dans ce débat, puisque notre sujet est l'origine de la langue *parlée* commune actuelle.

8. Pour une description du grec ancien, on peut lire toutes sortes d'ouvrages depuis les livres de vulgarisation scientifique comme la *Grammaire du grec,* Que sais-je ?, 1967, de Paul Guiraud, jusqu'aux traités scientifiques comme la *Morphologie historique du grec*², Klincksieck, 1961, de P. Chantraine et la volumineuse *Griechische Grammatik,* d'Eduard Schwyzer, Munich, 1950, ou aux grammaires scolaires comme la toujours jeune *Grammaire grecque* d'Eloi Ragon (refondue par A. Dain, J. de Foucault et P. Poulain), De Gigord, 1964. On trouvera une description du grec moderne dans Mirambel (1959) et dans Joseph & Philippaki-Warburton, (1987).

trop précise est illusoire, s'agissant d'une matière en évolution et qui se modifie à des rythmes différents selon les régions et les dialectes. Il n'en reste pas moins qu'une certaine précision est possible dans ce domaine ; il serait dommage de s'en priver.

Nous tentons aussi de donner une certaine idée de l'état du grec aux différentes époques en citant des extraits de textes datés que nous commentons abondamment du point de vue de l'histoire de la langue. L'exposé prendra ainsi, espérons-nous, un caractère plus concret. Cette façon de procéder a un inconvénient qui ne nous échappe pas : dans notre recueil de textes, les phénomènes linguistiques n'apparaissent souvent que longtemps après leur première manifestation dans d'autres documents. Aussi le commentaire de texte accompagnera-t-il l'exposé général sur l'histoire de la langue, sans cependant le remplacer.

Il va de soi — la précision est importante pour les hellénophones qui pourraient lire ce livre —, que, même si nous nous y référons assez longuement à la fin du livre, nous ne faisons pas un exposé complet et, bien sûr, ne prenons pas position sur la fameuse « question de la langue » (το γλωσσικό ζήτημα), qui concerne un autre sujet que le nôtre. La « question de la langue » a un caractère normatif. On ne s'y préoccupe pas de décrire la langue réellement pratiquée à l'oral, mais d'enseigner celle qu'il faudrait employer, principalement à l'écrit[9].

9. Sur cette question la bibliographie est essentiellement grecque. Le livre de base est Kordatos (1943) Pour des positions normatives postérieures à l'imposition de la langue populaire standard (δημοτική), on peut lire l'ouvrage de Yannis M. Kalioris, *Παρεμβάσεις II. Γλωσσικά*, Athènes, 1986. Une présentation synthétique commode se lit dans Browning (1969), p. 101-118 et (1991), p. 134-156.

Ajoutons que nous ne faisons pas un exposé complet sur les dialectes grecs anciens et modernes ; nous ne nous y référons que dans la mesure où ils ont contribué à la formation des langues communes ancienne et moderne[10].

Pour des raisons théoriques et pratiques, nous considérons que la *formation* du grec moderne s'étend sur une très longue période qui commence vers le IIe siècle de notre ère avec la koiné d'époque romaine et s'achève avec les années trente du XIXe siècle et la création d'un État grec. L'histoire qui précède cette période est celle du grec ancien. Et les péripéties de la langue officielle de la Grèce indépendante sont plus idéologiques, voire politiques, que purement linguistiques. Bien que ces deux sujets, le grec ancien et la politique linguistique de l'État grec[11], ne soient pas celui que nous traitons, nous y ferons allusion dans la mesure où ils concernent la formation du grec moderne.

2. Problèmes théoriques

Le paradoxe inévitable d'une telle recherche est qu'on y étudie la langue parlée à partir de textes écrits.

10. Une histoire parallèle des dialectes et parlers helléniques constituerait effectivement, si elle était possible, une histoire *globale* de tout le grec. Mais tel n'est pas notre objet. La koiné orale du Péloponnèse, qui est à l'origine du grec actuel parlé et écrit, ne doit rien au pontique et aux dialectes grecs de l'Italie du sud On peut donc se dispenser de *décrire* ici ces dialectes, ce qui ne nous empêche pas d'y faire allusion aussi souvent que nécessaire Si nous faisons fréquemment référence au pontique, c'est parce que ce dialecte conserve, à côté d'innovations sans intérêt pour la formation du grec parlé actuel, comme, par exemple, l'effacement de l'aspect verbal, nombre de formes archaïques attestant des étapes intermédiaires de l'évolution phonétique et morphologique du grec.

11. Sur ce sujet, voir Tonnet (1997).

Or, à l'écrit, on corrige toujours sa langue. De plus, la forme écrite d'une langue est le plus souvent conventionnelle. Elle ne saurait rendre compte de toutes les variétés de la prononciation. Ainsi, par exemple, le français écrit « je ne sais pas » s'entend, selon les locuteurs : [je ne sais pas], [je n'sais pas], [j'sais pas], voire [ch'ais pas]. Dans beaucoup de langues, dont le français et le grec, la tradition orthographique correspond à la notation de la langue à un moment de son évolution ; ce que l'on prononce s'éloigne de plus en plus de ce que l'on écrit. En français, par exemple, on écrit « roi » [roj], ce qui correspond à une prononciation abandonnée depuis bien longtemps, et l'on dit [rwa]. La chose est encore plus frappante en grec où, malgré quelques timides réformes, l'orthographe « historique » actuelle continue à transcrire la prononciation du grec attique de la fin du v^e^ siècle avant J.-C.

Ces constatations devraient conduire au plus grand pessimisme. Et sans doute, les prononciations des langues que nous connaissons, jusqu'aux premiers enregistrements phonographiques, uniquement sous forme écrite, sont en partie inconnaissables. On peut cependant s'appuyer sur certains critères pour préciser nos connaissances dans ce domaine.

Dans le cas du grec, nous n'avons pas affaire à une langue morte. Aussi notre premier document pour connaître les anciennes prononciations de la langue est-il la prononciation actuelle. Les valeurs des lettres que l'on y constate ne sauraient être apparues soudainement à l'époque moderne. D'un autre côté, l'orthographe historique, qui est une difficulté de l'apprentissage de la langue moderne, est d'un grand secours pour la connaissance

des prononciations anciennes. Ainsi, dans le cas du grec, on voit immédiatement que s'il y a actuellement *six* façons d'écrire le son [i] : ι, η, υ, ει, οι, υι, c'est sûrement que ces *graphies* correspondaient autrefois à des prononciations différentes. Cela ne nous permet pas cependant d'identifier ces sons différents.

Les moyens que nous avons d'approcher la prononciation exacte sont limités. On peut citer, plus comme une curiosité que comme un secours très efficace, les cris d'animaux qui, comme on peut aisément l'imaginer, ne sont pas susceptibles d'évolution dans le temps. Un fragment du poète comique du v^e siècle avant J.-C. Cratinos[12] nous fournit un renseignement précieux sur la prononciation du β et du η de son temps : il y est question d'un mouton qui fait βη βη. Comme le cri du mouton à toutes les époques est [béé] et non [vi], on en conclut aussitôt qu'au v^e siècle avant J.-C. le β se prononçait [b] et le η [e] ; on peut même supposer, étant donné que le cri du mouton est prolongé, que, si Cratinos a voulu le rendre précisément, il a employé une variété longue de [e] plutôt ouvert, donc [ε].

Les transcriptions de la langue dans un autre alphabet que celui du grec doivent être utilisées quand elles existent, car ces notations, malgré leur imprécision sur beaucoup de points, apparaissent cependant comme des transcriptions phonétiques du grec à un moment donné.

Nous disposons d'anciennes transcriptions latines de noms propres non influencées par l'orthographe cicéronienne qui

---

12. Fragment 41 : ὁ δὲ ἠλίθιος ὥσπερ πρόβατον βῆ βῆ λέγων βαδίζει, « le sot s'avance en disant « béé - béé » comme un mouton ». Cité et commenté par Pernot (1921), p. 124.

peuvent être exploitées avec profit. Ainsi, dans une courte histoire de l'expédition d'Alexandre le Grand intitulée *Itinerarium Alexandri*[13] datant du IVe siècle de notre ère, on rencontre les formes suivantes, *efestiona, seston, memfin*, correspondant aux noms propres grecs à l'accusatif : Ἡφαιστίωνα, Σηστόν, Μέμφιν. De ces trois formes on peut tirer beaucoup d'informations intéressantes sur la prononciation du IVe siècle que nous auraient cachées les transcriptions classiques, *Hephaestiona, Seston, Memphin*, correspondant à une prononciation plus ancienne du grec. Nous avons ici la certitude de la prononciation « continue »[14] et non « aspirée »[15] du φ qui est rendu par *f* et non par *ph*[16]. Nous savons aussi que l'aspiration initiale, notée par l'esprit rude ou le *h* latin, avait alors disparu, sinon l'auteur aurait écrit *Hephaestiona*. Enfin la réduction de l'ancienne diphtonge αι en voyelle prononcée [ε] est aussi attestée par l'orthographe *efestiona*. En revanche, le η n'était pas encore passé à [i], sinon nous aurions *siston, ifestiona*.

On tirera aussi des informations sur la prononciation des transcriptions du grec en caractères latins, selon l'orthographe italienne,

---

13. Ce texte écrit entre 340 et 345 est édité par H. J. Hausmann, *Itinerarium Alexandri (kritische Edition)*, Cologne, 1970.

14. « Un son continu est un son dont la prononciation comporte un écoulement continu de l'air laryngé (en partie ou dans sa totalité). Les consonnes continues sont dites également "sonantes" ou "duratives" », *Dictionnaire de linguistique*, p. 116

15. « Une occlusive aspirée est une occlusive caractérisée par un bruit sourd, ou souffle, que l'on entend entre l'explosion de la consonne et la voyelle suivante », *ibid.*, p. 55.

16. Ce changement est attesté dès le IIe siècle après J.-C. dans la transcription *Fyllis* pour Φυλλίς, Lejeune (1972), *Phonétique*, § 48.

des XVI^e et XVII^e siècles[17]. Prenons pour exemple un vers de Georges Chortatsis, tiré de la tragédie *Erophili* (env. 1595)[18] :

tighi agathi se carteri chie i maghi s'agnimegni

[τύχη ἀγαθὴ σὲ καρτερεῖ καὶ ἡ μάχη σ' ἀνιμένει].

La graphie italienne nous confirme ce que nous savions par ailleurs, à savoir que η, ει, ι avaient à l'époque la prononciation [i] et que les notations ε et αι étaient des [ε] ou des [e]. Elle nous révèle aussi des « mouillures » après κ et ν devant [e] ou [ε] et [i] que la graphie grecque nous aurait cachées ; comparer *agnimegni* à la graphie en caractères grecs ἀνιμένει. En revanche, le rendu du χ par *gh* est une faiblesse de l'alphabet latin pour l'écriture d'un son spirant et sourd absent de l'italien.

On devrait aussi étudier les rares textes grecs écrits en caractères hébraïques[19], qui nous restituent la prononciation exacte du γ[20] et des groupes consonantiques : μπ, ντ, γκ[21].

---

17. Un document ancien de ce genre est constitué par une sorte de manuel de conversation gréco-italien, avec la prononciation en regard, intitulé *Corona preciosa*, Venise, 1527. Edition récente dans Tonnet (1994).

18. V. 117 de l'Intermède II, dans l'édition d'Emile Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1881, vol. 2, p. 361 : « Un grand destin t'est réservé et la bataille t'attend ». Ed. récente de ce texte, en caractères grecs, par Stylianos Alexiou et Martha Aposkiti, Athènes, Stigmi, 1988

19. Sur ces transcriptions dont la plus ancienne est une traduction du livre de Jonas et la plus longue une traduction imprimée du Pentateuque, lire D C. Hesseling, « Le livre de Jonas », *Byzantinische Zeitschrift*, 10, 1911, p. 208-217 et *Les Cinq Livres de la Loi, traduction en néo-grec*, Leipzig-Leyde, 1897, ainsi que notre communication au Colloque sur le grec moderne, Paris, 1992, « Note sur la retranscription du grec en caractères hébraïques dans le *Pentateuque de Constantinople (1547)* » = Tonnet (1992).

20. L'hébreu a la possibilité avec la lettre yod de noter la variante articulatoire [j] du γ devant [e] et [i].

Enfin, les fautes d'orthographe dans la correspondance privée des Égyptiens de langue grecque entre le Ier siècle et le VIIe siècle de notre ère nous fournissent beaucoup de renseignements sur la prononciation du grec durant cette période, en particulier pour les voyelles. Ainsi dans un papyrus du IIe siècle, la faute γυνεκα nous indique qu'alors l'ancienne diphtongue αι se prononçait comme un ε ; ce qui permet de dater ce phénomène, car nous n'en avons pas d'attestation régulière plus ancienne dans la langue commune. Nous ne savons en revanche rien sur la syllabe γυ. Faut-il la prononcer [gu], [gy], [jy] ou [ji] ? Si nous n'avions pas d'autres éléments de preuve, à elle seule cette orthographe ne nous permettrait pas d'en décider[22].

3. Principes critiques

Les principes critiques suivants découlent de ce qui précède.

On ne doit considérer aucun texte comme écrit « en langue parlée ». Il ne faut tenir compte que de la date de copie du texte et non de sa date de rédaction. En effet, il arrive que les copistes régularisent les formes de leurs modèles en fonction de la langue de leur temps. Cependant il est encore plus fréquent au Moyen Âge que l'on corrige les textes en les archaïsant. Aussi pour la datation des phénomènes on ne devra prendre en considération que les formes récentes dans les vieux textes, et non les formes archaïques dans les textes récents.

---

21. On peut en hébreu transcrire différemment les sons [b] [d] et [g] avec les lettres beth, daleth et guimel pourvues d'un signe diacritique et [mb] [nd] [ng] avec deux lettres, par exemple mem + beth. En grec moderne, la prononciation de ces groupes est variable et encore aujourd'hui instable.

22. La prononciation de l'époque devait être [gy] ou déjà [jy].

CHAPITRE I

Petite histoire de l'écriture grecque

1. Introduction

Puisque nous n'avons que des documents écrits, il faut en faire la critique ; ce qui suppose que l'on connaisse les principes sur lesquels reposent les écritures du grec. Le déchiffrement des anciennes écritures manuscrites s'impose aussi aux éditeurs de textes grecs médiévaux. Il va de soi que l'histoire de l'écriture grecque[1] ainsi que l'étude des inscriptions (l'épigraphie), des papyri (la papyrologie) et celle des manuscrits (la paléographie)[2] constituent des sciences complètes et complexes que nous n'abordons pas ici. Nous nous contentons de fournir des indications très sommaires utiles à l'histoire de la langue grecque tardive, médiévale et moderne.

2. Le linéaire B

Aucune des écritures qui ont été utilisées pour noter le grec n'était à l'origine destinée à cette langue. La plus ancienne connue, le linéaire B, a été employée en Crète et dans le Péloponnèse, dans les installations mycéniennes, du XV^e siècle au XIII^e siècle av. J.-C. Elle a été déchiffrée, en 1953, par M. Ventris et J. Chadwick.

1 On trouvera une présentation rapide mais commode dans Higounet (1955), p. 62-69.

2. Sur ce point, on pourra lire Devreesse (1954), et Dain (1964), qui concerne aussi l'histoire et la critique des textes.

Les documents en linéaire B[3] sont des tablettes d'argile contenant des inventaires, éléments de comptabilité. Cette écriture n'est pas un alphabet, mais un syllabaire, c'est-à-dire une notation comportant un signe distinct pour chaque syllabe ; elle contient aussi des idéogrammes[4]. Il y a beaucoup de signes (90 uniquement pour les syllabes). Les consonnes finales ne sont pas notées, et une consonne est toujours associée à une voyelle.

Ainsi l'équivalent de πατήρ est, en retranscription latine, PA-TE. Aucune différence n'est faite entre les voyelles longues et brèves. Et il n'existe aucune notation des consonnes dites « aspirées ». Ainsi l'équivalent de θήκη est TE-KE et celui de χιτών est KI-TO. On ne note pas le deuxième élément — le plus fermé — d'une diphtongue décroissante : ποιμήν = PO-ME. Il n'y a qu'un signe pour λ et ρ. Λευκός devient RE-U-KO[5]. Puisque le linéaire B ne transcrit que des syllabes ouvertes, lorsque deux consonnes se suivent, la première est affectée d'une voyelle : χρυσός = KU-RU-SO, τρίπους = TI-RI-PO. Les nasales [m], [n] fermant une syllabe ne sont pas notées, donc πάντα = PA-TA, ἀμφί = A-PI.

3. Voir, là-dessus, l'article d'un des « déchiffreurs » du linéaire B, J Chadwick, « Evidences for Greek dialect in the Mycenean archives », *Journal of Hellenic Studies*, 73, 1953, p. 84-103. Pour la description du système de transcription, consulter Michel Lejeune (1972), p. 9-12.

4. « Dans l'idéogramme, le mot est noté par une représentation qui est liée par une association (généralement synonymique ou synecdochique) avec ce qui est dénoté par le mot », Ducrot-Schaeffer (1995), p. 254.

5. Ceci est une indication sur le système phonologique de la langue pour laquelle le syllabaire linéaire A a été créé. Dans cette langue, comme dans beaucoup de langues non européennes, la liquide /l ou r/ ne constituait qu'un seul phonème. En revanche le « phénicien » (ou le « cananéen ») et le grec opposent deux phonèmes : /l/ et /r/.

Un autre système syllabique servant à noter du grec a été utilisé à Chypre du VIIe au IIIe siècle av. J.-C.[6]

3. Les lettres « phéniciennes »

On appelle « lettres phéniciennes » (φοινικήια γράμματα en grec ancien ionien) les majuscules grecques, parce qu'Hérodote, *Histoire*, 5, 58, en attribue l'invention aux Phéniciens. Ce sont les lettres cananéennes[7] qui ont été adoptées par les Grecs vers le Xe siècle av. J.-C.

La découverte de l'alphabet est importante non seulement pour l'histoire de la langue grecque, mais même pour celle de la civilisation en général. Les alphabets que l'on utilise et que l'on a utilisés pour noter les langues européennes, le latin et le cyrillique en particulier, sont des adaptations de l'alphabet grec[8]. Et la majorité des langues s'écrivent, ou peuvent s'écrire, avec l'alphabet latin.

L'invention de l'alphabet est le produit d'une collaboration entre les Cananéens et les Grecs. Les premiers ont créé des lettres pour noter les consonnes, car dans les langues sémitiques la notation des consonnes constitutives de la racine et du sens suffit pour la compréhension du message écrit. Ils ont donné à ces lettres des « noms propres » qu'elles conservent encore. Mais ils

6. Voir Lejeune (1972), p. 6.

7 Sur ce sujet, on lira commodément Hadas-Lebel (1992), p. 13-24 : « La langue et l'écriture des Hébreux ».

8. Dérivent de l'alphabet grec, les alphabets italiques qui sortent de l'alphabet grec occidental, l'alphabet copte et l'alphabet gotique de l'évêque Wulfila (IVe siècle), l'alphabet slave « cyrillique », Higounet (1955), p. 69-72.

n'ont pas su dégager la notion abstraite de phonème[9], avec ses deux variétés, la consonne et la voyelle.

La création des voyelles, ou plutôt la spécialisation de lettres pour noter les sons vocaliques, qui était nécessaire à l'adaptation des lettres sémitiques au grec, a dû être faite vers le Xe siècle av. J.-C. Les plus anciens documents alphabétiques grecs (inscription du vase du Dipylon[10]) datent d'environ 720 av. J.-C.

Pour noter les voyelles, les Grecs ont utilisé des consonnes de l'alphabet cananéen qui n'avaient pas de phonèmes correspondants en grec. Ainsi la consonne *alef* qui signalait simplement l'ouverture de la glotte est devenue une voyelle /a/ sous le nom d'ἄλφα. La simple aspiration *hé* a noté le son vocalique [e], à la fois ε et η dans la forme ancienne de l'alphabet athénien (antérieurement à 403 av. J.-C.). La consonne *yod* [j] est devenue tout naturellement la voyelle ι. La pharyngale sonore *'ayn*, a servi pour le [o], long et bref indifféremment à l'origine. On a ensuite

9. « Unité phonologique non susceptible d'être dissociée en unités plus petites et plus simples, cette unité étant le terme d'un opposition et l'opposition reposant sur la différence phonique susceptible de servir dans une langue donnée à la différenciation des significations intellectuelles », (Définition standardisée de l'école de Prague, Ducrot-Schaeffer, 1995, p. 325). En grec, le /θ/, qui permet de distinguer θα [θa], particule de futur de σα [sa], « comme », est un phonème ; en français, où ce son n'existe que comme le « défaut de langue » de ceux dont on dit qu'ils ont « un cheveu sur la langue », ce n'en est pas un.

10. Voir le fac-similé de ce texte dans Tombaïdis (1984), p. 13. Le texte écrit de droite à gauche est le suivant : ΗΟΣ ΝΥΝ ΟΡΧΕΣΤΟΝ ΠΑΝΤΟΝ ΑΤΑΛΟΤΑΤΑ ΤΟΤΟ ΔΕΚΑΝ ΜΙΝ, « Celui de tous qui danse maintenant avec le plus de grâce, qu'on lui donne cela. » On remarque la notation de l'aspiration par H, l'absence *graphique* du η qui est rendu par ε, ainsi que l'écriture des sons vocaliques ο, ω, ου par le seul ο.

distingué le [o] long en le soulignant, créant ainsi la lettre ὠμέγα. Ce premier alphabet ne comprenait, et ne comprendra jusqu'au IXe siècle de notre ère qu'une seule série de lettres, nos majuscules.

Les noms des lettres permettaient aux premiers utilisateurs de l'alphabet, qui parlaient une langue sémitique, de se rappeler leurs formes. *Alpha* s'appelle ainsi, parce que la forme de la lettre évoque celle d'une tête de bœuf, et que le mot *alef* signifie « bœuf » dans la langue des Cananéens.

Le H, le *heth* de l'alphabet cananéen, notait l'aspiration initiale dans l'alphabet grec occidental transmis aux Latins, — c'est notre *h* qui peut être « aspiré ». Comme l'aspiration en début de mot avait disparu en ionien, la lettre était disponible pour noter le [ε] ouvert long. Lorsqu'en 403 l'alphabet ionien a été introduit en attique, on a eu besoin d'un signe pour l'aspiration initiale, qui existait toujours dans le dialecte attique ; la partie gauche du H a été utilisée pour indiquer l'aspiration (l'esprit rude, ἡ δασεῖα), alors que la partie droite a servi à partir du IIIe siècle av. J.-C. à indiquer l'absence d'aspiration (l'esprit doux, ἡ ψιλή).

Les noms actuels de certaines voyelles correspondent parfois à des prononciations anciennes. Le ἔψιλον, « *é* simple », permet encore de distinguer deux notations du [ε] selon qu'on l'écrit avec une ou deux lettres (ε, αι). Mais le ὔψιλον, « *y* simple », nous renvoie à une époque antérieure au IXe siècle de notre ère, où les deux [y][11], υ et οι, se confondaient entre eux, mais se distinguaient des [i][12].

11. Prononcer comme le u français.
12. Pour la discussion de cette thèse, voir plus bas le chap. III. 5. 2.

4. Écriture du grec ancien et médiéval

Jusqu'au IXe siècle après J.-C., on ne disposait pour écrire le grec que de majuscules, d'abord l'écriture anguleuse des inscriptions, puis sa déformation, la cursive des papyri, ou sa forme arrondie et standardisée appelée « onciale[13] ». La minuscule est, à son tour, une standardisation de l'écriture « cursive » employée systématiquement dans la copie des manuscrits[14].

Pas plus que dans les inscriptions anciennes, dans les manuscrits en onciales[15], les mots n'étaient ni séparés entre eux ni accentués.

En fait, l'accentuation était inutile pour le lecteur grec, comme elle l'est encore aujourd'hui pour les Grecs qui lisent sans difficulté les textes contemporains en majuscules. Elle n'est devenue nécessaire, à l'époque hellénistique, que pour la lecture correcte des textes classiques, car l'accentuation de la langue parlée du IIIe siècle avant J.-C. s'éloignait déjà sensiblement, dans sa *réalisation*, de celle du grec classique du Ve siècle avant J.-C. et plus encore de celle de la langue homérique. Il semble bien que l'on tendait déjà à réaliser de la même façon l'accent aigu et l'accent circonflexe. Aristophane de Byzance (265 ?-185 ?) a alors inventé les principes

13 Ce terme qui désigne les anciennes lettres capitales des manuscrits, avant et après l'invention de la minuscule, a été utilisé pour désigner des lettres latines « de grand module » : la mise en rapport du terme de St. Jérôme *litterae unciales* avec *uncia* « once » n'est pas sûre, Higounet (1955), p. 84.

14. Lire Devreesse (1954), p. 31.

15. *Ibid.*, p. 25.

16. Sur cette question, voir Vendryes (1945), p. 8.

du système d'accentuation qui est utilisé pour le grec ancien[16] et encore souvent pour le grec moderne[17]. Mais cette accentuation ne devait servir que dans les cas où les lecteurs pouvaient avoir des doutes ; elle n'était pas appliquée systématiquement dans tous les mots comme aujourd'hui. Cette habitude n'a prévalu dans les manuscrits qu'à partir du Xᵉ siècle.

La ponctuation n'a pas dans les manuscrits le caractère systématique de nos éditions imprimées. Il n'est pas rare de trouver un point en haut là où nous attendrions une virgule. Les abréviations sont très fréquentes, et plusieurs lettres peuvent être liées entre elles en des formes souvent très élégantes, surtout au XVIᵉ siècle. En dehors du point en haut et du point-virgule qui remplacent respectivement notre point-virgule et notre point d'interrogation, la ponctuation des textes grecs imprimés imite en gros les habitudes de la typographie occidentale.

Les lettres d'imprimerie actuelles[18] sont dérivées des premiers caractères grecs fondus par Claude Garamont (1480-1561) à l'instigation de François Iᵉʳ, à partir de l'écriture du Crétois Ange

17 Sur l'accentuation du grec moderne, lire Tonnet (1984). Cette première mention de l'accentuation du grec nous fournit l'occasion d'expliquer le système que nous suivons ici pour l'accentuation des textes et des mot que nous citons. Nous utilisons le système polytonique pour le grec ancien, parce que ce système correspondait alors à une réalité phonétique, et pour les différentes formes de grec savant ou purifié, par respect pour la volonté archaïsante de ceux qui ont écrit dans ce niveau de langue. En revanche, pour les papyri en koiné et pour la langue médiévale populaire (δημώδης), nous nous servons du système monotonique, comme linguistiquement plus authentique.

18. À propos des premiers livres grecs imprimés, consulter Koumarianou - Droulia - Layton (1986).

19. Sur l'histoire de ces deux premières séries de caractères dits « grecs du roi », voir *ibid.*, p. 266.

Vergèce (Ἄγγελος Βεργίκιος)[19]. Ces caractères, qui suivaient de près les habitudes d'écriture des copistes de manuscrits, comportaient beaucoup d'abréviations et de « ligatures[20] ». Les premières impressions où toutes les lettres étaient séparées, comme dans la pratique typographique actuelle, ont été réalisées en Hollande à la fin du XVIIe siècle.

Mais l'écriture manuscrite des Grecs d'aujourd'hui, dans la mesure où elle n'imite pas l'imprimé en séparant les lettres, comme dans notre écriture script, s'inscrit dans la tradition graphique des manuscrits du Moyen Âge et des premières éditions imprimées, pour la forme des π et des τ en particulier[21].

20. On appelle ainsi une forme graphique comprenant plusieurs lettres réalisée sans lever la plume — plus exactement le calame. L'écriture manuscrite grecque connaît encore la ligature du ου.

21. Pour avoir une idée de la calligraphie moderne, voir les fac-similés de Pernot (1921), p. 86-89

CHAPITRE II

Le grec ancien

1. Le grec commun

Quand, vers l'an 2000 av. J.-C., les premiers Grecs descendirent vers la Grèce actuelle, ils parlaient peut-être encore une forme indifférenciée de grec, le *proto-grec*[1]. En tout cas, ce grec commun a sûrement existé avant cette époque. Cette langue, que l'on restitue à partir des traits communs des dialectes grecs anciens connus, y compris le mycénien, était elle-même un dialecte de l'indo-européen. Le proto-grec a dû se former pendant une longue période, entre 3000 et 2000 av. J.-C., au cours de laquelle les ancêtres des Grecs vivaient au nord de leur habitat actuel.

Le grec appartient au groupe des langues indo-européennes[2], comme le sanskrit, le vieux-perse, l'arménien, le vieux-slave, le germanique commun, le celtique, le latin et d'autres langues moins connues. Il a peut-être des rapports plus étroits avec l'arménien qu'avec d'autres langues du groupe.

Il n'est pas question ici de décrire, même sommairement, le grec ancien, ni de raconter son histoire[3] depuis qu'il nous est connu par des documents (XVe siècle av. J.-C.). Nous nous

1. Sur ce sujet, consulter l'exposé clair et documenté de Babiniotis (1985), p. 57-70.
2. Sur l'indo-européen, outre l'ouvrage de base d'A. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* (7e éd.), 1937, voir Haudry (1979)
3 On lira sur cette histoire Meillet (1975).

contentons de présenter rapidement des caractéristiques propres au grec qui peuvent expliquer son évolution ultérieure. On peut, en effet, supposer que les mêmes tendances *internes* qui ont amené le grec à se différencier des autres langues indo-européennes, poursuivant leurs effets au cours des siècles, ont, en se conjuguant avec d'autres facteurs *externes* occasionnels, amené la transformation du grec classique en grec médiéval et moderne.

1.1. Faiblesse des consonnes

Une première originalité du grec au sein des langues indo-européennes est la faiblesse relative du système des consonnes. Le grec a perdu la série des occlusives sonores aspirées[4] /bh/, /dh/, /gh/ de l'indo-européen. Il les transforme en sourdes[5] aspirées /ph/, /th/, /kh/ (φ, θ, χ). Les labio-vélaires[6] /kw/, /gw/, /gwh, qui existaient encore en mycénien (XV^e^-XII^e^ siècle), ont disparu en grec à l'époque historique, alors que le latin les conserve. Au /kw/ indo-européen correspond en grec tantôt /p/ tantôt /t/ (lat. *quinque* = gr. πέντε, lat. *quis* = gr. τίς)[7].

4. Pour la définition de l'aspirée, voir plus haut, Introduction, n. 15, p. 21. Une occlusive ou momentanée est une « consonne dont l'articulation comporte essentiellement une occlusion [fermeture] du canal vocal [..] suivie d'une explosion », Marouzeau (1933), p. 131 , même définition dans Malberg (1954), p. 44. Les consonnes sonores sont prononcées avec vibration des cordes vocales, comme /b/, /d/, /g/.
5. Contrairement aux sonores, les consonnes sourdes se prononcent sans vibration des cordes vocales.
6 « Articulation complexe qui combine un resserrement ou une occlusion au niveau du palais mou, ou voile du palais, avec un arrondissement des lèvres », *Dictionnaire de linguistique*, p. 264.
7. Lire là-dessus Lejeune (1972), §. 26.

Ces séries de consonnes ont rejoint d'autres consonnes, ce qui marque une tendance à la *simplification* du système consonantique.

D'autres consonnes ont simplement disparu. C'est le cas des /s/ et des /j/ initiaux qui en attique survivaient comme aspirations /h/, mais allaient finalement s'amuïr partout. Ainsi au latin *septem* correspond le gr. ancien ἑπτά prononcé [he´pta] puis [e´pta]. À l'allemand *Jahr* correspond, pour la forme et non pour le sens, ὥρα prononcé [´hora] (emprunté par le latin à ce stade, ce qui explique l'orthographe de *heure*), puis [´ora].

Les consonnes finales ont disparu, à l'exception de ς, ν, ρ. Ainsi le /t/ final, caractéristique de la troisième personne du singulier que le latin conserve (et même le français en cas d'élision), était tombé en grec. Comparer lat. *ferebat,* « il portait », avec le gr. ἔφερε. De même au lat. *aliud,* « une autre chose », correspond le grec ἄλλο. Nous verrons que, dans l'histoire ultérieure du grec central[8], le ρ et le ν finals vont à leur tour tendre vers la disparition, au niveau du syntagme, ce qui va réduire les distinctions morphologiques dans le nom à une opposition simple : voyelle avec ς/voyelle sans ς.

1.2. Conservation du système vocalique

En revanche, le grec ancien est très conservateur en ce qui concerne les voyelles. Alors que le sanskrit ne gardait que le /i/,

---

8. J'entends par grec central la forme dialectale du Péloponnèse et les koinés urbaines qui ont donné le démotique actuel. Le maintien et le renforcement de la consonne ν finale, qui s'observent au Moyen Âge, apparaissent encore dans des grecs périphériques d'Italie du sud, de Chypre, du Dodécanèse et de Chios.

le /a/ et le /u/, et que le latin avait perdu certains /o/, le grec présentait *presque* intact le système indo-européen. Seul le grec nous apprend que la racine du verbe « donner » contenait une voyelle /o/ ; il a δίδωμι et δοῦναι, là où le skr. a *dadāmi* et le lat. *dare* [9].

1.3. Tendance limitée à la régularisation des racines verbales

En grec ancien, beaucoup de verbes étaient irréguliers et le sont restés en grec moderne. D'autres comportaient entre les thèmes de présent, d'aoriste et de parfait une alternance vocalique, c'est-à-dire un changement de la voyelle du radical (/e/, /o/ ou rien), qui a eu tendance, en raison des évolutions phonétiques, à se régulariser : **λε**ίπω, ἔλ**ι**πον, λέλ**οι**πα —> **λε**ίπω, ἔλ**ει**ψα. Cette tendance n'a jamais abouti à la régularisation totale du système verbal.

1.4. Simplification relative du système de l'accentuation

L'accentuation indo-européenne, dont témoignent encore les langues germaniques, était liée aux morphèmes[10], certains étant accentogènes et d'autres pas (accentuation sur la racine ou sur certains préfixes ou suffixes) ; elle ne connaissait pas de limitation — c'est-à-dire que l'accent pouvait frapper n'importe quelle syllabe du mot.

— — —

9 Cette voyelle apparaît selon le cas brève ou longue, seul le grec conserve la coloration du schwa 3, ce qui est « un archaïsme remarquable », Lejeune (1972), p 202, § 208.

10. Le morphème est une unité significative. Pour ses définitions, voir Duchet (1981), *passim*, en particulier, p 21-46 et Ducrot-Scheffer (1995), p. 359-361

Le grec, comme le latin, avec la limitation de l'accentuation sur les trois dernières syllabes a simplifié *un peu* ce système. Mais l'accentuation est restée morphologique jusqu'à aujourd'hui. Malgré l'évolution de la réalisation de l'accent, la langue est conservatrice sur ce point. Certains déplacements de l'accent en grec moderne sont un héritage de l'indo-européen. Ainsi actuellement encore dans certains mots ou expressions issus de monosyllabes anciens de la troisième déclinaison, existant sous forme de vestiges mal reliés à un système, l'accent descend toujours sur la finale au cas oblique, le génitif : ἑνός, παντός, φωτός, μηνός[11].

Dans les créations de mots récentes, on continue à opposer les noms d'action aux noms d'agent : accent sur la finale dans le nom d'agent et accent remontant dans le nom d'action (ἡ σύνοδος, « la réunion », ἡ συνοδός, « l'hôtesse »).

1.5. Simplification de la déclinaison

L'indo-européen comportait huit cas : nominatif, vocatif, accusatif, génitif, datif, ablatif, instrumental, locatif. Le grec ancien avait déjà simplifié le système en éliminant les trois derniers cas qu'il remplaçait souvent par des constructions prépositionnelles. Là où le latin employait *ab* et l'ablatif, le grec ancien utilisait ἀπό et le génitif. Quand le latin employait un cas seul : *exeo domo,*

11. À noter, comme le fait remarquer Magoulas (2000), que ces mots ne sont généralement plus monosyllabiques en grec moderne. Εἷς et μήν sont devenus respectivement ἕνας et μήνας (avec un génitif normalisé μήνα) et παντός apparaît dans une locutions figée, προπαντός. Seul φῶς existe sous une forme régulièrement monosyllabique.

le grec classique avait tendance à « préciser » par une préposition, ce qui, à terme, rendait superflu l'emploi du cas génitif-ablatif : ἐξέρχομαι ἐκ τοῦ οἴκου[12].

Ce procédé de remplacement des cas par des constructions prépositionnelles est par la suite devenu systématique (substitution au datif de εἰς + acc., substitution au génitif de ἀπό + acc.). Le résultat a été la généralisation de l'accusatif aux dépens des cas obliques.

2. Les dialectes grecs anciens

Beaucoup de dialectes grecs anciens ne nous sont connus que par des inscriptions. Les langues littéraires sont, elles, des dialectes standardisés, comme le sera le démotique par rapport aux dialectes grecs modernes. La langue d'Homère ne se parlait nulle part et le dorien qu'on lit dans les chœurs du théâtre était un état de langue artificiel. Malgré des différences importantes entre les dialectes, des Grecs parlant chacun leur idiome se comprenaient. Il faut faire une exception pour le macédonien ancien, ce qui ne veut pas nécessairement dire que ce dialecte n'était pas grec[13].

---

12. Bien entendu, la construction ἐξέρχομαι τοῦ οἴκου est aussi possible et se trouve en particulier en poésie.

13. La difficulté de l'intercompréhension semble prouvée par des passages de Quinte Curce, VI 11, 4 et VI 9, 34-36, où Philotas devant un tribunal gréco-macédonien préfère l'usage de la koiné *ut oratio* <...> *intellegi posset a pluribus*, « pour que le discours soit compris par plus de gens ». Sur l'appartenance de l'ancien macédonien au groupe des dialectes doriens, lire Georges Babiniotis, *Ancient Macedonian : The Place of Macedonian among the Greek Dialects* in A M. Tamis (ed.), *Macedonian Hellenism*, Melbourne, 1990.

On ne sait pas ce qui a provoqué la division du grec en dialectes. Ce peut être l'existence des peuples déjà installés sur le territoire qui allait devenir la Grèce ; ces populations, en se mettant à parler la langue des nouveaux arrivants, l'auront déformée différemment selon la langue qu'ils parlaient auparavant, déformation qui se sera transmise aux générations suivantes — on rencontre un phénomène semblable dans le français parlé dans l'ancien territoire de l'occitan. Ce peut être l'arrivée successive des Grecs — on pensait généralement jusqu'à une date récente que les Doriens s'étaient installés les derniers au XIIe siècle avant J.-C. — qui auraient apporté chaque fois un grec à un degré d'évolution différent (*cf.* le cas du français du Canada, par certains aspects plus archaïque que le français de France parce qu'il s'est détaché plus tôt du tronc commun).

Les dialectes grecs anciens peuvent se ramener à quatre grands groupes : 1) le groupe ionien, comprenant l'attique, 2) l'éolien, 3) l'arcado-chypriote, 4) le groupe des dialectes occidentaux, y compris le dorien.

Du fait des anciennes colonisations des VIIIe et VIIe siècles, on parlait le même dialecte dans des régions souvent très éloignées les unes des autres. Les Doriens avaient envoyé des colonies en Sicile et en Italie du sud où l'on utilisait aussi le dorien. Sans entrer dans les détails, on peut dire qu'on parlait l'ionien en Asie mineure, en Eubée et en Attique. L'éolien était utilisé à Lesbos, en Béotie et en Thessalie. Le dorien était le dialecte le plus parlé en Laconie, à Argos, à Corinthe, en Crète, à Rhodes et en Italie.

Les dialectes disparurent progressivement à l'époque romaine sans influencer *notablement* la langue commune (κοινὴ διάλεκτος).

Cette dernière est issue presque exclusivement de l'ionien attique. Et les dialectes du grec moderne en sont presque tous sortis. Une exception notable est constituée par le tsakonien, parlé autrefois dans le Parnon et une partie de l'Arcadie, qui conserve des traits doriens typiques : α pour η et σ pour θ (*cf.* α σάτη = η θυγάτηρ, « la fille »), conservation sous forme consonantique de l'ancien digamma /w/ > /v/ (ο βάνε = το αρνί, « l'agneau »). Il en est peut-être de même pour les dialectes grecs modernes de l'Italie méridionale[14].

Voici, à titre indicatif, quelques exemples de différences entre les dialectes anciens.

1. L'article défini nominatif pluriel est οἱ en arcado-chypriote et en attique, τοί ailleurs.

2. Les /a/ longs restent α dans la plupart des dialectes, sauf en ionien où ils deviennent η partout et en attique où ils ne restent α que derrière ρ[15] et les voyelles /e/ et /i/ : dor. ἁμέρα, ion. ἡμέρη, att. ἡμέρα.

3. La terminaison de la première personne du pluriel est -μεν en arcado-chypriote et en attique, alors qu'elle est -μες partout ailleurs (comparer lat. *-mus*).

---

14. Voir là-dessus Caratzas (1958).

15. L'exception que constitue κόρη, « fille », n'est qu'apparente, car anciennement la deuxième syllabe commençait par un [w].

CHAPITRE III

La koiné

1. Sa formation

Pour diverses raisons, l'attique était devenu le second dialecte de beaucoup de Grecs. Les Athéniens avaient dans l'Égée un grand empire où l'on utilisait leur langue. Ils possédaient aussi avec le Pirée le plus grand port de la Grèce, ce qui faisait de l'attique la langue du commerce. À cela s'ajoutait peut-être aussi le prestige culturel des Tragiques et des Philosophes athéniens. Par commodité, et peut-être par affectation, on parlait l'attique dans la « bonne société » macédonienne au v[e] siècle av. J.-C. Dans la grande armée gréco-macédonienne de 334, qui regroupait des contingents de toutes les cités, sauf Sparte, la langue de communication était la variété attique du grec. Les colonies fondées par Alexandre et ses successeurs utilisèrent tout naturellement cette forme de grec.

Cette grande diffusion de l'attique parmi les Grecs, puis parmi des étrangers, eut comme conséquence la modification de sa prononciation et la simplification de sa morphologie. Beaucoup de Grecs qui adoptèrent ce dialecte étaient ioniens d'origine ce qui donna à l'attique commun une couleur ionienne sensible.

Sans faire un exposé complet de cette question, on signalera qu'au double -ττ- de l'attique correspond, en ionien et en koiné, le double -σσ- (γλῶττα/ γλῶσσα, θάλαττα/ θάλασσα, μέλιττα/ μέλισσα). Dans certains mots, la koiné alexandrine conserve la

forme ionienne, alors que le grec moderne, dans des formations récentes, atticise, c'est-à-dire adopte la forme de l'ionien-attique ; comparer λαός, « peuple », ναός « temple » à λεωφόρος, « avenue », νεωκόρος, « sacristain ».

2. Étapes de l'évolution de la koiné alexandrine

Théoriquement la koiné alexandrine se parle encore aujourd'hui. Certains événements historiques ont cependant provoqué des évolutions importantes, ce qui nous permet de déterminer quatre périodes.

2.1. Période macédonienne et romaine

(de la mort d'Alexandre, 323 av. J.-C., à la conquête arabe de l'Égypte, 642 apr. J.-C., prise d'Alexandrie[1]).

La fin de la période ne correspond pas à un événement de nature linguistique, mais simplement à l'interruption de la rédaction de papyri égyptiens dans un grec très proche de la langue parlée, ce qui nous cache l'évolution naturelle de la langue à partir du VII^e^ siècle.

2.2. Période mal documentée[2] (du VII^e^ au XI^e^ siècle)

Notre documentation très lacunaire ne repose là que sur les fautes dans des textes écrits en langue archaïque. Un fait notable

1. Selon les limites que l'on attribue à l'époque byzantine et la définition que l'on donne du Moyen Âge en Orient, on peut, comme le suggère Magoulas (2000), caractériser la période comme « Alexandrine et du haut Moyen Âge byzantin ». Notre formulation se limite à une constatation politique : que sa langue officielle soit le latin ou le grec — à partir du VI^e^ siècle —, l'Empire d'Orient reste « romain ».

de cette période est la poursuite de la contamination du lexique par le latin (*cf. le Livre des cérémonies* de Constantin VII Porphyrogénète[3], Xe siècle).

À la fin de la période, le grec moderne est déjà formé. Un Grec d'aujourd'hui comprend la langue populaire du milieu du XIIe siècle telle qu'elle apparaît, par exemple, dans les *Poèmes Ptochoprodromiques*, alors qu'un Français sans culture n'entend pas la *Chanson de Roland* (XIIe siècle).

2.3. Période du grec médiéval (du XIIe siècle à 1453)

On commence à écrire des textes littéraires longs dans une langue proche de la langue parlée, comme les romans « de chevalerie » des XIVe et XVe siècles.

La quatrième Croisade (prise de Constantinople par les Croisés en 1204) est une événement central pour l'histoire du grec. La langue grecque ancienne cesse d'être utilisée, donc imposée, par l'administration centrale de Byzance. La division en principautés facilite la différenciation de la koiné parlée. On date généralement de cette époque la différenciation décisive des dialectes grecs modernes[4]. Dès le XIVe siècle, on dispose de documents contenant

2. Dans la première rédaction de ce livre, je parlais de « période obscure », simplement parce que l'on n'y aperçoit pas nettement les étapes de l'évolution du grec parlé. La nouvelle formulation est destinée à écarter toute ambiguïté. Il va de soi que cette période, celle de Photius, d'Aréthas et de Psellos, n'est pas *obscure* au point de vue culturel.

3. *Περὶ βασιλείου τάξεως*, *Le Livre des cérémonies*, éd. Albert Vogt, Les Belles Lettres, Paris, 1967.

4. Pour une opinion légèrement différente, voir Contossopoulos (1994), p. 1, qui date les premières manifestations des dialectes néo-helléniques du XIIe siècle.

des traits crétois et surtout chypriotes marqués (*Assises de Chypre*[5]).

2.4. *L'occupation turque*[6] (1453-1821)

En dehors de la création tardive (au XVIe siècle) d'un nouveau parfait périphrastique (παρακείμενος) et de la stabilisation, au début du XVIIe siècle, du morphème proclitique[7] de futur θα, les principaux changements linguistiques sont lexicaux. Surtout vers la fin de la période, principalement à Constantinople, le grec assimile un grand nombre de mots orientaux (turcs, arabes et persans passés en grec par l'intermédiaire de la langue ottomane). La morphologie et la syntaxe ne sont pas influencées par le turc, sauf dans certains dialectes d'Asie mineure. Le grec des îles ioniennes reste à l'abri de cette contamination par le turc, mais là le lexique reçoit un certain nombre de mots du dialecte des Vénitiens qui occupent le pays. Les traductions d'ouvrages européens, surtout français, font apparaître la pauvreté de la langue parlée en termes abstraits. Les termes nouveaux

---

5. Edition K. N. Sathas, *Ἀσσίζες τοῦ βασιλείου τῆς Ἱερουσαλὴμ καὶ τῆς Κύπρου* in *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, 6, 1877 ; sur les traits dialectaux de ce texte, voir Tonnet (1984), p. 69-79.

6. Joseph (1994) fait remarquer, avec raison, que 1453 ne constitue pas une étape importante du point de vue de l'histoire de la langue et que, linguistiquement, la période médiévale se poursuit jusqu'au XVIIe siècle. Si la période telle que nous la délimitons a un sens, c'est surtout à cause de la provenance de nos documents en langue vulgaire : ils sont presque tous élaborés et/ou publiés en milieu vénitien. Cela n'est pas sans conséquence sur la constitution du vocabulaire, comme on peut le voir chez Agapios Landos (voir plus bas au ch. VI. 5. 2).

7. « Mot privé d'accent qui s'appuie sur le mot qui suit et forme avec lui une unité accentuelle », *Dictionnaire de linguistique*, p. 381.

seront-ils empruntés aux langues européennes ou adaptés du grec ancien ? C'est cette dernière solution qui prévaut.

À partir du XVI^e siècle (Sofianos) et plus nettement au XVIII^e (Katardzis et Coray) on commence à poser la question de la langue écrite commune à tous les Grecs (το γλωσσικό ζήτημα). L'écart entre la langue parlée et le grec ancien est alors trop grand pour que l'attique puisse servir à la diffusion de la culture et de la science. On envisage soit une systématisation de la langue parlée, soit son archaïsation partielle qualifiée d'« embellissement » (καλλωπισμός). Cette dernière solution proposée par Coray, et qu'on appellera la langue purifiée (καθαρεύουσα), l'emportera dans la période suivante.

3. L'époque romaine

3.1. De la koiné alexandrine à la koiné romaine

Malgré de notables simplifications (disparition du duel et diminution des emplois de l'optatif), le grec commun entre le IV^e siècle et le milieu du I^er siècle avant J.-C. (conquête de l'Égypte en 43 av. J.-C.) ne diffère pas *beaucoup* de l'attique (voir par exemple la langue du poète comique Ménandre, 342-291 av. J.-C.).

Cependant, autour de l'ère chrétienne, la langue parlée s'écarte sensiblement de l'attique, ce qui provoque une réaction de retour à la « bonne » langue. Cela se concrétise, au II^e siècle, par le mouvement atticiste[8].

---

8. Sur l'atticisme l'ouvrage de base reste W. Schmidt, *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus*, Stuttgart (réimp. Hildesheim), 1887. Sur des auteurs particuliers, lire J. Bompaire, *Lucien écrivain*, Paris, 1958 et H. Tonnet, *Recherches sur Arrien*, Amsterdam, 1988.

3.2. *Les sources de notre connaissance de la koiné d'époque romaine*

3.2.1. Les dictionnaires atticistes des IIe et IIIe siècles

Des dictionnaires destinés à ceux qui voulaient rédiger dans le dialecte attique renseignaient les lecteurs sur les formes « condamnables » de la langue parlée. Nous avons conservé, en tout ou en partie, ceux de Phrynichos, *Choix de verbes et de noms attiques* [Ἐκλογαὶ ῥημάτων καὶ ὀνομάτων ἀττικῶν][9] (IIe siècle) et de Moeris, *Mots attiques* [Λέξεις ἀττικαί][10] (IIIe siècle).

Quelques exemples pris dans le lexique de Phrynichos montrent que certains mots du vocabulaire moderne existaient déjà aux IIe et IIIe siècles, sans toujours avoir le même sens qu'aujourd'hui.

Ainsi à propos de l'eau : Νηρὸν ὕδωρ μὴ εἴπῃς ἀλλὰ πρόσφατον, ἀκραιφνές, « Ne dis pas de l'eau *fraîche*, mais *récente, pure* ». Nous voyons là l'origine du grec moderne νερό, mais nous nous rendons compte que le mot signifiait encore « frais ». Il a suffi que, par la suite, on omette dans cette expression le substantif, difficile à décliner, ὕδωρ, pour que « de la fraîche » finisse par vouloir dire « de l'eau ».

Αὐθέντης μηδέποτε χρήσει ἐπὶ τοῦ δεσπότης, « Tu n'emploieras jamais αὐθέντης pour δεσπότης. » Cette mise en garde montre qu'αὐθέντης — plus tard αφέντης, αφεντικό — signifiait déjà « maître ».

---

9. Lire le texte dans Christian August Lobeck, *Phrynichi Eclogae nominum et verborum Atticorum*, Leipzig, 1820 et E. Fischer, *Die Ekloge des Phrynichos*, Berlin, 1974.
10. Mœris A., *Lexicon Atticum*, éd. Ioannes Pierson, Leipzig, 1831.

Λιθάριον πάνυ φυλάττου λέγειν, λιθίδιον δέ, « Prends bien garde de ne pas dire λιθάριον, dis plutôt λιθίδιον. » Cela prouve que le mot qui allait devenir λιθάρι était déjà dans la langue. On peut se demander si le suffixe -άρι(ον) productif en grec moderne : ψάρι < ὀψάριον, « poisson », ζευγάρι, « paire », μουλάρι, « mulet », μανιτάρι, « champignon », n'a pas été confondu avec un -άριον < *-arium*[11]. On le trouve, en effet, dans des mots d'origine latine (σουδάριον < *sudarium*, δηνάριον < *denarius*, ερμάρι < *armarium*). C'est peut-être cette ressemblance avec un suffixe latin qui a provoqué la proscription de ce suffixe dans un lexique atticiste.

3.2.2. Les Évangiles

Les *Évangiles* nous donnent aussi des renseignements sur le grec parlé à la fin du Ier siècle apr. J.-C. Ces indications concernent surtout le vocabulaire, la syntaxe et la morphologie — encore que des corrections aient été faites dans ce dernier domaine. L'orthographe historique, qui a dû être restituée, ne nous permet pas, à elle seule, de nous faire une idée de la prononciation. Hubert Pernot exagère lorsqu'il affirme : « Les *Évangiles* sont [...] notre premier texte grec moderne[12]. » Il y a, chez Matthieu et plus encore chez Paul, des traits atticistes. Seuls Marc et certains *Évangiles apocryphes*[13] sont plus proches de la langue parlée.

11 Il existe un suffixe -άριον d'origine grecque, c'est un diminutif formé à partir de la terminaison -αρ- de certains substantifs comme ἐσχάρα et de la terminaison diminutive -ιον. Voir là-dessus Andriotis (1983), p. 35.

12 Pernot (1925), p. 2

13. On peut lire ces textes curieux dans Tischendorf (1853 et 1866).

On peut parfois suspecter l'hellénisme des tournures, soit parce que les Synoptiques sont traduits d'un modèle araméen, soit parce que la langue maternelle des Évangélistes n'était pas le grec mais l'araméen.

Il y a sûrement des aramaïsmes et des hébraïsmes dans les *Évangiles* : 1) emploi du participe avec le verbe « être » : οἱ ἀστέρες ἔσονται ἐκ τοῦ οὐρανοῦ πίπτοντες, littéralement « les étoiles *seront tombant* du ciel », ou avec un verbe dont il précise la signification : ἀποκριθεὶς εἶπε, « ayant répondu, il dit » ; 2) certaines expressions comme πρόσωπον λαμβάνειν, « faire acception de personne », sont des traductions mot à mot de l'hébreu, souvent par l'intermédiaire du grec des *Septante*[14].

Malgré tout, les *Évangiles* (surtout celui de Marc et les *Apocryphes*) sont nos documents les plus étendus dans une langue proche de la koiné parlée des premiers siècles.

4. Caractères généraux de la koiné d'époque romaine

Nous retenons les traits de la koiné qui annoncent les développements ultérieurs de la langue. Les phénomènes que nous signalons ne sont pas tous survenus au début de la période. Il n'y a pas accord absolu des spécialistes sur certaines datations. On doit souligner, enfin, que l'orthographe historique de certains textes comme les *Évangiles* nous cache les énormes évolutions de la prononciation.

Trois traits principaux distinguent la koiné d'époque romaine de l'attique du Ve siècle : 1) la disparition de l'aspiration initiale,

14. Là-dessus, consulter Blass et Debrunner (1961), p. 3, note 5.

2) l'égalisation des quantités des voyelles, qui cessent d'être longues ou brèves par elles-mêmes, mais prennent une quantité moyenne qui s'allonge sous l'accent, 3) l'évolution de la prononciation des voyelles et des consonnes.

4.1. Disparition de l'aspiration initiale

Ce phénomène, appelé ψίλωσις, avait déjà eu lieu à l'époque classique pour l'ionien ; c'est ce qui permettait, dans l'écriture de ce dialecte, d'employer la lettre H pour noter le [ε] long. La conservation de l'aspiration initiale explique les assimilations d'aspiration régulières en attique, et dans les expressions et mots grecs modernes tirés de la langue ancienne : καθ' ἡμέραν = [kath' he´meran] < [kat' he´meran], d'où l'adjectif indéfini grec moderne invariable κάθε, « chaque » et le substantif ἐφημερίς, « qui paraît chaque jour », « journal », tiré d'expressions comme ἐφ' ἡμέρας, « jour après jour ». Dans ces cas, le souffle qui affectait le début du mot suivant contaminait la consonne précédente et transformait l'occlusive en aspirée.

Le système s'est détraqué à l'époque romaine. Dans les papyri égyptiens du troisième siècle après J.-C., on trouve des assimilations qui ne sont pas faites : κατ' ἑκάστον, κατ' ἡμῶν. En revanche, on a introduit des assimilations là où il n'y avait pas lieu d'en faire. On explique ainsi les mots et expressions grecs modernes : ἐφέτος de ἐπ' ἔτος et μεθαύριο de μετ' αὔριον. Dans le grec actuel, les assimilations d'aspiration sont lexicales — c'est-à-dire qu'elles ressortissent à la prononciation correcte des mots —, mais ne fonctionnent pas naturellement, comme il apparaît, par exemple, dans l'expression : ἀπ' ὅ, τι ξέρω, « à ce que je sais ».

Des locutions comme ἀφ' οὗ, καθ' ὅλου ne sont pas analysées spontanément par le locuteur d'aujourd'hui, ce qui justifie les orthographes, ἀφοῦ, « puisque », καθόλου, « pas du tout, quelque peu, dans l'ensemble ».

4.2. Destruction du système des quantités et des accents musicaux

Le grec, comme le latin, avait hérité de l'indo-européen une double série de voyelles et de diphtongues : les brèves et les longues. Ce système des quantités, qui déterminait le rythme des mots, était à la base de la versification. L'accentuation, qui était purement ou principalement musicale, n'avait pas d'incidence sur la quantité des voyelles : une syllabe atone pouvait être longue, une syllabe accentuée pouvait être brève.

La métrique et l'existence de lettres différentes pour le même son vocalique attestent la quantité des voyelles à l'époque classique : le ὄμικρον était, comme son nom l'indique, un [o] bref et le ὠμέγα un [o] long ; le ἔψιλον était un [e] bref et le ἦτα était *alors* un [e] long. Seule la scansion nous permet de déterminer, selon le mot, la quantité des ι et des α. Les diphtongues étaient longues. Pour être complet, il faut ajouter qu'en grec, comme en latin, les voyelles longues et brèves n'avaient pas exactement la même prononciation, le même timbre : le ε et le ο étaient fermés — comme le [e] et le [o] du français standard dans « été » et « pauvre » — tandis que le η et le ω étaient ouverts — comme le [ɛ] de « mer » et le [ɔ] ouvert de « note ».

À partir du moment où l'on voit dans les documents des confusions entre ο et ω, on peut penser que le système des quantités commence à ne plus fonctionner. Les premières fautes dans ce

domaine apparaissent dans des inscriptions du IIIe siècle av. J.-C. (par ex. πρόσοπον).

Ce phénomène n'est pas bien expliqué. Il nous semble lié au changement de nature de l'accentuation. En cessant d'être exclusivement ou principalement musical et en devenant aussi dynamique, l'accent a commencé à modifier les quantités des voyelles. Il est difficile de prononcer longue une voyelle qui suit immédiatement une syllabe accentuée plus forte ; d'où la graphie πρόσοπον, au lieu de πρόσωπον.

Si d'autres confusions, comme celles qui se font entre ε et η, ne s'observent d'abord que sporadiquement, entre le IIe et le IVe siècle, c'est qu'il y a toujours eu entre les sons rendus par les deux lettres une différence de timbre plus nette qui aboutit en grec moderne au passage du ε, initialement [e], à [ɛ], c'est-à-dire è ouvert, et du η au [i].

4.3. Nouvelles prononciations des voyelles et des consonnes

Les anciennes diphtongues perdent progressivement, par assimilation régressive, leur premier élément et rejoignent les voyelles anciennement longues (monophtongaison). Dès le IVe siècle av. J.-C., l'ancienne diphtongue ου [ow] et le [o fermé] long s'écrivent ου et se prononcent [o] long fermé, puis [u] à l'époque de la koiné.

Au IIIe siècle av. J.-C., on rencontre des confusions entre [ει], prononcé [e] long à partir du IVe siècle, et ι.

Vers le Ier siècle, on commence à confondre l'ancienne diphtongue οι [œ] et la voyelle υ prononcée [y], comme le u français, en attique. On trouve les orthographes οιειῶι (pour υἱῷ) et

πυήσας (pour ποιήσας). L'évolution de la prononciation de οι est [œ]-> [ö] -> [y].

L'ancienne diphtongue αι, déjà prononcée comme une diphtongue décroissante [æ] à l'époque classique, deviendra, par assimilation régressive, [ε], c'est-à-dire e ouvert, au IIe siècle apr. J.-C.

Les diphtongues αυ, ευ se prononçaient [aw], [ew] au Ve siècle av. J.-C. La demi-consonne [w] se transforma vers le IIIe siècle av. J.-C. en consonne [v] ou [f], selon la qualité sonore ou sourde du son qui suivait. À preuve les orthographes suivantes dans des papyri des IIIe et IIe siècles : ευδομος, ραυδος, εμβλευσαντες pour ἕβδομος, ῥάβδος, ἐμβλέψαντες.

Ces « fautes » au regard de l'orthographe historique prouvent aussi la spirantisation du β à cette époque, c'est-à-dire la transformation de l'occlusive [b] en continue ou spirante [v]. Elles sont précieuses, car nous n'avons pas beaucoup d'autres preuves de la spirantisation des occlusives sonores dans le grec hellénistique. Nous savons cependant qu'à l'époque ptolémaïque (IIIe- IIe siècle av. J.-C.) une autre sonore que le β dans la série des occlusives sonores avait suivi le même chemin. Le γ devant voyelle d'arrière était une spirante gutturale tendant vers zéro (voir l'orthographe στρατηούς — IIIe siècle av. J.-C. ; *cf.* en grec moderne πάω < ὑπάγω, soit une demi-consonne mouillée, le *yod* (voir, dans un papyrus, l'orthographe υγιγαίνεις où le deuxième gamma, non étymologique, doit être un son spirant mouillé). Si, comme on peut le penser, la prononciation de toutes les consonnes occlusives sonores a évolué parallèlement, il est probable que le δ s'est spirantisé vers la même époque ; mais on n'en a pas de preuve (voir

la formule très vague de M. Lejeune[15] : « La dentale δ et la gutturale γ sont demeurées occlusives en κοινή et ne sont devenues spirantes que dans le passage du grec ancien au grec moderne. »).

Pour les anciennes aspirées, φ, θ, χ, on n'a pas de preuves anciennes qu'elles aient été prononcées spirantes — mais pas de preuves non plus qu'elles soient restées aspirées. En revanche, il est certain qu'à l'époque latine tardive, entre le IIe et le IVe siècle de notre ère, le φ n'était plus prononcé [ph] mais [f] ; voir les orthographes latines « phonétiques » : *Fyllis, Filippus, Efestiona* pour Φυλλίς, Φίλιππος, Ἡφαιστίωνα.

4.4. Morphologie

Durant cette période les changements grammaticaux sont moins importants que les changements phonétiques.

4.4.1. LE DATIF

On sait que le datif a disparu en grec moderne. Cependant, à cette époque, le datif complément d'attribution ou complément indirect est encore vivant ; par exemple dans *Matthieu* 22,17 : ἔξεστι δοῦναι κῆνσον *Καίσαρι*, « il est permis de donner l'impôt *à César* ». Cependant le datif seul est concurrencé par la construction : préposition + acc., par ex. : Εἶπε *πρὸς τοὺς μαθητὰς* αὐτοῦ, « il dit *à ses disciples* ».

Lorsque sont possibles deux constructions dont l'une permet d'éviter le datif, on a tendance à choisir cette dernière, même si la grammaire classique l'interdit. Dans les compléments de lieu

15. Lejeune (1972), p. 55.

la syntaxe classique veut que le complément de l'endroit où l'on est s'exprime par ἐν + datif, et celui de l'endroit où l'on se rend par εἰς + acc. Cette dernière construction est préférée en koiné d'époque romaine : ὁ *εἰς τὸν ἀγρὸν* ὢν μὴ ἐπιστρεψάτω εἰς τὰ ὀπίσω, « que celui qui *est dans le champ* ne retourne pas en arrière » (*Marc*, 13, 16) ; καθημένου αὐτοῦ *εἰς τὸ ὄρος* τῶν Ἐλαιῶν, « comme il était assis *au mont* des Oliviers » (*Marc*, 13, 3).

On trouve aussi à cette époque les premières timides tentatives de remplacement du pronom personnel au datif par le génitif. C'est la valeur possessive du génitif du pronom personnel qui permet cette évolution, comme on peut le voir dans cette phrase de *Jean* 13, 7 : Κύριε, σύ *μου* νίπτεις τοὺς πόδας. On peut comprendre cela comme en grec ancien : « Seigneur, ce sont *mes* pieds que tu laves », ou comme en grec moderne : « Seigneur, c'est *à moi* que tu laves les pieds. »

4.4.2. Recul de la troisième déclinaison

On n'observe que très rarement à cette époque pour un mot donné un passage à la première déclinaison par simple changement de sa terminaison (métaplasme[16]), par exemple ἡ

---

16. Nous entendons ce terme au sens que les linguistes grecs lui donnent, par exemple Christidis (2001), p. 1098 : « Insertion des noms d'une déclinaison dans une autre » [ένταξη των ονομάτων μιας κλίσης σε μια άλλη]. Cette particularité fonctionnelle de la modification phonétique qui induit un changement de catégorie morphologique apparaît mal dans les définitions plus générales du « métaplasme », par exemple dans le *Dictionnaire de linguistique*, p 302, « changement phonétique consistant dans l'altération d'un mot par la suppression, l'addition ou la permutation de phonèmes ».

μητέρα pour ἡ μήτηρ ou ὁ φύλακας pour ὁ φύλαξ. Cependant, vers la fin de la période, on commence à voir apparaître un ν à la fin des accusatifs singuliers des noms de la 3e déclinaison, par analogie avec les mots de la première déclinaison : τὸν φύλακα —> τὸν φύλακαν comme τὸν ταμίαν.

La troisième déclinaison est légèrement simplifiée par l'extension de la terminaison -ες à l'accusatif pluriel, sans doute par analogie avec les thèmes en [i]. On décline : αἱ μητέρες, τὰς μητέρες comme αἱ πόλεις, τὰς πόλεις. L'impression se crée que, dans les féminins, comme déjà dans les neutres, nominatif et accusatifs pluriels sont semblables. On est en route vers une neutralisation de l'opposition nominatif/accusatif au pluriel, neutralisation qui cependant ne sera jamais totale[17].

Plutôt que de modifier la morphologie, on préfère, quand deux mots sont en concurrence pour la même notion, éviter celui qui appartient à la troisième déclinaison. On emploie τὸ πρόβατον à la place de ὁ οἶς, τοῦ οἰός[18], τὸ πλοῖον à la place de ἡ ναῦς, τῆς νεώς. Les diminutifs, qui perdent rapidement cette valeur pour prendre celle du mot simple qu'ils remplacent, permettent de faire passer à la deuxième déclinaison beaucoup de mots de la troisième[19]. Le gain est considérable, car il y a moins de formes

17. Voir le cas de la deuxième déclinaison des masculins, οι άνθρωποι/τους ανθρώπους.

18. Outre la difficulté de la troisième déclinaison des monosyllabes, le mot avait *alors* l'inconvénient de se confondre avec ὁ ὗς, τοῦ ὑός, « le porc ».

19. Un phénomène tout à fait semblable apparaît dans le passage du latin au français quand *sol, solis* de la troisème déclinaison est remplacé par le diminutif de la deuxième déclinaison *soliculus* qui donnera « soleil ».

différenciées et une régularisation de l'accentuation (6 formes différentes au lieu de 9, et accent fixe). On peut comparer, pour s'en rendre compte, la déclinaison ancienne de παῖς à celle du « diminutif » παιδίον qui deviendra le moderne παιδί :

ὁ παῖς, παῖ, τὸν παῖδα, τοῦ παιδός, τῷ παιδί, οἱ παῖδες, τοὺς παῖδας, τῶν παίδων, τοῖς παισί,

τὸ παιδίον, παιδίον, τὸ παιδίον, τοῦ παιδίου, τῷ παιδίῳ, τὰ παιδία, τὰ παιδία, τῶν παιδίων, τοῖς παιδίοις.

4.4.3. La première et la deuxième déclinaison

La 1re déclinaison se simplifie et gagne du terrain. On décline désormais au génitif singulier : ὁ στρατιώτης, τοῦ στρατιώτη (au lieu de τοῦ στρατιώτου en attique).

L'apparition de l'accent d'intensité semble avoir provoqué, dans les premiers temps, la disparition de voyelles atones en hiatus immédiatement après la voyelle accentuée. Cela a eu des conséquences morphologiques. C'est ainsi que des noms, surtout des noms propres en -ιος, sont devenus des substantifs en -ις — orthographié -ης — et ont rejoint la première déclinaison masculine : Ἀντώνιος —> Ἀντώνις —> Ἀντώνης.

À la fin de la période, en tout cas avant le VIIe siècle, le même phénomène phonétique, la chute de la deuxième voyelle d'un hiatus après l'accent (΄ιον > ΄ιν), combinée avec la multiplication des « diminutifs » en –ιον, entraîne la création d'une nouvelle déclinaison issue de la deuxième, celle des neutres en -ιν, fréquemment en -άριν (μισθάριν, κριθάριν, οινάριν, χορτάριν dans un papyrus du VIIe s., le P. *Oxy.* XVI, 1862).

4.4.4. MODES ET TEMPS DU VERBE

La distinction entre le potentiel et l'irréel s'efface, ce qui permet de remplacer l'optatif avec la particule modale ἄν par un imparfait de l'indicatif. Ainsi ἔλεγες, « tu disais », peut dans un contexte approprié signifier aussi « tu dirais », « tu aurais dit ».

Malgré ce recul, l'optatif subsiste avec la valeur de souhait qui lui donne son nom, car sa terminaison se distingue encore de celle du subjonctif : εἴποις ['ipys], « puisses-tu dire » est encore différent de εἴπῃς ['ipes >'ipis], « que tu dises », « tu diras ».

Le grec ancien distinguait l'aoriste, un passé achevé sans référence au présent, et un parfait, résultat présent d'une action passée, qui correspond au passé composé (παρακείμενος) du grec moderne. Pendant cette période, le parfait existe encore *comme forme* mais il se confond pour le sens avec l'aoriste, cependant que le passé composé moderne n'est pas encore créé (εἶδον = ἑώρακα). Cette confusion ne surprendra pas un francophone, puisque, dans notre propre langue, le passé composé, qui était à l'origine un parfait pour le sens, a rejoint les emplois du passé simple qui ne survit que dans le récit.

La confusion, au début de l'ère chrétienne, entre les deux formes et les deux temps et aspects est attestée par divers documents. À la fin du premier siècle après J.-C., le grammairien Ammonius[20] sent bien qu'il y a une différence entre les deux expressions, mais, dans son effort de distinction, il affirme le contraire de ce qu'on attendrait : ἀπέθανε καὶ τέθνηκε διαφέρει· ἀπέθανε μὲν νῦν,

20. Dans son traité *Περὶ ὁμοίων καὶ διαφόρων λέξεων*, cité par Mandilaras (1972), p. 20.

τέθνηκε δὲ πάλαι, « Il y a une différence entre “il mourut” et “il est mort”; “il mourut maintenant”, “il est mort il y a longtemps” ». Il est manifeste que l’aspect propre du parfait, « résultat *présent* d’une action passée », n’est plus senti, puisqu’Ammonios le perçoit seulement comme un pur temps du passé. En revanche, l’aspect d’action achevée de πέθανε, qui permet ici de traduire, « ça y est, le voilà mort maintenant », reste et restera attaché à l’aoriste. Dans l’*Évangile*, on voit encore alterner des aoristes et des parfaits conformément à la syntaxe ancienne, comme dans *Marc* 15, 44 : ὁ δὲ Πιλᾶτος ἐθαύμασε εἰ ἤδη *τέθνηκεν καί* [...], ἐπηρώτησεν [...] εἰ πάλαι *ἀπέθανεν*, « Pilate s’étonna qu’il fût déjà mort, et il demanda s’il était mort depuis longtemps. » À la même époque, l’incertitude des locuteurs se traduit dans les papyri par la création de formes mixtes comme le γέγραψαν (mélange de γεγράφασι et de ἔγραψαν) du pap. SB 5216,10 du Ier siècle[21].

Le futur exprimé par un seul mot (monolectique) du grec ancien disparaît progressivement. Le futur de forme moyenne, qui ne peut pas se confondre avec le subjonctif, résiste plus longtemps ; *cf. Évangile* : ὄψομαι, δοθήσεται. Mais pour les formes actives, à partir du moment où le ἦτα se prononce [i] (IVe-Ve siècle ?), la confusion du futur avec le subjonctif, dont le sens n’est pas éloigné, est presque totale.

Il suffit pour s’en rendre compte de comparer les deux séries de formes, avec les prononciations qu’avaient déjà leurs désinences : futur « monolectique » : λύσω, λύσεις, λύσει, λύσομεν, λύσετε, λύσουσι, soit [ˈlyso, ˈlysis, ˈlysi, ˈlysomen, ˈlysete, ˈlysusi]

---

21. Sur tout ceci, voir Mandilaras (1972), « Confusion of aorist and perfect in the language of the non-literary Greek papyri », p. 9-21.

subjonctif : λύσω, λύσῃς, λύσῃ, λύσωμεν, λύσητε, λύσωσι, soit ['lyso, 'lysis, 'lysi, 'lysomen, 'lysite, 'lysosi].

Pour le sens, la différence entre le futur et le subjonctif est faible : le futur est un fait posé comme réel, mais dans l'avenir, tandis que le subjonctif pose le fait comme seulement envisagé et éventuel.

À la fin de la période, le subjonctif remplace le futur. Ainsi dans le *Pré spirituel* (*Λειμών* ou *Λειμωνάριον*) de Johannes Moschos (VI^e siècle)[22], on lit : οὐκ *εἴπω* τινὶ ἅπερ *εἴπῃς* μοι, « Je ne dirai à personne ce que tu me diras » (§ 45, p. 2900), là où le grec classique aurait : οὐκ *ἐρῶ* τινι ἅπερ *ἂν εἴπῃς* μοι.

Le simple remplacement du futur par le subjonctif n'était pas toujours satisfaisant ; c'était le cas quand on ne se référait pas à une action simplement envisagée mais qu'on voulait insister sur sa réalisation.

La création d'un nouveau futur se fera très progressivement sur une longue période, avec beaucoup de tâtonnements et des vitesses d'évolution différentes selon les dialectes. Dès cette époque, on utilise couramment *pour les phrases négatives* un premier substitut du futur : οὐ μή + subjonctif. La locution οὐ μή joue ici le même rôle que, bien plus tard, la particule θα, celui d'un morphème proclitique : οὐ μὴ ἀφεθῇ λίθος ἐπὶ λίθον, ὃς οὐ μὴ καταλυθῇ, « Il ne sera laissé pierre sur pierre qui ne soit renversée » (*Marc* 13,2). Une autre périphrase fréquemment utilisée alors est ἔχω + infinitif ou infinitif + ἔχω. Ainsi dans la phrase

---

22. Pour le texte complet, lire Migne, *Patrologia graeca*, vol. 87, c. On trouvera des extraits traduits et abondamment annotés dans Hesseling (1931).

du *Pré spirituel*, 7 (p. 2857) : εἴτι θέλει ὁ Θεὸς, ποιῆσαι ἔχω, « S'il est quelque chose que Dieu veut, je le *ferai.* » Cette forme de futur est comparable à celle du français, « ferai » < *facere aio* < *facere habeo.*

4.4.5. Les formes du verbe

La conjugaison des verbes athématiques (en -μι), qui est difficile, est remplacée par la conjugaison thématique non contracte (verbes barytons). Ainsi δίδωμι devient δίδω, ῥήγνυμι -> ρηγνύω, ἀφίημι -> αφίω.

Ce phénomène s'observe dans les textes et fait l'objet de remarques dans les lexiques atticistes : ὀλλύασι, ὀμνύασι, ἀττικῶς, ὀλλύουσι, ὀμνύουσι, Ἕλληνες (Moeris). Le lexicographe renvoie par Ἕλληνες à ceux qui écrivent une langue proche de la langue parlée, la *koiné.*

Le verbe en -μι le plus usuel était, bien sûr, εἰμί. Son emploi très fréquent l'a longtemps protégé de la réfection analogique. Certaines formes sont cependant passées tôt à la conjugaison passive : il semblait, en effet, logique que le verbe « être » soit passif.

Déjà à l'époque classique, le futur du verbe se forme avec les terminaisons moyennes : ἔσομαι, ἔσει, ἔσται etc. Mais dès le IVe siècle av. J.-C., semble-t-il, à l'imparfait, la première personne du singulier, qui pouvait se confondre avec la troisième personne du singulier, (*ἦν*, ἦσθα, *ἦν)*, rejoint la conjugaison passive ; on se souvient de la phrase historique d'Alexandre le Grand à Diogène : εἰ μὴ 'Αλέξανδρος *ἤμην*, Διογένης ἂν *ἤμην*, « Si je n'étais Alexandre, je serais Diogène » (Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 14, 5).

À toutes les personnes de l'imparfait, les formes passives deviennent usuelles dans les premiers siècles de l'ère chrétienne ; on trouve, par exemple, ἤμην, ἤμεθα dans l'*Évangile*. Ces nouveautés par rapport à l'attique attirent du reste l'attention de Phrynichos : Ἤμην, εἰ καὶ εὑρίσκεται παρὰ τοῖς ἀρχαίοις, οὐκ ἐρεῖς, ἀλλ' ἦν ἐγώ, « Bien que ἤμην, « j'étais », se trouve chez les Anciens, tu ne le diras pas, mais ἦν. »

Les terminaisons de *l'aoriste sigmatique* (-α, -ας, -ε, -αμεν, -ατε, -αν) s'étendent aussi aux aoristes seconds. À terme elles chasseront les terminaisons avec alternance de la voyelle thématique de l'imparfait : -ον, -ες, -ομεν, -ετε, -ον. Voici quelques formes contenant ces désinences attestées à la fin du Ier siècle apr. J.-C. : εἶπα, εἴδαμεν, ἐξήλθατε, ἐπέβαλαν.

L'infinitif est vivant. Mais la proposition infinitive avec sujet à l'accusatif cède la place à une subordonnée au subjonctif avec la conjonction ἵνα, qui perd son sens final. Cela commence avec les subordonnées introduites par les verbes de volonté et prépare le terrain au remplacement pur et simple des infinitifs par ἵνα + subj. Le passage de la finale à la simple complétive peut se comprendre dans l'exemple suivant tiré de *Matthieu*, 20, 21 : Εἰπὲ ἵνα καθίσωσι οἱ δύο υἱοί μου. On peut à la rigueur traduire : « Tu n'as qu'à dire un mot, pour que mes deux fils soient assis. » Mais la traduction la plus naturelle est : « Dis (*i. e.* ordonne) que mes deux fils soient assis. » Ailleurs, dans les *Évangiles*, la proposition finale remplace simplement la complétive après verbe de volonté : θέλω ἵνα μοι δῷς τὴν κεφαλὴν Ἰωάννου, « je veux que tu me donnes la tête de Jean » (*Marc*, 6, 25), οὐκ ἤθελε ἵνα τις γνοῖ, « il ne voulait pas que l'on apprenne » (*Marc*, 9, 31). Dès

la fin du I^er siècle, cette construction peut aussi remplacer l'impératif : Τὸ θυγάτριόν μου ἐσχάτως ἔχει. *Ἵνα* ἐλθὼν *ἐπιθῇς* τὰς χεῖρας αὐτῇ, « Ma fille est à la dernière extrémité. Viens lui imposer les mains » (*Marc*, 5, 23).

4.5. Syntaxe

Dans le grec d'époque romaine la coordination l'emporte sur la subordination.

Certaines constructions deviennent usuelles. Ainsi de la place du pronom personnel au génitif après le substantif, ce qui peut expliquer qu'il soit devenu plus tard monosyllabique par élision inverse. On peut imaginer, par exemple, l'évolution suivante : τὰ ὀμμάτιά αὐτοῦ -> τὰ 'μμάτι' ἀτοῦ[23] -> τὰ μάτια του.

Le datif est parfois remplacé par l'accusatif comme complément de certains verbes : οἱ χρώμενοι τὸν κόσμον, « ceux qui s'occupent des biens de ce monde » (*I Corinthiens*, 7, 31), alors qu'en attique χρῶμαι se construisait avec le datif.

La complétive avec ὅτι supplante l'infinitive régulière après les verbes d'opinion dans l'attique du V^e siècle : Μὴ νομίσητε *ὅτι* ἦλθον καταλῦσαι τὸν νόμον, « Ne croyez pas que je sois venu abolir la Loi » (*Matthieu*, 5,17). Et l'on commence à voir la conjonction interrogative πῶς employée pour ὅτι : ἀπήγγειλε ἡμῖν *πῶς* εἶδε τὸν ἄγγελον, « Il nous annonça *qu*'il avait vu l'ange » (*Actes*, 11, 13).

---

23. En pontique, le pronom personnel reste à ce niveau d'évolution : (exemples pris dans Contossopoulos (1994) : το μαλλίν ατς (= ατῆς), εδίεξεν ατεν (= ατήν), εγροίξεν ατο (εγροίκησεν ατό), έτρεφεν ατά, λέει ατόν, το κεφάλ'ν ατούν (= ατών), p. 139-142.

4.6. Renouvellement du lexique

Depuis toujours le grec avait emprunté aux langues voisines des mots de caractère technique, par exemple au phénicien et au perse des mots du vocabulaire de l'habillement[24], comme χιτών, « tunique », σάκκος, « sac », βύσσος, « lin », ἀναξυρίς, « culottes bouffantes » ou des réalités de la civilisation perse comme la « corvée », ἀγγαρεία, ou la « réserve de chasse », qui deviendra « paradis », παράδεισος < pers. *pardez.*

Le judaïsme et le christianisme à sa suite acclimatèrent des transcriptions de mots sémitiques, araméens ou hébraïques, dans le grec : σάββατον, « sabbat », Σατανᾶς, « satan », Πάσχα, « Pâques », Μεσσίας, « Messie ». D'autres mots grecs voient leur sens évoluer sous l'influence de l'hébreu biblique : ἄγγελος, « messager » —> « ange », διάβολος, « celui qui désunit », « le calomniateur » —> « diable », τὰ ἔθνη, « les nations » —> « les Gentils ».

Mais c'est surtout l'administration et, plus largement, l'occupation romaine qui apportèrent un renouvellement substantiel au vocabulaire grec. Beaucoup des mots latins entrés alors dans le grec étaient directement liés à des réalités romaines, comme les monnaies et les impôts : δηνάριον < *denarius,* « denier », ἀσσάριον < *assis,* « as », κοδράντης < *quadrans,* « quart d'as », κῆνσος < *census,* « impôt », les mesures de distance ou de capacité : μίλιον < *mille passuum,* « mille », μόδιος < *modius,* « boisseau », et les termes militaires : λεγιών, « légion », κουστωδία, « garde », πραιτόριον, « prétoire », σπεκουλάτωρ, « soldat gardien de prison ».

---

24. Sur ce sujet, lire Tonnet (1986)

D'autres mots familiers, propagés par les soldats et parfois d'origine celtique, sont demeurés dans le vocabulaire jusqu'à nos jours, πόρτα, « porte » [du camp romain, à l'origine], σκάλα, « échelle », τίτλος, « inscription, titre », ὑποκάμισον « chemise ».

5. La koiné des deux premiers siècles de l'ère chrétienne

Afin de nous faire une idée plus précise de la langue des deux premiers siècles, nous allons examiner successivement un extrait des *Évangiles* (env. fin du Ier siècle) et deux papyri égyptiens un peu postérieurs.

5. 1. Extrait de l'Évangile (*Marc* 6, 22-29)

῾Ο δὲ βασιλεὺς εἶπεν τῷ κορασίῳ. Αἴτησόν με ὃ ἐὰν θέλῃς, καὶ δώσω σοι. καὶ ὤμοσεν αὐτῇ ὅτι ῞Ο ἐὰν μὲ αἰτήσῃς, δώσω σοι, ἕως ἡμίσους τῆς βασιλείας μου. Καὶ ἐξελθοῦσα εἶπεν τῇ μητρὶ αὐτῆς Τί αἰτήσωμαι ; ἡ δὲ εἶπεν τὴν κεφαλὴν ᾿Ιωάννου τοῦ Βαπτίζοντος. καὶ εἰσελθοῦσα εὐθὺς μετὰ σπουδῆς πρὸς τὸν βασιλέα ᾐτήσατο λέγουσα Θέλω ἵνα ἐξαυτῆς δῷς μοι ἐπὶ πίνακι τὴν κεφαλὴν ᾿Ιωάννου τοῦ Βαπτιστοῦ. καὶ περίλυπος γενόμενος ὁ βασιλεὺς διὰ τοὺς ὅρκους καὶ τοὺς ἀνακειμένους οὐκ ἠθέλησεν ἀθετῆσαι αὐτήν. καὶ εὐθὺς ἀποστείλας ὁ βασιλεὺς σπεκουλάτορα ἐπέταξεν ἐνέγκαι τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ. καὶ ἀπελθὼν ἀπεκεφάλισεν αὐτὸν ἐν τῇ φυλακῇ καὶ ἤνεγκεν τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ ἐπὶ πίνακι καὶ ἔδωσεν αὐτὴν τῷ κορασίῳ. καὶ τὸ κοράσιον ἔδωκεν αὐτὴν τῇ μητρὶ αὐτῆς. καὶ ἀκούσαντες οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ ἦλθαν καὶ ἦραν τὸ πτῶμα αὐτοῦ καὶ ἔθηκαν αὐτὸ ἐν μνημείῳ.

« Le roi dit à la jeune fille : — Demande-moi ce que tu voudras, et je te le donnerai ; et il lui jura : — Tout ce que tu me demanderas, je te le donnerai, jusqu'à la moitié de mon royaume. Étant sortie, elle dit à sa mère : — Que demanderai-je ? Et celle-ci dit : — La tête de Jean Baptiste. Étant aussitôt rentrée en hâte auprès du roi, elle lui demanda <en disant> : — Je veux que sur l'heure tu me donnes sur un plateau la tête de Jean Baptiste. Le roi, devenu tout triste à cause de ses serments et de ceux qui étaient là assis, ne voulut pas revenir sur sa promesse. Le roi, ayant aussitôt envoyé un garde, lui ordonna d'apporter la tête [de Jean]. Et étant sorti, [le garde] le décapita dans la prison, apporta sa tête sur un plateau et la donna à la jeune fille ; et la jeune fille la donna à sa mère. Et ses disciples, ayant appris cela, vinrent, enlevèrent son corps et le mirent dans un tombeau. »

[*Nous suivons désormais le plan d'analyse suivant : a) prononciation, b) morphologie, c) (éventuellement) syntaxe, d) vocabulaire*]

PRONONCIATION

On remarque seulement que ου se prononçait [u] comme au V^e^ siècle av. J.-C. et encore aujourd'hui. En effet, le latin *speculator* est transcrit : σπεκ**ου**λάτωρ. L'orthographe historique, qui reproduit la prononciation de l'attique ancien, ne permet pas d'en dire plus.

MORPHOLOGIE

Les formes sont dans l'ensemble celles du grec ancien. On relève beaucoup de datifs : κορασίῳ, μητρί, πίνακι, σοι, ἐν φυλακῇ, μνημείῳ.

L'infinitif est usuel, ἀθετῆσαι, ἐνέγκαι. La complétive à l'infinitif est parfois remplacée par ἵνα + subjonctif : θέλω ἵνα δῷς μοι. Mais ce n'est pas la règle. La complétive à l'infinitif apparaît dans la phrase : *σπεκουλάτορα* ἐπέταξε *ἐνέγκαι* τὴν κεφαλήν. L'infinitif se maintient quand son sujet est le même que celui du verbe principal : οὐκ ἤθελεν ἀθετῆσαι αὐτήν.

Les participes présents et aoristes actifs déclinés sont fréquents : ἐξελθοῦσα, λέγουσα, ἀποστείλας, ἀπελθών, ἀκούσαντες. Cet usage courant du participe est certainement un des traits qui différencient le plus le grec de l'*Évangile* de la langue parlée actuelle.

On remarque la présence de la particule modale ἄν confondue avec ἐάν, parce que ἐάν, conjonction hypothétique, est souvent contractée en ἄν. Cette particule joue un rôle semblable à celui de να en grec moderne : ὃ ἐὰν αἰτήσῃς = ό, τι και να ζητήσεις.

Les formes nouvelles du verbe sont rares. On note les terminaisons d'aoristes sigmatiques dans les aoristes seconds à l'indicatif : ἦλθ**αν** pour ἦλθ**ον** et, à l'infinitif, ἐνέγκ**αι** pour ἐνεγκ**εῖν**.

Le futur et le subjonctif ne se distinguent pas dans la prononciation et paraissent interchangeables : δώσω, αἰτήσωμαι.

SYNTAXE

Malgré ses archaïsmes, le texte est actuellement intelligible à cause a) de la syntaxe simple, b) du vocabulaire familier.

Les particules de liaison sont ici réduites à deux : δέ et καί, alors que dans un texte équivalent de Xénophon on pourrait trouver : δέ, μὲν οὖν, οὖν, μέν, μὲν δή[25]. Les subordonnées sont

25. Pour un aperçu de l'histoire des particules de liaison depuis l'attique du vᵉ siècle av. J.-C. jusqu'à nos jours, voir Tonnet (1988).

rares (deux complétives et une relative). Le participe permet d'éviter certaines subordonnées temporelles ou causales. Mais les procédés syntaxiques les plus courants ici sont ceux qui évitent la subordination : la parataxe et la coordination : εἶπε « Αἴτησον » *καὶ* δώσω. Ἀπεκεφάλισε *καὶ* ἤνεγκεν. Ἦλθαν *καὶ* ἦραν *καὶ* ἤνεγκαν.

Tous les pronoms personnels au génitif, qu'ils soient ou non réfléchis, sont placés après le substantif : τῆς βασιλείας σου, τῇ μητρὶ αὐτῆς, τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ, οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ, τὸ πτῶμα αὐτοῦ.

Le complément du nom au génitif n'est pas enclavé entre l'article et le substantif : τὴν κεφαλὴν Ἰωάννου.

On observe donc une tendance à éviter l'enclave de groupes de mots qualificatifs autres que l'adjectif épithète entre l'article et le nom.

VOCABULAIRE

Un emprunt latin : σπεκουλάτωρ. Deux particularités du vocabulaire néo-hellénique : θέλω, qui signifiait à l'origine « vouloir bien, consentir », remplace partout βούλομαι, « vouloir de propos délibéré », et αἴρω, « soulever » —> « enlever », a un sens voisin de « prendre », comme en grec moderne παίρνω issu du composé ἐπαίρω.

5.2. Pap. Fayum 114 (100 apr. J.-C.)

Les plus anciens documents portant le texte des *Évangiles* sont des fragments sur papyri du IIIe siècle et surtout des parchemins du IVe siècle après J.-C. À cette époque les chrétiens « atticisaient ».

Ils n'ont pas osé toucher au vocabulaire et à la syntaxe du texte, mais ils en ont sûrement corrigé l'orthographe et peut-être la morphologie.

Pour connaître la prononciation et la morphologie de l'époque, il faut recourir aux billets échangés par des hellénophones d'Égypte qui, pour certains d'entre eux, ne connaissaient guère que leurs lettres. Bien sûr, tout ce qu'on trouve dans ces documents n'est pas une reproduction exacte de la langue parlée : les formules stéréotypées de début et de fin de lettre appartiennent à une langue archaïque conventionnelle. Mais l'essentiel du message est souvent rédigé dans une langue fautive au regard de la norme « atticiste » et proche du grec parlé du temps. Il faut pourtant remarquer que beaucoup, sinon tous les auteurs de ces lettres, avaient l'égyptien pour deuxième langue, ce qui devait donner à leur grec un « accent » que la graphie reproduit parfois.

Étant des lettres, ces textes[26] sont souvent datés. Ainsi de la missive suivante[27] écrite dans la 4e année du règne de l'empereur Trajan. Les éditeurs ont respecté l'orthographe et n'ont ajouté que les accents et la ponctuation. Nous restituons l'accentuation monotonique, qui nous semble mieux convenir à l'état de la prononciation à cette époque.

Λούκιος Βελλήνος Γέμελλος Σαβίνωι τω οιειώι χαίρειν. Ευ ουν πυήσας κομισάμενός μου την επιστολήν πέμσις μυ Πίνδαρον εις την πόλιν τον πεδιοφύλακα της Διονυσιάδο(ς), επί ερώτησέ

26. On trouvera un recueil de ces documents avec traductions en anglais dans Hunt & Edgal (1932)
27. *ibid.* p. 300-301.

με Ερμόναξ είνα αυτόν λάβη εις Κερκεσούχα καταμαθίν τον ελαιώνα αυτού, επί πυκνός εστιν και θέλι εξ αυτόν εκκόψαι φυτά, είνα ενπίρος κοπή τα μέλλοντα εκκόπτεσθαι· και την ικθύιν πέμσις τηι κδ εί κε εις τα γενέσια Γεμέλλης. [...] (έτους) δ Αυτοκράτορος Καίσαρος Νερούα Τραϊαν[ού] Σεβαστού Γερμανικού Χύακ ιη.

« Lucius Bellenus Gemellus à son fils Sabinus salut. Donc tu feras bien (*litt.* ayant bien fait), quand tu auras reçu ma lettre (*litt.* ayant reçu), de m'envoyer (*litt.* tu m'enverras) en ville Pindaros le garde champêtre de Dionysias, parce qu'Hermonax m'a demandé de le prendre à Kerkesoukha pour examiner son oliveraie, parce qu'elle est touffue et qu'il faut en couper des pousses, afin que soit coupé avec compétence ce qui doit être coupé. Et tu enverras le poisson le 24 ou le 25 pour l'anniversaire de Gemella. La 4e année de l'Empereur César Nerva, Trajan Auguste Germanicus, 18 du mois de Choiak. »

PRONONCIATION

Les voyelles

Multiples confusions entre ι et ει, les deux se prononçant [i] depuis le IIIe siècle av. J.-C. : πέμσις (= πέμψεις), επί (= ἐπεί), **ε**ίνα (= ἵνα), καταμαθίν (= καταμαθεῖν), θέλι (= θέλει), ενπίρος (= ἐμπείρως), **ει**κθύιν (= ἰχθῦν).

Le son [o] s'écrit indifféremment avec un omicron ou un oméga : Ερμ**ό**ναξ (= Ἑρμῶναξ), ενπίρ**ο**ς (= ἐμπείρως). Il est remarquable que le ω accentué soit aussi retranscrit par un omicron, ce qui prouve la disparition de toute distinction orthographique selon la quantité des voyelles.

Le υ et l'ancienne diphtongue οι se confondent entre eux, mais pas avec les [i], ce qui indique que les deux graphies οι et υ avaient une prononciation commune, probablement [y], différente du [i] : **οι**ειώι (= υἱῷ), π**υ**ήσας (= π**οι**ήσας), μ**υ** (= μοι), Χ**ύ**ακ (= Χοίακ). Si l'on ne connaissait pas sa date, on pourrait simplement conclure de cela que le texte est antérieur au IXe siècle[28].

On ne constate aucune confusion dans l'écriture des sons [e] et [æ] (χ**αί**ρειν, ελ**αι**ώνα, εκκόψ**αι**, εκκόπτεσθ**αι**), ce qui prouve que le texte a été écrit avant le IIe siècle de notre ère.

Aucune confusion entre la lettre η et les sons [æ], [e] ou [i], ce qui semble indiquer que la prononciation du η diffère du [ε] comme aussi des divers [i]. Le η sert à rendre le [e] long *fermé* du latin dans *Bellenus*, Βελλήνος, mais n'a pas encore rejoint le [i].

28 Cifoletti (1973) conteste que le passage de [y] à [i] se soit réalisé *partout* aussi tard que le IXe siècle Il fait remonter cette évolution *dans certaines régions* à l'époque impériale Mais il reconnaît que, pour les régions centrales comme la Grèce, on n'a pas de preuve du passage de [y] à [i] à l'époque « romaine » Il ne donne aucune indication sur l'époque byzantine. On remarquera que son argumentation de la p 249 concernant la prononciation de l'ancien υ dans les dialectes néo-helléniques va plutôt contre sa thèse. Certains dialectes grecs modernes issus de la koiné (maniote, mégarien, éginète) présentent la prononciation [ju] pour l'ancien [y], par exemple dans γιουναίκα, άχιουρα, τσιουλία = κοιλία Il est plus naturel de supposer un passage direct de [y] à [ju], comme dans le rendu néo-hellénique de ce son français (manucure ->μανικιούρ), que la transformation de [i] en [ju] Une autre indication sur le maintien de la prononciation [y] jusqu'au IXe siècle serait la transcription du υ grec en cyrillique, par exemple Κύριλλος =Čurila, Browning (1991), p 80 Il faut ajouter un dernier argument concernant la transcription (antérieure au début du Xe siècle) en syriaque du grec ὕλη en *hyūlā* Si à l'époque de la transcription le υ était déjà prononcé [i], on ne voit pas pourquoi il aurait été rendu par [ju]. Cette transcription se comprend mieux si l'on a tenté de rendre un son différent du [i] qui n'existait pas en syriaque, c'est-à-dire un [y]. (Y Le Bastard)

Les consonnes

Il est plus difficile de tirer des conclusions pour la prononciation des consonnes, car dans ce domaine les prononciations évoluent mais les graphies restent les mêmes. Les transcriptions du latin sont déjà anciennes en grec et donc conventionnelles. Rien ne prouve que le g de Gemellus soit occlusif comme en latin classique. Et rien ne nous dit que le β, qui transcrit le b de *Sabinus* dans Σαβίνος soit nécessairement occlusif. Il s'agit probablement d'une convention orthographique semblable à celle qui, en καθαρεύουσα, fait transcrire Βύρων [΄viron] l'anglais Byron. De toute façon, le groupe μπ n'était pas encore disponible pour la transcription du b latin, soit parce qu'il gardait, comme encore maintenant, un élément nasal [mb], soit parce que l'assimilation de sonorité qui a conduit de [mp] à [mb] n'était pas partout réalisée, surtout quand elle était contrariée par le sentiment étymologique comme ici dans la graphie ενπίρος pour ἐμπείρως[29].

Dans πέμψεις devenant πέμσις il semble qu'on ait une simplification du groupe consonantique complexe [mps] —> [ms]. Bien plus tard, la forme dialectale πέψεις offrira une autre simplification du même groupe.

On remarque ici une première manifestation de la différenciation dans un groupe consonantique spirant. Un des deux éléments devient occlusif, mais cela ne se produit pas dans le

29 Werner Voigt me fait remarquer que dans les inscriptions attiques de l'époque classique l'assimilation en question existait déjà (τας μεμ ψυχάς) et que le ενπιρος du début du IIe siècle risque fort d'être une orthographe inverse.

sens attendu en grec moderne. Ἰχθῦν donne ici ιxθύιν. Or le groupe χθ peut actuellement se présenter sous la forme χτ (χθές —> χτες, ἐδέχθην —> δέχτηκα). Mais cette différenciation moderne ne se généralisera[30] que tardivement au Moyen Âge. Celle que l'on observe sporadiquement ici n'obéit pas aux mêmes lois[31].

MORPHOLOGIE ET SYNTAXE

La grammaire est encore très « classique » avec des datifs, des infinitifs et des participes actifs.

Comme l'auteur de la lettre fait bien la distinction entre ει [i] et η [e], on peut être sûr qu'il ne confond pas les futurs avec les subjonctifs. Il écrit deux fois πέμσις pour le futur πέμψεις, mais είνα λάβη, είνα κοπή pour les formes de subjonctif. Il semble aussi que Lucius Bellenus Gemellus ne sente plus, comme en grec moderne la plupart du temps, l'augment temporel : il écrit ερώτησε pour ἠρώτησε.

La seule concession importante à la syntaxe moderne est l'emploi, déjà fréquent dans les *Évangiles*, de la proposition au subjonctif introduite par ίνα avec les verbes de volonté : με ερώτησε ίνα αυτόν λάβη, « il m'a demandé de le prendre ».

30 On cite un ἔχτη pour ἔκτη dans une inscription de Cilicie en 409 apr. J.-C

31. Il m'est difficile d'aller plus loin dans le commentaire de cette forme. Werner Voigt m'a communiqué à ce propos une longue note qui mériterait publication. On peut envisager une hypercorrection, une différenciation d'aspiration [khth] > [kth], à supposer, ce qui est peu probable, que les consonnes aspirées du grec ancien existassent encore, ou même, ce qui serait plus intéressant, qu'il y ait eu effort, à une époque ou le χ était déjà spirant pour rendre l'ancienne consonne aspirée — à rapprocher des graphies ἐκχθρός, ἔκχθρα, ἐκχθές de certains manuscrits des *Septante*. On peut aussi invoquer une prononciation égyptienne

5. 3. Pap. BGU 846[32] (IIe siècle apr. J.-C.)

Αντώνις Λόνγος Νειλούτι [τ]ῆ μητρί π[λ]ίστα χαίρειν. και διά παντό[ς] εύχομαί σαι υγειαίνειν. το προσκύνημά σου [ποι]ώ κατ' αικάστην ημαίραν παρά τῳ κυρίῳ [Σερ]άπειδει. γεινώσκειν σαι θέλω ότι ουχ [ἤλπ]ιζον ότι αναβένις εις την μητρόπολιν. χ[ά]ριν τούτο ουδ' εγό εισή<λ>θα εις την πόλιν. αιδ[υ]σοπο[ύ]μην δε ελθείν εις Καρανίδαν ότι σαπρώς παιριπατώ. αίγραψά σοι ότι γυμνός ειμει. παρακα[λ]ώ σαι, μήτηρ, δ[ι]αλάγητί μοι. λοιπὸν οίδα τί [εγώ?] αιμαυτῷ παρέσχημαι. παιπαίδδευμαι καθ' ον δι τρόπον. οίδα ότι ημάρτηκα. ήκουσα παρά το[υ Ποστο]ύμου τον ευρόντα σαι εν τῳ Αρσαινοείτῃ και ακαιρέως πάντα σοι διήγηται. ουκ οίδες ότι θέλω πηρός γενέσται εί γνούναι όπως ανθρώπῳ [έ]τι οφείλω οβολόν; Νειλού]τι μητρεί απ' Αντωνίω Λόνγου υειού.

« Antonius Longus à Nilous sa mère souhaite bien le bonjour. Et je prie toujours pour que tu sois en bonne santé. Je me prosterne tous les jours pour toi devant notre Seigneur Sérapis. Je veux que tu saches que je n'espérais pas que tu monterais à la métropole. C'est pour cela que, moi non plus, je ne suis pas entré dans la ville. Mais j'avais honte de venir à Karanis, parce que je circule salement habillé. Je t'ai écrit que je n'ai rien à me mettre. Je t'en prie, mère, réconcilie-toi avec moi. Du reste, je sais <le mal> que je me suis fait. J'ai été châtié de la façon qu'il faut ; je sais que j'ai fait une faute. J'ai entendu dire à <Postu>mus qui t'a trouvée à Arsinoite qu'il t'a tout raconté intégralement. Ne sais-tu pas que je consens à devenir infirme plutôt que de savoir que je dois encore un sou (*litt.* une obole) à quelqu'un ? <... à Nilous> sa mère, de la part d'Antonius Longus son fils. »

32. Texte dans Hunt & Edgar (1932), p. 316.

Ce document, produit par un scripteur plus ignorant de l'orthographe et du « bon » grec que le précédent, semble postérieur de moins d'un siècle. Il présente beaucoup plus de traits marquant une évolution nette de la langue. Il doit refléter plus fidèlement le grec parlé simple.

PRONONCIATION

Les confusions anciennes entre omicron et oméga, et ι et ει se retrouvent ici. Mais, pour la première fois, on observe beaucoup de fautes pour le son [e] ou [ε]. On en conclut que la diphtongue αι anciennement prononcée [æ] est devenue une voyelle simple par assimilation du premier élément par le second [ae] > [ee] > [e] : σαι **αι**κάστην ημ**αί**ραν, αναβ**έ**νεις, **αι**δυσοπούμην, **παι**ριπατώ, **αί**γραψα, **αι**μαυτώ, **παι**παίδδευμαι, ακ**αι**ρέως. Ce changement doit dater du IIe siècle, car il n'apparaissait pas dans le texte précédent.

Il n'y a presque aucune confusion entre le son [e] ou [ε] et le son [i], sauf dans Αρσ**αι**νοείτη écrit pour Ἀρσινοΐτη. Ce mot, étant un nom propre, peut avoir été mal assimilé par le locuteur, sans que cela soit significatif en ce qui concerne les sons [e] et [i] en grec égyptien à cette époque.

On peut tirer quelques conclusions pour la prononciation des groupes de consonnes. Les consonnes semblables en contact (géminées) semblent, au moins en Égypte, se prononcer désormais simples, d'où les fautes : δια**λ**άγητι pour διαλλάγητι, παιπαί**δδ**ευμαι pour πεπαίδευμαι. La forme γενέ**στ**αι, à la place de γενέ**σθ**αι, ne nous permet pas de conclure que la différenciation de l'articulation des groupes consonantiques a déjà commencé, car c'est un phénomène isolé.

MORPHOLOGIE

On constate pour un nom propre le passage, au moins partiel, de la troisième à la première déclinaison. Καρανίδαν est ici pour l'accusatif de Καρανίς, Καρανίδα. L'ajout d'un ν final redondant, puisque le α était déjà la vocalisation d'un ν, deviendra un peu plus tard courant dans les noms communs (accusatif μητέραν au lieu de μητέρα). Toujours pour un nom propre, on remarque qu'un nom appartenant à la deuxième déclinaison entre par évolution phonétique dans la première : Αντώνιος —> Αντώνις —> Αντώνης. L'avantage de cette déclinaison sur les deux autres est qu'elle est plus « facile » car elle comporte moins de formes différentes et une accentuation fixe. C'est ce qui l'amènera progressivement à assimiler presque toute la troisième déclinaison. Cette nouvelle première déclinaison n'est pas encore fixée, alors que la seconde donne des signes de faiblesse pour le datif qui commence à être menacé. Longus ne sait pas former le génitif de son nom qu'il confond avec le datif : απ' Αντων**ίω** Λόγγ**ου**. Le problème de la confusion entre le génitif et le datif va se régler, à l'époque suivante, par la disparition du datif et la généralisation dans la fonction de complément indirect de l'accusatif après préposition ou du génitif seul.

SYNTAXE

Une proposition à l'infinitif du grec ancien est remplacée par une proposition à l'indicatif : ουκ ήλπιζον ότι αναβένις. En effet, en attique du v[e] siècle, les verbes signifiant « espérer » gouvernent une complétive à l'infinitif futur. Un verbe de connaissance est ici construit avec une proposition introduite par l'ancien interrogatif όπως plus indicatif : γνούναι όπως ανθρώπῳ οφείλω οβολόν.

La conjonction interrogative remplace ότι, ce qui rappelle un emploi de πῶς dans l'*Évangile* (ἀπήγγειλε πῶς εἶδε τὸν ἄγγελον, voir plus haut en 4.5) et annonce très longtemps à l'avance le πως néo-hellénique. Tout cela renforce les positions de l'indicatif, aux dépens de l'infinitif.

Antonius Longus *évite le futur* auquel il substitue un présent de l'indicatif : ουκ ἤλπιζον ότι αναβένις, « je n'espérais pas que tu *monterais* » (*litt.* que tu montes).

Il ne connaît plus l'usage de l'optatif avec ἄν qu'il remplace par une périphrase avec θέλω qui va devenir un des substituts du futur : θέλω πηρός γενέσται = à peu près ἐθέλοιμι ἂν πηρὸς γενέσθαι en grec ancien. On pourrait même déjà traduire par un futur : « je deviendrai plutôt infirme que de savoir… »

Enfin, si la lecture du papyrus est exacte, le scripteur ne maîtrise plus la déclinaison du participe présent actif, dont il ne connaît que l'accusatif : **το[υ** Ποστο]ύμου **τον** ευρόντα σαι (au lieu de του ευρόντος σε).

CONCLUSION

Un texte comme celui-ci montre nettement que la *prononciation* du grec au IIe siècle apr. J.-C. ne diffère presque pas de celle du grec actuel, alors que la morphologie et la syntaxe en sont encore très éloignées.

6. La koiné d'époque romaine tardive (VIe et VIIe siècles)

Entre les documents du IIe siècle et ceux du VIe siècle ont eu lieu les invasions germaniques (IVe et Ve siècles) qui ont détaché de l'Empire romain sa partie latinophone. À partir de ce moment, l'Empire « romain » devient une affaire grecque ; la langue latine

de l'administration est à Constantinople une langue morte. La traduction des textes latins dans la langue désormais officielle, le grec atticiste, est nécessaire. On rédige les *Nouvelles lois* (Νεαραί) de Justinien dans cette forme de grec archaïque :

οὐ τῇ πατρίῳ φωνῇ τὸν νόμον συνεγράψαμεν, ἀλλὰ ταύτῃ δὴ τῇ κοινῇ τε καὶ Ἑλλάδι, ὥστε ἅπασιν αὐτὸν <τὸν νόμον> εἶναι γνώριμον, διὰ τὸ πρόχειρον τῆς ἑρμηνείας.

« Nous n'avons pas rédigé cette loi dans la langue de nos pères <*i. e.* le latin> mais dans cette langue grecque qui nous est commune, afin qu'elle soit connue de tous, à cause de la facilité de sa compréhension. »

Cela ne signifie pas que le grec atticiste de la rédaction des lois soit réellement utilisé ni même bien compris par tous les justiciables, comme le prouve le texte suivant.

P. Oxy. 1874[33] (VIe siècle apr. J.-C.)

<...> ό, τι έπαθες ομοίος άμμα Εύ<α>, ομοίος Μαρία, και ζ<η> θεός, δέσποτά μου, ούτε δίκιε ούτε εμαρτολέ ουτέποτε έπαθαν το έπαθες. όμος δεν ε αμαρτίε υμόν ε<ι>σιν. αλλά δωξάζωμεν τον θεόν ότι αυτός έδωσεν και αυτός έλαβεν. αλλά εύξε ένα ο κύριος εναπαύσι αυτοίς και καταξιώσι υμάς εδίν εν αυτοίς εις τον παράδισον ότι κρίνοντε ε ψυχέ τον ανθρώπων. αυτοί γαρ απέρθαν εις κώρφον τ<ο>υ Αβραάμ και του Ισαάκ και του Ιακώ<β>. αλλά παρακαλώ σε, κύριέ μου, με βάλης <λύπη>ν εις το ψυχί σου και απολήσις τα πράγματά σου, αλλά εύξε ένα ο κύριος <αποσ>τίλη επί <σ>αι τιν ευλωγίαν αυτού.

---

33. Texte dans Hunt & Edgar (1932), p. 392-395.

πολλά γαρ καλά έχι ο κύριος και αθυμούν<τες> ευθύμους *είσστιν τοις θέλοντες απ᾽ αυτού ευλογία<ν>, και ελπίζομεν εις το<ν> θεών όταν διά τις λο<ί>πις ταύ<τ>ης χαράν πέμμπι *υμαυ ο κύριως και τον κύ<ριον> τον αδε<λ>φόν υμόν.

« ...ce que tu as subi, semblablement à notre mère Ève, semblablement à Marie, et par le Dieu vivant, mon maître, ni des femmes justes ni des pécheresses n'ont jamais subi ce que tu as subi ; mais rendons grâce à Dieu parce que c'est lui qui a donné et c'est lui qui a repris. Mais prie que le Seigneur leur donne le repos et daigne vous voir parmi eux dans le paradis, lorsque seront jugées les âmes des hommes. Eux, en effet, s'en sont allés dans le sein d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Mais je t'en prie, mon maître, ne mets pas d'affliction en ton âme et ne va pas causer la perte de tes affaires, mais prie que le Seigneur envoie sur toi sa bénédiction. Car le Seigneur a beaucoup de bonnes choses et il rend joyeux les affligés qui désirent sa bénédiction, et nous mettons notre espoir en Dieu (en pensant) que par cette affliction il enverra la joie, le Seigneur, sur vous et Monsieur votre frère. »

[*Les circonstances de cette lettre de condoléances chrétiennes ne sont pas entièrement claires. L'expéditeur s'adresse à quelqu'un qui a perdu plusieurs êtres chers, probablement des enfants. Cette personne est appelée « maître », mais la comparaison avec Ève et Marie invite à penser qu'il s'agit d'une femme, peut-être la sœur du vrai « maître », appelé « Monsieur votre frère ».*]

PRONONCIATION

Les changements déjà observés dans les textes précédents se retrouvent. En particulier, les αι sont confondus avec les ε (ε δίκιε, ε αμαρτίε, κρίνοντε, ε ψυχέ, εύξε).

Le phénomène nouveau est que *certains* η se prononcent [i] : καταξιώσι, απολήσις, τιν, τις λοίπις, πέμμπι. Par suite le subjonctif βάλης doit se lire [΄valis].

Mais ce passage à [i] n'est pas encore général. Certains η sonnent comme un [e] *probablement* fermé : απ**έ**ρθαν et απολ**ή**σις (écrit pour ἀπολέσῃς).

En fait, il ne s'agit pas ici d'une hésitation sur la prononciation du η, mais plus généralement d'une confusion en Égypte entre les *sons* [e] et [i]. On observe que certains [i] passent à [e] : **ένα** (= ἵνα), **ε**δίν (= ἰδεῖν), μ**ε** (pour μή)[34]. Inversement un ε atone devient [i] : ότι (pour ὅτε).

Certaines fautes observées ici ne représentent pas une évolution générale du grec, mais, au moins en partie, une prononciation locale. Ainsi certains [u] se ferment en [y] : αυτ**οί**ς, τ**οι**ς (pour αὐτούς, τούς). Certains [a] atones passent à [ε] : **ε**μαρτολ**έ**, **ε**ναπαύσι.

On trouve également dans ce document, ce qui est rare, des renseignements sur la prononciation des groupes liquide + consonne occlusive. Ces groupes subissent diverses différenciations et assimilations. Ainsi λπ > λφ : κόλπος > *κόλφος (*cf. it.* golfo, *fr.* golfe). Puis la liquide simple λ passe à la vibrante ρ au contact de la spirante : *κόλφος > κόρφος, απήλθαν > απήρθαν. Outre l'aoriste du verbe έρχομαι présent ici, quelques mots grecs modernes, surtout dialectaux, présentent ce phénomène phonétique : αδερφός, δερφίνι, ορπίδα < ἐλπίδα, Αρβανίτης < Ἀλβανίτης[35].

---

34. Werner Voigt note ici que la négation en dialecte chypriote est μεν issu de μην < μη.

35 Sur cette question de phonétique, lire Psichari (1930), p. 668-699.

Ce texte nous apprend aussi 1) que dans le groupe μπ le π s'était déjà sonorisé [mp] > [mb], 2) et que, comme en grec actuel, l'élément nasal pouvait disparaître, ce qui permettait de noter un son [b] anciennement représenté par le β [mb] > [b]. Ici πέμμπι doit se lire ['pembi]. Une telle évolution n'avait pas eu lieu au IIe siècle, s'il faut en croire l'orthographe ενπίρος du *Pap. Fayum* 114 cité plus haut.

MORPHOLOGIE

Dans la troisième déclinaison, le nominatif et l'accusatif pluriels sont semblables : τους θέλοντες. C'est une régularisation analogique faite à partir de la déclinaison des substantifs de la 3e déclinaison ayant une terminaison identique aux cas directs du pluriel : οἱ/ τοὺς πήχεις, οἱ/ τοὺς ἰχθῦς, οἱ/τοὺς βασιλεῖς.

Il est notable que dans ce texte le seul temps du passé utilisé soit l'aoriste : έπαθες, έπαθαν, έδωσεν, έλαβεν, απέρθαν. Ceci, combiné au témoignage d'autres textes, autorise à penser que le parfait du grec ancien tombe alors en désuétude.

Il semble en être de même pour le futur monolectique que l'on remplace 1) par un subjonctif : μη βάλης λύπην και απολέσης (*litt.* « ne mets pas d'affliction *et tu perdras* »), 2) par un présent de l'indicatif : ότε κρίνονται αι ψυχαί (= ὅταν κριθῶσι), ελπίζομεν εις τον Κύριον ότι πέμπει (=ὅτι πέμψει).

L'infinitif, comme déjà au IIe siècle, est concurrencé par la construction ἵνα + subj., lorsqu'on a dans la principale un verbe de volonté : εύξαι *ίνα* ο Κύριος *αποστείλη*. Mais l'infinitif est encore usité comme dans la phrase : εύξαι ίνα ο Κύριος *καταξιώση υμάς ιδείν*.

SYNTAXE

La liaison de phrase à phrase est assurée par un jeu plus réduit de particules[36] : καί, ἀλλά, γάρ. Ὅμως, présent dans la deuxième phrase, commence à concurrencer δέ, comme en grec moderne où il signifie souvent « mais ».

On construit les compléments plutôt avec l'accusatif qu'avec le datif; ce dernier cas n'apparaît ici qu'une fois avec préposition : ἐν αὐτοῖς. Ailleurs on trouve l'accusatif : αποστείλαι επί σε (au lieu du datif σοι), υμάς ιδεῖν εις τον παράδεισον (au lieu de ἐν τῷ παραδείσῳ).

Le jeu des subordonnées est réduit. On rencontre 1) des complétives avec ὅτι et ἵνα, 2) des relatives avec article en fonction de pronom relatif, qui existaient déjà dans le dialecte ionien et se généraliseront au Moyen Âge : το έπαθες (= ὃ ἔπαθες, « ce que tu as souffert »). La consécutive est ici remplacée par une coordonnée au subjonctif à valeur de futur : μη βάλης λύπην και απολέσης (*litt.* « ne mets pas de chagrin et tu perdras »).

VOCABULAIRE

Vocabulaire chrétien avec un hébraïsme : άμμα, « mère ». Dans l'*Évangile* on trouve l'équivalent masculin : ἀββᾶς, « père », (*Marc*, 14, 36, *Romains*, 8, 15)

D'autres mots sont grecs mais ont vu leur sens se spécialiser sous l'influence du judaïsme et du christianisme : αμαρτωλός, « pécheur », ο Κύριος, « le Seigneur », qui permet dans les *Septante* de ne pas écrire le nom propre de Dieu.

---

36. Voir Tonnet (1987).

L'expression ο κόρφος του Αβραάμ, « le sein d'Abraham », ne se comprend que dans un contexte judéo-chrétien.

Le nom παράδεισος, perse à l'origine *(pardez)*, a beaucoup évolué dans son sens. C'était chez les Perses une réserve de chasse. On a traduit ainsi le « jardin d'Éden » dans la *Genèse*. Ici c'est le séjour des Élus.

Nous trouvons dans ce texte la première occurrence de la forme négative δεν. Cette négation néo-hellénique[37] est issue de οὐδέν, mot outil devenu proclitique dans le syntagme formé avec un verbe. Οὐδέν a perdu sa voyelle initiale atone, suivant un processus phonétique qui transformera plus tard l'aspect d'un certain nombre de mots, l'aphérèse. Le sens en est ici encore proche de celui de l'indéfini οὐδέν : όμως δεν αι αμαρτίαι υμών εισιν, « Mais les péchés ne sont *en rien* les vôtres ». Il serait possible, mais moins naturel, de traduire : « Les péchés *ne* sont *pas* les vôtres ». Le δεν n'est pas encore un morphème proclitique appartenant au syntagme verbal comme le montre ici l'enclave de tout un groupe nominal : αι αμαρτίαι υμών.

CONCLUSION

La prononciation est moderne, sauf en ce qui concerne οι et υ qui doivent se prononcer [y]. Le futur et le parfait monolectiques *semblent* avoir disparu. Datif et infinitif subsistent mais reculent. Δεν apparaît comme forme isolée, mais il est loin d'avoir supplanté

37. Il est à remarquer que δεν n'est pas panhellénique, puisque le dialecte pontique conserve ᾿κι dérivé du grec ancien οὐκί/ οὐχί. Contossopoulos (1994), p. 16

οὐκ qui survivra longtemps. Ἵνα n'a pas encore donné να. Il est indépendant du syntagme verbal. On peut encore enclaver un groupe nominal entre ἵνα et le verbe (ίνα *ο Κύριος* αναπαύση αυτούς), ce qui ne sera plus possible avec να (*grec mod.* ο Κύριος να τους αναπαύσει).

CHAPITRE IV

La période mal documentée (du VI^e^ au XI^e^ siècle)

Du VI^e^ au XI^e^ siècle, les documents sur la langue parlée sont trop rares et brefs pour qu'on puisse dater avec certitude les importantes évolutions qui ont pris place dans cette période.

Les raisons de cette quasi-disparition des documents sur le grec parlé sont les suivantes. En Grèce proprement dite, les invasions slaves des VI^e^ et VII^e^ siècles et la fin de la culture païenne (fermeture de l'Université d'Athènes, 529 apr. J.-C.) ont dû faire baisser le niveau culturel. Avec la conquête arabe de l'Égypte (prise d'Alexandrie par les Arabes, 642 apr. J.-C.) les bourgeois grécophones d'Égypte semblent quitter le pays ou se fondre dans la masse ; en tout cas, la production de documents en grec cesse.

Cependant, à la fin de la période, l'Empire byzantin perd l'Asie Mineure (bataille de Mantzikert, 1071), ce qui le limite presque uniquement aux régions hellénophones. Le contact direct avec les Francs — les Croisés sont à Constantinople en 1081 — fait connaître aux Grecs une culture qui, à côté du latin, sa langue savante, utilise aussi la langue vulgaire dans l'épopée, le lyrisme et le roman. À partir du XII^e^ siècle, et sans doute un peu avant, les poètes grecs se mettent à leur tour à écrire quelques œuvres dans une langue *simple* proche de la langue parlée. C'est dans ces textes qu'il faudra chercher des indications sur la langue employée à l'oral, en prenant cependant garde qu'il ne s'agit pas de la reproduction

exacte d'un parler réel, mais d'une stylisation non dépourvue d'archaïsmes. Quand on compare cette langue littéraire *simple* avec celle des papyri, on s'aperçoit que la langue a évolué en cinq siècles, dans les domaines du vocabulaire et de la morphologie.

1. Vocabulaire

On constate *alors* une contamination assez profonde du vocabulaire grec par celui du latin vulgaire, même si ce phénomène a commencé dès l'occupation de la Grèce par les Romains. Le latin qui a influencé le grec parlé a d'abord été celui des soldats, d'où le nombre assez grand de mots relatifs à la vie militaire qui sont restés dans la langue. Le renforcement de l'influence latine s'explique ensuite par le transfert, en 330 apr. J.-C., de la capitale de l'Empire romain à Byzance où, pendant au moins deux siècles, la cour et l'administration ont parlé latin; on trouve encore au x[e] siècle des traces profondes du latin de cour dans les cérémonies byzantines décrites par Constantin VII dans son *Livre des Cérémonies* (Ἔκθεσις τῆς βασιλείου τάξεως). Enfin, bien que la chose soit moins évidente à date ancienne, les populations latinophones sédentaires ou nomades de la Dalmatie, de l'actuelle Roumanie et de la Grèce, ceux qu'on appelle les Aroumains[1] ou les Valaques[2], ont pu, selon les régions, influencer *un peu* le vocabulaire grec.

1 Sur la latinité de ces populations, on peut consulter Lazarou (1986), en particulier, p. 38-81 : « Le latin dans les Balkans », « La propagation du latin ».

2. Les Valaques sont mentionnés pour la première fois dans la *Chronographie* de Kédrénos (fin xi[e] siècle) pour l'année 976, Lazarou (1986), p. 66; mais ces latinophones étaient dans la région depuis plus longtemps encore, depuis le vi[e] siècle, selon M. Sivignon, *Les Pasteurs du Pinde septentrional*, p. 29.

Voici, à titre d'exemples, quelques mots latins entrés en grec à époque romaine ou byzantine. Leur caractère familier et très concret et le fait qu'ils sont toujours en usage montrent assez l'importance de la pénétration du lexique grec par le latin : οσπίτιν < *hospitium*, « maison », πόρτα < *porta*, « porte », σκάλα < *scala*, « échelle », κάμπος < *campus*, « plaine, campagne », τίτλος < *tit(u)lus*, « titre », στράτα < *strata (via)*, « rue, route », βίγλα < *vigilia*, « poste de guet », σαγίττα < *sagitta*, « flèche », τα άρματα < *arma*, « armes », σούβλα < *sùbula*, « broche », σίκλος/ σίκλα < *situla*, « seau[3] », κούπα < *cupa*, « bol », κούκλα < *cuculla*, « poupée », σκούπα < *scopa*, « balai », σαπούνι < *sapo, saponis*, « savon », σκαμνί < *scamnum*, « banc », τούβλον < τούβουλον < *tubullus*, « brique », καντήλα < κανδήλη[4] < *candela*, « veilleuse », καμπάνα < lat. tard. *campana, -orum = vasa aerea ex aere campano facta*, « cloche », φούρνος < *furnus*, « four, boulangerie », γούλα < *gula*, « gorge », πουλλίν < *pullus*, « petit d'un animal, oiseau », κουβέντα < *conventus*, « réunion », puis « parole », νουνός[5] < *nonnus*, « parrain ».

Cette influence s'étend au vocabulaire grec qui reçoit des suffixes d'origine latine en *-arius* > -άριος > -άρης comme dans περιβολάρης, « jardinier », et λυράρης, « joueur de lyre », en *-atus*

3. Le grec tardif ayant σίτλα venant de *situla*, au sens de « seau » [Chantraine (1999)], il est logique d'en faire dériver σίκλα et σίκλος de même sens. Voir là-dessus l'article σίτλα/σίκλα dans Sophocles (1914). Le nom de monnaie et de poids, σίκλος/σίγλος apparaissant dans les *Septante* me semble être un autre mot manifestement d'origine sémitique (*cf.* hébr. « sheqel ») ; voir cependant Babiniotis (1998)

4 La transcription du [e] long latin par un η indique que l'emprunt est antérieur au passage de η au son [i].

5. Le nom a été hellénisé par une accentuation oxytone qui l'a fait entrer dans la catégorie des noms de parenté de la deuxième déclinaison, comme αδελφός, γαμβρός et πεθερός par exemple ; là-dessus, voir Tonnet (1984), p 56

> -άτος, par exemple dans γεμάτος, « plein », τρεχάτος, « qui court », en *-ensis* > *-esis* > -ήσιος[6], comme dans βουνήσιος, « montagnard », en *-ina* > -ίνα[7] comme dans χορταρίνα (*Poèmes ptochoprodromiques*, I 109), « marchande de légumes » ou (ε)λαφίνα, « biche ».

L'influence slave est surtout sensible dans les toponymes : Ζαγορά, Ζαγόρι, « au-delà de la montagne », Γρανίτσα, « frontière », Γρεβενά, « peigne », Βοδενά, « eau », Αράχοβα, « poirier ». Mais on la retrouve aussi, en grec commun, dans le vocabulaire de l'élevage : σανός, « foin », στάνη, « bergerie », τσέλιγκας, « chef de bergers », κοτέτσι, « poulailler », γουστερίτσα, « lézard », λόγγος, « forêt », βάλτος, « marais ». Le vocabulaire dialectal des campagnes peut, à l'occasion, comporter plus de slavismes[8], mais la langue commune n'en contient que fort peu. Un suffixe très productif alors, -ίτσιν, -ίτσα, par exemple dans κορίτσιν, « jeune fille », αρκλίτσα, « petite armoire », *paraît* d'origine slave, bien qu'on puisse aussi le tirer de la palatalisation[9] du suffixe -ίκι(ο)ν[10] ou même du latin[11].

6. Le suffixe -ήσιος n'est cependant pas sans exemple en grec ancien ; *cf.* βροτήσιος et Μιλήσιος où -ήσιος < -ήτιος (W. Voigt).
7. Le suffixe -ίνα, variante du suff. grec *rare* -ίνη (ἰατρίνη au IIe siècle chez Galien), a dû être renforcé par le latin *-ina* des noms propres féminins comme Agrippina ou Justina) (W. Voigt).
8. Lire sur cette question Sandfeld (1930), p. 75-77.
9. « La *palatalisation* est le phénomène particulier d'assimilation que subissent certaines voyelles et certaines consonnes au contact d'un phonème palatal. » « Un *phonème palatal* est un phonème dont l'articulation principale se situe au niveau du palais dur », *Dictionnaire de linguistique*, p. 340.
10. Sur ce point Browning (1991) renvoie à D. J. Georgakas, *A Graeco-Slavic Controversial Problem reexamined : The -ιτσ- Suffixes in Byzantine, Medieval, and Modern Greek, their Origin and Ethnological Implications*, Athènes, 1982.
11. Le suffixe des noms propres -ίτσης (Βασιλίτσης, Ἰακωβίτσης) peut avoir son origine dans la finale latine *-icius* que l'on trouve, par exemple, dans *Mauricius*. Il se serait ensuite, comme le suffixe -ίνα, étendu aux noms communs. Remarque communiquée par le Pr. Styl. Alexiou.

Des mots nouveaux, d'origines pour nous incertaines, apparaissent : γούνα, « fourrure » (celtique, slave ?), πίττα (latin *picta*, *cf. pizza,* ou peut-être araméen[12]).

2. Morphologie

2.1. Le substantif

L'assimilation de mots latins, l'évolution phonétique et l'analogie ont amené la simplification de la première déclinaison.

Le changement de timbre de la finale au génitif de certains substantifs de la première déclinaison, comme ἡ θάλασσα, τῆς θαλάσσης, paraissait arbitraire depuis qu'on prononçait de façon nettement différente les terminaisons [a], et [is][13]. On a, semble-t-il, régularisé en premier lieu les terminaisons des emprunts latins, η πόρτα, της πόρτας, puis on a étendu cela aux mots grecs, η ήττα, της ήττας. Cette régularisation était, bien entendu, favorisée par la déclinaison des noms en alpha pur qui ne comportait pas d'altération de timbre : ἡ μοῖρα, τῆς μοίρας.

La confusion de la troisième déclinaison avec la première se poursuit jusqu'à donner, comme aujourd'hui, une déclinaison mixte. Nous avons déjà rencontré certaines régularisations encore timides, aux IIe et VIe siècles : την Καρανίδαν, τους θέλοντες. Au IXe siècle, des formes comme ο χειμώνας et οι Πέρσες témoignent d'une réfection complète de la troisième et de la première déclinaison, qui se fondent en un modèle commun. Dès lors, on suppose

12. Sur cette étymologie, voir Michel Masson, « *Pita* : un mot balkanique et péribalkanique d'origine araméenne », *Cahiers Balkaniques,* 8, 1986, p. 47-57.

13. Dans la prononciation attique du Ve av. J.-C., un [a] long devenait naturellement [e] long écrit η.

que l'on a dans la langue parlée une déclinaison de ce type : ο χειμώνας, τον χειμώναν, του χειμώνα, οι χειμώνες, τους χειμώνες. Mais on est très loin de rencontrer une telle régularité dans les documents écrits dont nous disposons.

Le -ν se généralise dans les cas directs de tous les neutres et les neutres en -ιν, anciens diminutifs en -ι(ο)ν, se multiplient : δέρμαν, « cuir », διβίκιν, « sorte de robe », αμόνιν, « enclume ».

2.2. Le verbe

On constate des anomalies liées à l'évolution phonétique dans l'usage de l'augment temporel. La conjugaison διοικῶ [dii'ko], « j'administre », imparfait, διῴκουν [di'**o**kun], ne semble plus aller de soi pour le locuteur, qui n'y retrouve pas le [i] du radical aux temps du passé. On régularise donc l'imparfait en plaçant un augment syllabique devant le préfixe, ce qui protège le radical : ἐδιοίκουν.

Le -ν final des formes verbales vocaliques, qui en grec ancien facilitait la prononciation en permettant d'éviter les hiatus devant voyelle, se généralise dans presque toutes les troisièmes personnes du singulier des temps passés : έφαγε**ν**, έβαλε**ν**, εφόρει**ν**.

Les désinences du subjonctif ancien *disparaissent*. Elles sont remplacées par celles de l'indicatif (-o, -is, -i, -omen, -ete, -**ou**si), par exemple dans la subordonnée finale, ἵνα βαστάζ**ουσι**.

C'est que le procédé de différenciation morphologique qui distinguait l'ancien subjonctif de l'ancien indicatif — l'allongement de la voyelle thématique, λύ**ω**μεν, λύ**η**τε ≠ λύ**ο**μεν, λύ**ε**τε[14] — ne fonctionne plus depuis l'abolition des quantités vocaliques autour de l'ère chrétienne. L'opposition de timbre [i] ≠ [e], qui a continué

14 À ce propos, consulter Chantraine (1961), p. 259.

à exister pour certaines personnes, s'est finalement oblitérée partout. Mais cela ne correspond pas à une disparition du subjonctif comme signifié, car parallèlement au cours de la période, à un moment impossible à préciser, l'ancienne conjonction finale ἵνα devient le monosyllabe proclitique να ; ce morphème sert, en principale et en subordonnée, à la formation du nouveau subjonctif, qui se substitue à l'infinitif et à l'ancien futur ; ce dernier ne se distingue pas du subjonctif et se présente sous les deux aspects, continu et synoptique[15].

3. Syntaxe

Le datif sort de l'usage vers le x[e] siècle[16], même si l'on en trouve beaucoup d'exemples dans la langue littéraire *simple* postérieure. Les verbes qui se construisaient avec le datif prennent maintenant l'accusatif ou le génitif : ηὔξατο τὸν Θεόν, « il pria Dieu », οἱ τῆς συνόδου ἀκολουθοῦντες, « ceux qui suivaient le concile ». Comme déjà souvent dans l'*Évangile*, la construction ἐν + dat. est remplacée par εἰς + acc. : εἰς τὴν θύραν στήκουσιν, « ils se tiennent à la porte ».

15. Sur ce point controversé — certains linguistes considèrent qu'il n'y a plus de subjonctif en grec et que le futur se forme avec le présent de l'indicatif —, lire le développement très net de Babiniotis (1985), p. 138. « La complète correspondance morphologique à l'époque moderne des deux modes [indicatif et subjonctif] en ce qui concerne leurs morphèmes désinentiels *ne signifie pas l'identification des deux modes et la disparition du subjonctif*, mais simplement l'unification des terminaisons d'indicatif et de subjonctif au présent —mais pas à l'aoriste (ἦλθα : να ἔλθω). Même dans le cas où les désinences sont identiques, la présence de la marque du subjonctif (le να) et l'entourage syntaxique sont chargés de la différenciation des deux modes. [...] Plus tard, à l'époque médiévale tardive, le subjonctif avec changement de la marque récupère aussi l'expression du futur. »
16. Humbert (1930).

Chapitre V

La langue médiévale (du XII^{e} au XV^{e} siècle)

Bien que nous n'ayons pas, pour cette période, de transcription exacte de la langue parlée, nous disposons d'œuvres de caractère littéraire appartenant à des genres qui imitent ou pastichent le parler populaire. Ce sont des ouvrages en vers d'expression personnelle ou de critique sociale. L'usage d'une langue proche de la langue parlée est destiné à donner un ton plus authentique à ces poèmes.

1. **Le poème de Michel Glykas** (1159)

Ce poème est une supplique envoyée par son auteur, emprisonné pour astrologie, à l'empereur Manuel I Comnène. On le date de 1159. Son titre dans le manuscrit unique, *Paris. gr.* 228 (XIII^{e} siècle) est le suivant : Στίχοι γραμματικοῦ Μιχαὴλ τοῦ Γλυκᾶ οὓς ἔγραψε καθ' ὃν κατεσχέθη καιρὸν ἐκ προσαγγελίας χαιρεκάκου τινός, [Vers du lettré Michel Glykas qu'il écrivit à l'époque où il fut détenu à la suite de la dénonciation d'un malveillant].

Ε, πόνος ο ημερινός, ε, τσίκνα της εσπέρας,
ε, μεσονύκτου θάνατος, ε, της αυγής καρβούνιν!
Πόσα πανθάνω αγνοώ, πώς εις ΄Αδην ου φθάνω,
πώς ακομή ψυχοκρατώ και πώς ου παραδίδω;
Και τούτο εις καταδίκην μου πάντως περισσοτέραν.

Ε, ε, ψυχή πολύπονε, πολυσυμφορωτάτη,
πώς απαντάς παράδοξον, πώς ουκ ερράγης ξένον.
οι πόνοι οπού σε εισέβησαν, πώς τους χωρείς ειπέ μοι.
κουκίν κουκίν αν σωρευθή, το μόδιν να γεμίση,
και συ, ψυχή μου, βέβαιον ακόμη ουκ εγεμίσθης.[1]

« Ah, douleur du jour, peine cuisante du soir, mort de minuit, charbons ardents de l'aube. Je ne sais tout ce que j'endure et comment il se fait que je ne sois pas encore en Enfer, comment je n'ai pas encore rendu l'âme, comment je n'abandonne pas. Et ceci de toute façon tourne encore plus à ma condamnation. Ah, ah, âme qui souffres tant, et endures tant de malheurs, je m'étonne que tu tiennes, je trouve étrange que tu ne te brises pas ; dis-moi, comment peux-tu contenir toutes les souffrances qui sont entrées en toi ? Si l'on y met fève sur fève le boisseau se remplira. Mais toi, mon âme, c'est certain, tu ne t'es pas encore emplie. »

PRONONCIATION

L'orthographe historique ne nous renseigne que très partiellement sur la prononciation, qui de toute façon est celle du XIIIe siècle, date de la copie. On remarque que la chute du [o], quand deux voyelles en hiatus [io] suivent immédiatement l'accent, est générale dans les anciens diminutifs en -ιον : καρβούνιν, κουκίν. Le phénomène n'est pas nouveau. On le constate déjà dans quelques vers satiriques populaires du Xe siècle où se lisent αμόνι(ν),

1. Texte dans Politis (1975), p. 43-44. Nous adoptons l'accentuation monotonique et quelques modifications de ponctuation.

διβίκιν[2] et dans un papyrus du VII[e] siècle (*P. Oxyr.* XVI, n° 1862) où figurent les noms : κριθάριν, οινάριν, χορτάριν, μισθάριν, μοναστήριν[3].

On note aussi, pour la première fois dans notre recueil de textes, un phénomène très répandu en grec moderne, la fermeture d'un [o] en [u] dans κουκίν < *κοκκίον, diminutif de κόκκος, « grain ». Le vocabulaire grec moderne non savant offre de multiples exemples de cette fermeture qui a dû être régulière dans la langue parlée de l'époque : κουπί < κωπίον, « rame », κλουβί < κλωβίον, « cage », κουνούπι < κωνώπιον, « moustique », ρουφώ < ῥωφῶ, « absorber ». Selon Georges Hadzidakis[4] cette fermeture est due à l'influence de la consonne [k], donc [ko] > [kou]. Le fait que le [o] soit atone a dû aussi faciliter sa fermeture[5] ; on constate, en effet, que dans l'adjectif κόκκινος, qui, comme κουκί, est issu de κόκκος, le [o] sous l'accent se maintient.

On doit aussi signaler le développement, isolé dans le lexique, d'une voyelle pour faciliter la prononciation du groupe consonantique [km] : ἀκμήν > ακ**ο**μή.

L'aphérèse des voyelles initiales atones ne *semble* pas encore réalisée : **ε**σπέρα (*cf.* σπέρα au XIV[e] siècle dans la *Chronique de Morée)*, **ε**γεμίσθης, **ο**πού.

2 Chanson satirique datant de 970 apr. J.-C. concernant l'impératrice Théophano Texte dans Politis (1975), p 174

3 On signale sporadiquement des substantifs en -ιν depuis le III[e] siècle avant J -C

4 Hadzidakis (1905-1907), 2, p. 282.

5 On sait que la fermeture des voyelles atones ouvertes est de règle dans les dialectes du nord de la Grèce où, par exemple, κορίτσι devient κουρίτσ' ; voir là-dessus Contossopoulos (1994), p 94

Deux phonèmes nouveaux sont apparus dans la langue grecque, les affriquées /ts/ et /dz/. On trouve la sourde dans τσίκνα. Les copistes les notent par le digramme τζ qui se lit, selon le mot, sonore ou sourd, /ts/ ou /dz/. L'origine de τσ/τζ n'est pas unique. La création de ces nouveaux phonèmes est, en partie, une conséquence de la disparition des consonnes doubles (géminées) qui, sauf dans les régions marginales comme Chypre, se prononcent simples. Cette simplification a commencé dès la fin de l'Antiquité (*cf.* dans le papyrus du IIe siècle, διαλάγητι, παιπαίδδευμαι). Lorsque la langue avait, pour des raisons d'expressivité, besoin de renforcer un son consonantique, elle a eu recours à une variété de ces groupes occlusive plus spirantes qui, par suite de la différenciation, allaient se développer dans le consonantisme du grec. C'est ainsi que le nom de la « cigale », qui était déjà une onomatopée en grec ancien, τέττιξ, devient τζίτζικας, avec transformation de ττ en τζ et assimilation régressive à distance du premier τ en τζ. De même, κό**σσ**υφος, « merle », devient κό**τσ**υφας et κό**ττ**ιον donne κό**τσ**ι, « cheville ».

MORPHOLOGIE

La langue de ce texte étant mixte, on ne doit pas considérer que les formes archaïques qui s'y trouvent étaient nécessairement encore en usage dans la langue parlée.

Dans la morphologie du nom, le point le plus important, mais qui n'est pas nouveau, est l'existence affirmée de la nouvelle catégorie morphologique des neutres de la 2e déclinaison en -ιν : καρβούνιν, κουκίν, μόδιν.

Le subjonctif, qui n'a plus de terminaisons spéciales, n'est plus une forme simple du verbe. Il se forme désormais, un peu comme le subjonctif français avec *que*, à l'aide du morphème proclitique να : να γεμίση. On se souvient qu'au VI[e] siècle le subjonctif grec ancien existait encore comme forme indépendante du verbe ; *cf.* οὐκ εἴπω τινὶ ἅπερ εἴπῃς μοι, « je ne dirai [*subjonctif à valeur de futur*] à personne, ce que tu peux me dire [*subjonctif marquant l'éventualité*] ». Ici aussi, avec une morphologie renouvelée, le nouveau subjonctif continue à tenir la place du futur disparu : το μόδιν να γεμίση, « le boisseau se remplira ».

Les pronoms personnels faibles monosyllabiques issus de formes dissyllabiques existent ici, comme déjà dans un texte de 970[6] : τους χωρεῖς. Τους est tiré de αυτούς, par aphérèse, avec un stade intermédiaire ατούς[7]. Le passage de [af'tos] à [a'tos] est peut-être dû à une assimilation régressive, mais le stade *αττός n'est pas couramment attesté et le groupe consonantique [ft] est banal en grec moderne (par exemple dans αυτί et φταίω).

La négation est habituellement ουκ, ce qui n'est pas un archaïsme, δεν n'étant pas encore généralisé. Malgré son apparition isolée dans un texte du VI[e] siècle, δεν se trouve généralement à cette époque sous la forme sans aphérèse ουδέν : *cf.* dans le même texte, v. 538 : τις είσαι ουδέν γνωρίζω, « je ne sais pas qui tu es ».

Le relatif décliné, ὅς, ἥ, ὅ, auquel se substitue aussi l'article (*cf.* déjà au VI[e] siècle έπαθεν **το** έπαθες, « il a supporté **ce que** tu

6 Exemples. *την* έφαγεν, αν *τον* φθάση, την γούναν *του*, Politis (1975), p. 74

7 L'accusatif singulier ατόν apparaît déjà dans des papyri de la fin de l'antiquité, Browning (1991), p. 82 Cette forme dissyllabique est régulière en pontique

as supporté ») est remplacé ici par l'ancien adverbe relatif de lieu qu'on a déjà rencontré au Xe siècle : οπού εφόρειν το διβίκιν, « celui qui portait le *divikin* [sorte de robe] ». L'évolution sémantique qui a amené un adverbe de lieu à devenir, entre autres[8], un relatif indéclinable, a dû d'abord se faire dans les phrases du type : το οσπίτιον όπου κατοικείς, « la maison où/que tu habites ». La descente de l'accent, οπού, qui s'observe souvent dans la forme dissyllabique, est simplement l'indication que le mot, proclitique, ne faisait qu'un dans la prononciation avec le mot qui suivait, c'est-à-dire qu'il était atone.

VOCABULAIRE

Nettement moderne, le vocabulaire est riche en composés nouveaux : πολύπονος, ψυχοκρατώ.

L'adverbe de temps ακόμη, qui remplace l'ancien ἔτι, est d'abord apparu comme un accusatif adverbial de ἀκμή, ἀκμήν, « juste, au moment même, à ce moment précis » ; *cf.* Xénophon, *Anabase* IV 3, 26 : ὁ ὄχλος ἀκμὴν διέβαινε. Dans la langue des *Évangiles* cette forme signifie déjà « encore » (*Matth.* 15, 16 : *ἀκμὴν* καὶ ὑμεῖς ἀσύνετοι, « vous êtes *encore* sans intelligence[9] »). Ni le développement euphonique (anaptyxe) du [o], ni la remontée de l'accent, ακόμη, ne s'expliquent bien. On invoque

8. Ce mot outil, très souvent proclitique, peut avoir un sens vague assez semblable à celui du « que » français Exemples : λυπάμαι *που* δεν ήρθες, « Je regrette *que* tu ne sois pas venu », Τί βλάκας *που* είναι ! « L'imbécile *que* c'est ! ».

9. À la même époque, Phrynichos met en garde les atticistes contre cet emploi fautif de ἀκμήν : ἀκμὴν ἀντὶ τοῦ ἔτι σύ [...] φυλάττου χρῆσθαι, λέγε δὲ ἔτι, « ἀκμὴν au lieu de ἔτι, pour toi garde-toi d'en faire usage, dis plutôt ἔτι ».

l'analogie avec τότε et τώρα, deux adverbes de temps pouvant être associés à ακόμη qui comportent un [o] accentué[10].

Le processus de réfection analogique des présents de l'indicatif, qui est général en grec moderne, a commencé. Les formes anciennes du verbe qui se conservent dans la langue actuelle sont les aoristes : ἔμαθον > έμαθα, ἔπαθον > έπαθα. Les présents ont très souvent été refaits. Μανθάνω cédera la place à μαθαίνω et πάσχω à παθαίνω. Le présent πανθάνω est ici analogique de μανθάνω. On voit ici comment le suffixe -νω, qui devient alors la caractéristique des présents de l'indicatif, commence à s'ajouter aux verbes qui ne le comportaient pas, comme ici πάσχω. De la même façon on verra ἐπαίρω, « élever, enlever > prendre », devenir επαίρνω, puis παίρνω.

CONCLUSION

Les traits les plus modernes de ce texte concernent le vocabulaire et la morphologie du verbe, qui paraissent plus difficiles à archaïser que la morphologie du nom.

2. Poèmes ptochoprodromiques (milieu du XIIe siècle)

Ce sont quatre poèmes autobiographiques, plutôt satiriques, attribués au poète byzantin Théodore Prodrome (avant 1100 - entre 1156 et 1158) et adressés à l'empereur. Le titre du premier de ces poèmes est le suivant : Τοῦ Προδρόμου κυροῦ Θεοδώρου πρὸς τὸν βασιλέα τὸν Μαυροϊωάννην, [De sire Théodore Prodromos à l'empereur Mavroioannis[11]].

---

10. Cette analogie me paraît bien plus convaincante que le rapprochement avec l'italien *ancora* fait par Horrocks (1997), p. 85 . ακόμη *derivated from ακμήν apparently under the influence of Italian* ancora.

11 C'est-à-dire Jean Comnène, 1118-1143.

Il est très peu vraisemblable que ces poèmes aient été écrits par Théodore Prodrome, qui, dans ce cas, s'identifierait avec le « pauvre Prodrome ». Certes il aurait pu théoriquement composer ces poèmes faussement autobiographiques où il assume diverses personnalités. Mais le plus probable est que ces pièces soient dues à divers auteurs cultivant un genre littéraire dont Théodore Prodrome était le meilleur représentant. Dans le quatrième de ces poèmes, le plus célèbre, l'auteur est supposé être un intellectuel famélique.

La langue de ces textes n'est pas homogène. La dédicace initiale et la fin, où l'auteur s'adresse à l'empereur, sont généralement écrites en langue savante. Les dialogues sont plus proches de la langue parlée du temps que le récit.

Texte : Poème ptochoprodromique n° IV

(v. 41-73, éd. Hesseling-Pernot[12], p. 75-76)

Αν έχω γείτονά τινα και έχει παιδίν αγόριν
να τον είπω ότι « μάθε το γραμματικά να ζήση » ;
αν ου τον είπω μάθε το τσαγγάρην το παιδίν σου.
παρακρουνιαροκέφαλον πάντες να με ονομάσουν !
Και άκουσον την βιοτήν τσαγκάρου, και να μάθης
την βρώσιν και ανάπαυσιν την έχει καθ' εκάστην.
Γείτονα έχω πετσωτήν, ψευδοτσαγκάρην τάχα,
πλην ένι καλοψωνιστής, ένι και χαροκόπος.

12. Edition critique avec mise en parallèle de divers états de ce texte dans plusieurs témoins et traduction allemande dans Hans Eideneier (éd.), *Ptochoprodromos*, Einfuhrung, kritische Ausgabe, deutsche Uebersetzung, Glossar, Neograeca medii aevi, Cologne, 1991, p. 122-124.

΄Οταν γαρ ίδη την αυγήν περιχαρασσομένην,
ευθὺς « Ας βράση το θερμόν », λέγει προς το παιδίν του,
και « Να, παιδίν μου, στάμενον εις τα χορδοκοιλίτσια,
αγόρασε και βλάχικον σταμεναρέαν τυρίτσιν,
και δος με να προγεύσωμαι, και τότε να πετσώνω. »
Αφού δε κλώση το τυρίν και τα χορδοκοιλίτσια
καν τέσσερα τον δίδωσιν γεμάτα εις το μουχρούτιν,
και πίνει τα και ερεύγεται. Κερνούν τον άλλον ένα
και παρευθύς υπόδημαν επαίρνει και πετσώνει.
΄Οταν δε πάλιν, δέσποτα, γεύματος ώρα φθάση,
ρίπτει το καλαπόδιν του, ρίπτει και το σανίδιν
και το σουγλίν και το σφέτλιν και τα σφηκώματά του
και λέγει την γυναίκαν του « Κυρά, καθές τραπέζιν.
και πρώτον μίσσον το εκζεστόν, δεύτερον το κρασάτον,
και τρίτον το μονόκυθρον, πλὴν βλέπε να μη βράζη ! »
Αφού δε παραθέσουσι και νίψεται και κάτση,
ανάθεμά με, βασιλεύ, όταν στραφώ και ιδώ τον,
το πώς ανακομπώνεται κατά της μαγειρίας,
αν ου κινούν τα σάλια μου και τρέχουν ως ποτάμιν.
Αυτός γαρ εμπουκκώνεται, κλώθει την μαγειρίαν.

« Si j'ai un voisin et qu'il a pour fils un garçon, lui dirai-je : "Apprends-lui la grammaire pour qu'il en vive" ? Si je ne lui dis pas : "Apprends-lui le métier de cordonnier à ton enfant", que tous m'appellent timbré ! Écoute la vie d'un cordonnier, et tu apprendras la nourriture et le repos qu'il a tous les jours. J'ai un voisin savetier, un faux cordonnier donc, mais c'est un bon faiseur d'emplettes et c'est aussi un bon vivant. En effet, quand il voit

poindre l'aube, il dit aussitôt à son petit serviteur : "Fais bouillir ma boisson chaude" et : "Tiens, mon petit, un sou pour les tripes ; achète aussi pour un sou de fromage valaque, et donne-moi de quoi prendre mon petit déjeuner, et alors je travaillerai le cuir." Et une fois qu'il s'est enfilé le fromage et les tripes, même si on lui donne quatre pleins verres, il les boit et il rote. On lui en sert encore un et aussitôt il prend une chaussure et en travaille le cuir. Et lorsqu'à nouveau, seigneur, arrive l'heure du repas, il jette sa forme, jette aussi sa planchette, son alêne, son tranchet et son cordonnet ciré et il dit à sa femme : "La patronne, mets la table ; et sers en premier plat le bouilli, en second la matelote, en troisième la potée, mais fais attention à ce qu'elle ne bouille pas." Et une fois qu'on l'a servi, qu'il s'est lavé et s'est assis, lorsque je me retourne et que je vois comment il se retrousse les manches pour attaquer la cuisine, malheur à moi, sire, si cela ne m'excite pas la salive qui coule comme un ruisseau. Car lui, il s'empiffre et s'enfile la cuisine. »

PRONONCIATION

L'orthographe, historique, ne nous apprend que peu de choses sur la prononciation de l'époque.

Nous avons une confirmation de particularités maintenant anciennes du consonantisme : le β était spirant et le groupe μπ pouvait transcrire le son [b]. En effet dans εμπουκκώνεται le [b] du latin *bucca* est noté μπ. On remarque aussi que dans le groupe μβ le β, a conservé sa prononciation occlusive (ανακομπώνεται). La transcription avec le digramme μπ de ce qui étymologiquement devrait être ἀνακομβώνεται de κόμβος, « nœud », le prouve.

Cela explique que, par exemple, ἐμβαίνω ne soit pas devenu [emˈvɛno] dans la prononciation courante, comme dans la prononciation de la καθαρεύουσα, mais soit resté μπαίνω [ˈmbɛno] ou [ˈbɛno][13].

La nouvelle affriquée sourde /ts/ est ici fréquente : τσαγγάρης, πετσωτής, τυρίτσι, κάτση. Nous avons vu, dans le texte de Michel Glykas, que ces groupes consonantiques pouvaient remplacer les anciennes « géminées » simplifiées en grec commun[14] depuis l'époque romaine [tt > ts]. Nous constatons ici qu'ils peuvent aussi, dans les emprunts, rendre approximativement des sons d'origine étrangère. Ainsi dans le suffixe -ίτσι, -ίτσα, s'il est d'origine slave comme on l'admet habituellement : τυρίτσι. Il est possible que le grec note de cette façon les sons [ts] [dz] des langues néolatines, si l'étymologie proposée pour πετσί < *pezzo* est juste.

Nous sommes aussi informés, pour la deuxième fois dans les textes étudiés (*cf.* au IIe siècle, dans la lettre d'Antonius Longus, γενέσται), sur la différenciation des groupes consonantiques formés de deux spirantes. Dans κάτση le groupe τσ est issu de θσ (κάθισε > *κάθσε > κάτσε). Cette différenciation se fait en sens inverse de l'évolution habituelle où la deuxième spirante devient occlusive (χθές > χτες), mais il ne saurait en être autrement puisque le σ n'a pas d'équivalent occlusif.

La même forme nous renseigne sur la chute d'une voyelle atone derrière l'accent. Cet amuïssement se produit régulièrement dans les impératifs qui sont accentués avec emphase : κάθισε

---

13 Pour un point de vue contraire, voir Magoulas (2000), p. 361.

14. Au contraire le dialecte chypriote a conservé et même étendu les consonnes géminées, Contossopoulos (1994), p. 21

> κάθ(ι)σε. Elle a aussi eu lieu, à date ancienne, dans les finales comportant l'hiatus [-io-] (*cf.* 'Αντώνι(ο)ς > Αντώνης), dans certaines terminaisons d'origine latine : *-arius* > -άρι(ο)ς > -άρης, *cf.* ici τσαγγάρης. Le même phénomène a, comme on sait, donné naissance aux neutres en -ιν, particulièrement nombreux dans ce texte : παιδίν, αγόριν, τυρίτσιν, χορδοκοιλίτσιν, τυρίν, μουχρούτιν, καλαπόδιν, σανίδιν, σουγλίν, σφετλίν, τραπέζιν, ποτάμιν.

Dans ces neutres, comme dans les masculins et les féminins, on constate la conservation du ν final qui est trop régulière pour être un trait d'archaïsme dans une langue qui est par ailleurs très moderne : τσαγγάρην, βιοτήν, βρώσιν, αυγήν. Dans le cas du substantif υπόδημαν il s'agit évidemment d'un vulgarisme, puisque le ν est analogique (*cf.* déjà δέρμαν au x[e] siècle).

On remarque que la « synizèse » — transformation de deux voyelles en hiatus en une syllabe yod + voyelle : -έα (deux syllabes) > -έα (une syllabe, diphtongue décroissante[15]) > ? εά (une syllabe, diphtongue croissante) > (fermeture et palatalisation) -ιά [ja][16] — commence juste à se produire pour certaines formes comportant un hiatus à la finale. Malgré l'orthographe ancienne de σταμεναρέα, on ne peut lire convenablement le deuxième

---

15. Une diphtongue est une voyelle qui change de timbre en cours d'émission ; voir Malmberg (1954), p. 42 Le processus que la linguistique grecque appelle « synizèse » correspond donc à une monophtongaison (*Dictionnaire de linguistique*, p. 309).

16. Pour cette évolution phonétique, lire essentiellement N. P. Andriotis (1974), en part. p 45 : « Les groupes εα, εο anciens, qui étaient extrêmement fréquents, ont évolué partout, dès le Moyen Âge, en ια, ja, ιο, jo, de sorte qu'aujourd'hui presque aucun mot d'origine purement populaire n'a conservé intacts les groupes οα, εα, εο. »

hémistiche du vers où il se trouve qu'en prononçant la finale -έα en une seule syllabe; cela ne signifie pas que *tous* les hiatus à la finale donnent alors des diphtongues. La preuve en est qu'une autre variante (adoptée par Eideneier) du même vers oblige à prononcer σταμεναρέα paroxyton:

και φέρε με και βλάχικον τυρίν σταμεναρέαν.

La lecture convenable du vers nous informe aussi sur la création d'une nouvelle catégorie d'adjectifs modernes avec la terminaison atone -ικος. Les adjectifs anciens contenant cette terminaison sont oxytons comme, par exemple, πολιτικός, -ή, -ό. Mais cette finale est revenue en grec en passant par le latin et en conservant l'accentuation latine (*cf.* lat. *germànicus* réaccentué à la grecque dans γερμανικός, -ή, -όν). D'où l'accentuation de βλάχικος que l'on retrouve dans plusieurs adjectifs néo-helléniques du fond ancien de la langue comme ψεύτικος et αλλιώτικος.

MORPHOLOGIE

Le nom

Les modifications de la morphologie du nom sont encore timides.

On observe une première régularisation dans les substantifs neutres, quelle que soit leur déclinaison. Le ν de la deuxième déclinaison devient la marque de *tous les neutres*. On le trouve dans un mot de la troisième déclinaison comme υπόδημαν et dans l'adjectif indéfini neutre άλλον, (v.16), là où le grec ancien a άλλο. Ce développement n'est pas nouveau (*cf.* δέρμαν[17] au xᵉ siècle).

17. Dans un chant satirique byzantin daté de 970, cité par Politis (1975), p. 174: Οπού εφόρειν το διβίκιν τώρα δέρμαν έβαλεν, « qui portait le *divikin* a mis maintenant un simple vêtement de cuir ».

Une régularisation du même genre concerne les féminins, et probablement les masculins, de la troisième déclinaison qui prennent aussi un ν à l'accusatif : γυναίκαν. Il ne s'agit pas d'une innovation, puisque nous avons rencontré sporadiquement ce -ν adventice pour un nom propre dans un papyrus du IIe siècle (*cf.* plus haut, chap. III 5. 3, la forme Καρανίδαν). Elle n'est pas systématique dans notre texte qui contient aussi des formes anciennes comme γείτονα (v. 1). Vu le caractère mixte de cette langue, on ne saurait en tirer aucune conclusion sur le ν final dans la langue parlée du XIIe siècle.

Le verbe

On trouve ici régulièrement utilisée la terminaison de troisième personne de pluriel -ουν au présent de l'indicatif et au subjonctif : να ονομάσουν, κερνούν, κινούν, τρέχουν, ωφελούν, là où le grec attique du Ve siècle a -ουσι et -ωσι. C'est une terminaison mixte qui doit son vocalisme à l'ancienne forme -ουσι et son ν final aux désinences de temps passés. On la voit apparaître timidement dès le Ve siècle après J.-C.[18] Selon Georges Hadzidakis[19] la création de cette terminaison est due à la confusion généralisée à l'époque romaine entre les terminaisons d'aoriste et de parfait[20] qui a amené la création de terminaisons comme είπασι et ελέγασι à côté de είπαν et έλεγαν. L'impression s'est alors créée que toute termi-

18. Dans le futur ἐπιτηδεύσουν relevé à Apamée selon Hadzidakis (1905-1907), I, p. 38.

19. *Ibid.*, vol. I, p. 38-39.

20. Cette confusion a son origine dans la disparition de la distinction entre le parfait et l'aoriste : λελύκασι = ἔλυσαν.

naison en -σι pouvait être remplacée par une terminaison en -ν. Le processus analogique est le suivant : puisque έλεγαν est possible à côté de ελέγασι, λέγουν peut alterner avec λέγουσι.

Le subjonctif se forme désormais, comme nous l'avons vu, avec les terminaisons de l'indicatif présent, même si la façon dont on écrit [i] avec un η peut donner l'impression d'une survie des désinences de subjonctif, la forme étant précédée d'une marque qui peut être simplement la conjonction de subordination dans les circonstancielles. Ce dernier cas, toujours à l'aoriste, marquant un moment précis, est particulièrement bien représenté dans le texte : αν ουκ είπω, « si je ne lui dis pas », όταν ίδη, « quand il voit », αφού κλώση, « une fois qu'il s'est enfilé », όταν φθάση, « quand arrive », αφού παραθέσ**ουσι** και νίψ**ε**ται, — là les terminaisons d'indicatif sont incontestables — « une fois qu'ils ont servi et qu'il s'est lavé », όταν στραφώ και ιδώ, « lorsque je me tourne et que je vois ». Il est vrai que certaines formes sont sûrement des subjonctifs anciens (αφού δίδωσι, v. 13), mais on peut les mettre au compte de l'archaïsme présent par endroits dans ce texte[21].

Le futur monolectique n'est plus représenté ici, ce qui n'est pas surprenant puisqu'il semble avoir disparu vers le VI^e siècle[22]. C'est le nouveau subjonctif qui le rend, sans qu'il soit toujours facile de distinguer la valeur temporelle de celles d'obligation, d'ordre, de concession ou de souhait : να τον ειπώ (v. 2) : « dois-je

21 Sur l'absence d'homogénéité de la langue du texte, voir Beck (1971), p. 104 (trad Niki Eideneier, p 175). Les vers dédicatoires et la fin des poèmes sont en grec savant. La langue des dialogues est plus populaire que celle du récit.

22. Pour l'histoire du futur grec, consulter Banescu (1915), Psichari (1930), « Futur composé du grec moderne », p. 58-114 et Tonnet (1982)

lui dire ? » ou « lui dirai-je ? » ; να με ονομάσουν (v. 4), « je veux bien qu'on m'appelle » ou « on m'appellera », να μάθης (v. 5), « apprends ! » ou « tu apprendras », να πετσώνω (v. 13), « je travaillerai le cuir ».

Il est remarquable que nous n'ayons ici aucun exemple d'*infinitif.* Cela ne veut pas dire que l'infinitif ait disparu comme *forme* et même comme sens ; il apparaît dans un texte crétois du XVe siècle et nous le trouverons régulièrement dans les périphrases de futur et de parfait. Cependant il n'exprime plus généralement l'action verbale pure, mais seulement la notion, comme un substantif[23]. Le rôle de l'infinitif de but est tenu ici par le nouveau subjonctif : δος με να προγεύσωμαι, « donne-moi que je déjeune », au lieu de « donne-moi à déjeuner ».

La troisième personne du verbe « être » est ένι (v. 8) qui va supplanter au singulier et au pluriel les anciens ἐστί et εἰσί. La forme ἔνι n'est pas inconnue en grec ancien. Il s'agit, à l'origine, de l'ancien adverbe spécialisé comme préposition ἐν, autre forme ἐνί, signifiant « dedans » qui, fonctionnant en phrase nominale, a fini, à partir du Ve siècle, par jouer le rôle d'un verbe au sens de « est/sont dedans[24] ». On en trouve déjà un exemple dans le *Phédon,* 75e de Platon : ἴσως ἔνι τις ἐν ὑμῖν παῖς, « peut-être un enfant est-il parmi vous ».

On remarque ici encore[25] une importante régularisation de la morphologie du verbe grec moderne. L'opposition aspectuelle

23. Sur l'histoire de l'infinitif, lire essentiellement Burguière (1960) ; voir aussi Tonnet (1985).
24. Chantraine (1999), p. 345.
25. *Cf.* plus haut dans le texte de Michel Glykas πανθάνω (v. 4) pour πάσχω.

continu/synoptique[26] se reflète très souvent dans la racine de la façon suivante : continu = forme avec morphème nasal (ν) inséré entre la racine et la terminaison/synoptique = forme sans infixe nasal. Ici on trouve le présent κερ-ν-ώ (v. 16) refait à partir de l'aoriste έ-κέρ-ασα conçu comme l'aoriste d'un verbe contracte en -άω (analogie avec, par exemple, περάω/ περῶ - ἐπέρασα) qui remplace le grec ancien κεράννυμι. Επαίρ-ν-ω, ancien ἐπαίρω et χορταίνω, ancien χορτάζω, sont refaits de manière à contenir cette marque du continu. On explique de la même manière la formation du nouveau présent φέρνω qui permet de garder la racine sans ν pour le nouvel aoriste έφερα (anciennement ἤνεγκον/ἤνεγκα)[27]. Tous les verbes contractes qui, s'ils existaient, se termineraient en -όω/ ῶ (infinitif -οῦν) en grec ancien sont désormais en -ώνω, πετσώνω (v. 13), ανακομπώνω (v. 26), εμπουκώνω (v. 28). Toutes ces formations en -νω sont dues à l'analogie avec des verbes usuels qui avaient déjà une opposition de ce type, comme le plus courant : κάμ-ν-ω, « faire », aoriste ἔ-καμ-ον[28], et, de façon un peu moins nette dans le grec médiéval[29], λαμβά-ν-ω, aoriste, ἔ-λαβ-ον, μανθά-ν-ω, aoriste ἔ-μαθ-ον ; dans ces deux derniers

---

26 Cette terminologie n'est pas universellement reçue, on peut en adopter une autre, par exemple continu/momentané comme dans les grammaires grecques (εξακολουθητικό/στιγμιαίο) ou cursif/complexif (J Feuillet), ou encore, par référence aux noms traditionnels des « temps », présent/aoriste.

27 Cet aoriste tiré d'une autre racine subsiste en pontique sous la forme έγκα, Contossopoulos (1994), p. 15-16.

28 Là-dessus, consulter Hadzidakis (1905-1907) I, p. 289-290.

29 La formation ancienne contenait l'infixe nasal *à l'intérieur* de la racine : λά-μ-β, μα-ν-θ. Le grec médiéval se contente *d'ajouter* un morphème ν après la racine.

cas de nouveaux présents seront refaits sur les radicaux d'aoristes : λαβ-αίνω, μαθ-αίνω.

VOCABULAIRE

L'influence du latin est sensible non seulement dans les mots ou les racines empruntés, mais aussi dans les terminaisons. Ainsi les suffixes latins *-arius*, *-atus* et *-icus* apparaissent, hellénisés, dans les mots τσαγγάρης, γεμάτος, κρασάτος et βλάχικος.

Le texte comprend aussi des mots entièrement latins. Ainsi μίσσος (v. 22) du participe *missus*, « ce qui est *mis* sur la table, mets ». Le mot était entré dans la langue avant le Xᵉ siècle, avec la signification de « renvoi », « départ[30] », dont le français garde le souvenir dans *messe*. Le diminutif σουγλί, « alêne de cordonnier », est tiré de σούγλα/ σούβλα < lat. *sùbula*, qui figure en grec depuis au moins le IVᵉ siècle. On trouve aussi dans le verbe εμπουκκώνεται la racine du latin : *bucca*, « joue gonflée », qui dans le latin populaire avait remplacé *os, oris*, au sens de « bouche ».

Mais les contacts constants de l'Empire byzantin avec des voisins orientaux et septentrionaux ont aussi, bien que dans des proportions modestes, influencé la langue grecque. Ainsi une variété de bottes d'origine perse se dit τσάγκα, ce qui a donné, avec un suffixe d'origine latine, τσαγκάρης (v. 3). S'il s'agit du même mot que le latin *zanca*, c'est un emprunt à la langue parthe[31]. Une sorte de verre ou d'écuelle en terre est appelée

30. Le mot μίσσος figure en ce sens dans Constantin Porphyrogénète (1967), 2, p. 172.

31. Voir Ernout & Meillet (1959), p. 759, et Yannoulellis (1982), p. 106.

dans le texte μουχρούτι (v. 15), mot qui semble d'origine arabe, même si son étymologie n'est pas assurée (< *miqrā-t*[32] ou *mahrut*, « de forme conique » ?).

L'adjectif βλάχικος (v. 12) est dérivé d'un mot Βλάχος < *vlah* d'origine slave en grec, mais qui remonte au germanique *walah*, « étranger parlant une langue latine ».

Malgré ces quelques emprunts, la base du vocabulaire reste grecque. On observe simplement dans les formes et les sens des mots des évolutions caractéristiques du grec moderne. C'est ainsi que le verbe κεράννυμι/κεραννύω, « mélanger » du grec ancien, a désormais la forme et le sens actuels de κερνώ (v. 16), « verser à boire ». Le développement sémantique est ancien. On le trouve en effet déjà dans l'*Apocalypse* de Jean[33]. Le nom du « garçon », αγόριν (v. 1), est aussi une création néo-hellénique à partir de l'adjectif ἄωρος > ἄγωρος et ἄγουρος, diminutif ἀγόριν, « qui n'est pas encore dans sa saison », « qui n'est pas mûr ». Le développement euphonique d'un γ entre deux voyelles d'arrière en hiatus s'observe souvent en grec moderne : άκουα > άκουγα, « j'écoutais », μίλαγα, « je parlais ». Enfin le verbe qui signifiait « soulever », « enlever », ἐπαίρω est pourvu de la nouvelle désinence de présent -νω et a ici son sens actuel de « prendre ».

---

32. Kriaras (1968-1990), vol XI, p. 78, avec la bibliographie relative. Le mot survit à Chypre, en pontique et dans le dialecte de Symi.

33. 18,6, Ἐν τῷ ποτηρίῳ ᾧ ἐκέρασεν, κεράσατε αὐτῇ διπλοῦν, « Versez-lui une double mesure dans le verre où elle a elle-même versé »

CONCLUSION

Malgré quelques archaïsmes et un vocabulaire médiéval parfois sorti de l'usage, la langue des *Poèmes ptochoprodromiques* est immédiatement accessible à un lecteur grec d'aujourd'hui. Cela tient surtout à la construction moderne des phrases (sans enclave des compléments nominaux au génitif), à la morphologie verbale exempte des formes caractéristiques du grec ancien (optatif, participe actif décliné, infinitif) et aux mots de la langue populaire (αγόριν, τσαγκάρης, γεμάτος, επαίρνει, σανίδιν, να κάτσει, υπάγω, χορταίνω, γυρεύω).

3. *Chronique de Morée*[34] (première moitié du XIV[e] siècle[35])

C'est l'histoire, rédigée en vers de 15 syllabes, de la conquête du Péloponnèse — appelé alors Morée (Μορέας) — par les Français de Guillaume II Villehardouin et le récit de ce qui se passa dans cette Principauté jusqu'en 1292.

La présentation est faite dans une optique résolument favorable aux « Francs » et hostile aux Byzantins. Comme il existe aussi

34. On trouve des éditions complètes de ce texte dans Schmitt (1904), Kalonaros (1940) et Egea (1997). Extraits dans les anthologies de Politis (1975), I, p. 63-80, et de Mastrodimitris (1984), I, p. 95-119. Le texte fourni par Kalonaros (1940) reprend celui de Schmitt (1904) qui reproduit, avec des corrections signalées dans l'apparat critique, le manuscrit de la Bibliothèque Royale de Copenhague, copié en 1375-1385, *Fabricius* ou *Havniensis 57*, 4°. Les fragments figurant dans Mastrodimitris (1984) sont extraits d'une édition inédite de Stam. Stanitsas plus fidèle au manuscrit *Havniensis*.

35. Nous suivons ici la datation de Hans-Georg Beck (1971), IV, 1, p. 158 (vers. grecque, p. 250), « entre 1320 et 1330 ».

une version française intitulée *Livre de la conqueste de la princée de l'Amorée*[36], on suppose que la version grecque est une adaptation de ce texte ou d'un autre texte français perdu[37]. Certains soutiennent au contraire que le texte grec est original et a été écrit par un Grec partisan des Francs, un Franc hellénisé[38] ou un « gasmoule » issu d'une union mixte.

La question est de peu d'importance pour l'histoire du grec qui nous intéresse ici. Il est certain que le rédacteur (ou l'adaptateur) parlait couramment la langue grecque dont il reproduit fidèlement, à quelques archaïsmes près[39], la variante péloponnésienne. Il connaissait sûrement le français et l'on aimerait savoir si les mots de cette langue qu'il utilise, naturellement en transcription grecque[40], viennent directement d'un modèle écrit — peut-être en français dialectal — ou reflètent un début de contamination du grec du Péloponnèse par notre langue.

L'extrait qui suit prend place à la veille de la bataille de Pélagonie (près de Monastir-Bitola en ex-Yougoslavie), en octobre 1259,

36 Edition J Longnon, Paris, 1911.

37. Pour cette thèse, lire Beck (1971), p. 157-158 (version grecque, p. 249-251).

38 Pour cette hypothèse, voir Linos Politis (1979), p. 34.

39. Le caractère très artificiel de ces archaïsmes isolés apparaît dans l'incapacité où se trouve l'auteur — et sans doute les hellénophones de son temps — de décliner certains substantifs en -τηρ de l'ancienne troisième déclinaison, par exemple : να επάρη εις γυναίκαν του του βασιλέως *θυγάτηρ* (v. 2476), την *θυγάτηρ* (v. 2493), να επάρη τον μισίρ Τζεφρέ *ανήρ* (v. 2519), Mastrodimitris (1984), p. 100-102.

40. Par exemple ρόι, « roi », μισίρ, « messire », κοντέσα, « comtesse », βικάριος ντζενεράλ, « vicaire général », κουγκέστα, « conquête ».

qui vit la victoire de l'empereur grec de Nicée, Michel VIII Paléologue, sur la coalition des Francs du Péloponnèse et du Despotat grec d'Épire et la fin de l'occupation franque dans le Péloponnèse. Cette défaite est due à la défection des Grecs du Despotat provoquée, à la veille de l'affrontement, par un espion de l'empereur Michel.

V. 3832-3872, éd. Kalonaros, ms. *Havniensis* 57[41]

Ο αφέντης της Καρύταινας ο εξάκουστος εκείνος
εντράπη, το ακούσει[42] το φυγείον, μεγάλως εταράχτη[43],
και είπεν ότι : « Ψέμματα είπεν ο χωριάτης
όπου ήλθεν κι αφηγήσετον εκείνα του Δεσπότου·
όλα ήσαν[44] λόγια εύκαιρα, καύχημα των Ρωμαίων
όπου επαινούνται ολοστινοί και ψέγουν τους εχτρούς τους.
Αλλά ας σταματήσωμεν εδώ εις τους κάμπους τούτους
κι αν έλθουν να πολεμήσουσιν[45], ημείς ας τους δεκτούμε[46].

41. Etant donné l'importance de la *Chronique de Morée* pour l'histoire de la formation du démotique et les corrections arbitraires adoptées par Schmitt et reprises par Kalonaros, il m'a paru utile de fournir un apparat critique léger, permettant de se faire une idée plus précise des leçons du *Havniensis*, qui paraît bien refléter la langue du XIV^e siècle dans le Péloponnèse. Sur les points intéressants pour l'histoire de la langue, je signale par P et H les leçons du manuscrit de Paris et de Copenhague ; j'indique également les leçons adoptées par J. M. Egea, le dernier éditeur.

42 το ακούσει H : τόσο P Egea

43. εταράχτη P : εταραχεύτη A

44. όλα όσα ήσαν Egea (?)

45. πολεμήσουσι P : πολεμήσωμεν H πολεμήσουν corr. Egea

46. δεκτούμε H : δεχτούμε P

Μηδέν σκιαστήτε[47] τίποτε αν είναι πλειότεροί μας·
ότι λαός πολύπλοκος κι από διαφόρες γλώσσες
ποτέ καλήν συμβίβασιν ουκ έχουσιν αλλήλως.
Ημείς γαρ και αν είμεθεν ολίγοι προς εκείνους,
όλοι είμεθεν ως αδελφοί και γλώσσαν μίαν λαλούμεν[48],
κ' εδάρτε θέλομεν φανή αν είμεθεν στρατιώτες ».
Εκείνοι οι περισσότεροι εκ[49] τον φόβον όπου είχαν
τίποτε ουδέν αφκράστησαν του αφέντου Καρυταίνου,
αλλά εις το τέλος είπασιν κι ούτως το αφιρώσαν:
ότι το ελθεί το βραδύ, να λάμψη το φεγγάρι,
να κοιμηθή ο λίος[50] λαός, να μη τους έχουν νοήσει,
το πλείον κρυφώς και σιγαλά όπου να ημπορέσουν
να ορμηθούν του φεγγαρίου, να έχουσιν μισέψει,
να φύγουν ωσάν ημπορούν[51] δια να μη κιντυνέψουν.
Κι όσον επλήρωσε η βουλή ότι να έχουν φύγει,
ο κατὰ εἷς εδιάβηκεν εις την κατούνα όπου είχεν.
Εν τούτω ο αντρικώτατος ο αφέντης της Καρυταίνου,
εκείνος ο παράξενος ο επαινετός στρατιώτης,
επόνεσε η καρδία του κι εις σφόδρα ελυπήθη.
Ο μεν εντράπη το φυγείον, εθλίβη τον λαόν του,
εσκόπησεν, ως φρόνιμος, το πώς να τους βοηθήση,
να μη χαθούσιν άδικα κι έχει αμαρτίαν μεγάλην.

47. σκιαστήτε corr. Schmitt : σχιαστήτε H, κροτιστήτε P
48. λαλούμεν H P : λαλούμε Egea (?)
49 εκ om. H : οκ P
50 ο λίος H : όλος ο λαός P
51. ημπορούν Schmitt : υπορούν H

Στην τέντα του εστάθηκεν, ραβδί κρατεί στο χέριν,
τον στύλον κρούει με το ραβδί και λέγει προς εκείνον:
« Στύλε μου, κράτει δυνατά την τέντα όπου με σκέπει,
κ' ειπές της εκ το μέρος μου, μηδέν το απιστήση
ότι πολλά την αγαπώ, ου χρήζω να κιντυνέψη.
Ημείς βουλήν απήραμεν, ο πρίγκιπας κι ο Δεσπότης,
να φύγωμεν από σπερού οι πρώτοι του φουσσάτου
ν' αφήσωμεν τον λίον λαόν[52] να έχουσιν κινδυνέψει.
Δια τούτο λέγω προς εσέν, τέντα μου ηγαπημένη,
μη πιάση κι απιστήσης το ότι ένι αλλέως το πράγμα·
σκόπησον να σωτερευτής[53] όπως μη κιντυνέψης.

« Le seigneur de Karitaina[54], cet homme fameux, fut saisi de honte à entendre parler de fuite, il fut grandement bouleversé et dit: "Il a menti le paysan qui est venu raconter cela au Despote [d'Épire][55]. Tout n'était que paroles vaines, vantardises de Grecs, qui tous font leur propre éloge et blâment leurs ennemis. Mais arrêtons-nous ici dans ces plaines et s'ils viennent combattre, nous, nous les recevrons. Ne vous effrayez nullement s'ils sont plus nombreux que nous; car les soldats d'une armée hétéroclite et de langues différentes[56] n'ont jamais entre eux bonne entente.

52 λίον H. λιόν P

53. σωτερευτής corr. Schmitt: σωτευρευθείς H, σωτηρευτής P

54 Geoffroy de Bruyères, fils de Hugues de Bruyères, baron de Karitaina (à 53 km à l'ouest de Tripolis dans le Péloponnèse).

55. Il s'agit de l'envoyé de l'empereur Michel au Despote qui l'incitait à faire défection.

56. L'armée de l'empereur était composée d'Allemands, de Hongrois, de Bulgares, de Serbes, de Grecs et de Turcs

Car nous, bien que nous soyons peu nombreux face à eux, nous sommes tous comme des frères et parlons une seule langue, et c'est maintenant que l'on va voir si nous sommes des braves." La majorité d'entre eux à cause de la peur qu'ils avaient n'écoutèrent nullement le seigneur de Karitaina, mais à la fin ils dirent et décidèrent fermement ceci : à la venue du soir, quand brillerait la lune, que dormiraient les simples soldats, qu'ils ne feraient pas attention à eux, le plus secrètement et silencieusement qu'ils pourraient, ils s'élanceraient au clair de lune, ils s'en iraient, ils s'enfuiraient comme ils pourraient pour ne pas courir de danger. Et comme la décision avait été prise que l'on s'enfuirait, chacun passa dans la tente qu'il avait.

« Là-dessus, le très brave seigneur de Karitaina, ce guerrier extraordinaire et digne d'éloges, souffrit en son cœur et fut fort marri. Il eut honte de cette fuite, il eut pitié de ses soldats. Il songea, en homme sage, au moyen de les aider, pour qu'ils ne périssent pas en vain, ce qui serait grand péché. Il se planta debout dans sa tente, tenant un bâton en main, frappa le poteau [de la tente] avec le bâton et lui dit : "Mon cher poteau, tiens solidement la tente qui me protège, et dis-lui de ma part, qu'elle en soit bien persuadée, que je l'aime beaucoup, je ne veux pas lui voir courir de danger. Nous avons pris la décision, nous, le Prince et le Despote, de nous enfuir ce soir, nous les premiers de l'armée, [et de] laisser les simples soldats exposés au danger. C'est pourquoi je te dis à toi, ma chère tente, ne va pas douter et croire qu'il en est autrement. Songe à te sauver, afin d'éviter le danger." »

COMMENTAIRE

Ce texte est éloigné du précédent dans le temps et dans l'espace.

Durant les deux siècles ou deux siècles et demi qui séparent ces deux documents, la langue a fortement évolué. C'est précisément la période pendant laquelle, échappant au facteur d'unification linguistique que devait constituer l'administration byzantine[57], la langue parlée dans les provinces occupées par les Francs (Français ou Vénitiens) a commencé à se différencier nettement (ou plus nettement) en dialectes. La pression de l'éducation antique qui se perpétuait à Byzance disparaissant, et peut-être l'exemple français aidant, une culture en langue « vulgaire » se fait jour. En témoignent les Chroniques et les « Romans de chevalerie » grecs.

Il ne faut pas non plus négliger le facteur géographique. Le grec parlé dans le Péloponnèse était déjà différent de celui de Constantinople. On peut s'en rendre compte, par exemple, dans la syntaxe des pronoms personnels compléments d'objet indirect, qui se construisent à l'accusatif dans le nord et souvent au génitif dans le sud. Comparer *Poèmes ptochoprodromiques* (v. 3) : να *τον* είπω, « je lui dirai », et *Chronique*, v. 3907 (ms H) : κρυφώς *του* είπαν, « ils lui dirent en secret ».

57. On ne peut qu'imaginer la koiné orale (constantinopolitaine ?) dont usaient les fonctionnaires byzantins avec leurs administrés. Elle était de toute façon plus proche de la langue des *Poèmes ptochoprodromiques* que du grec ancien des textes législatifs.

PRONONCIATION

On observe pour la première fois de façon assez régulière un phénomène caractéristique de la phonétique néo-hellénique non savante, la dissimilation (en grec ανομοίωση), ou de façon plus exacte la différenciation[58] des consonnes spirantes en contact.

Lorsque deux spirantes sont en contact une des deux, généralement la seconde, se différencie de la première en retrouvant une nouvelle occlusion[59]. C'est le cas très généralement dans notre texte, pour les groupes avec un deuxième élément θ qui passe à τ. Ainsi χθ devient χτ : εταράχτη (v. 2) < ἐταράχθη, εχτρούς < ἐχθρούς (v. 6)[60]. Cette évolution, qui est majoritaire dans

58. On distingue la « dissimilation » proprement dite, qui affecte des phonèmes à distance, de la « différenciation », qui concerne des phonèmes au contact, Malmberg (1954), p. 70.

59. Il va de soi que cette différenciation n'a rien à voir avec les dissimilations d'*aspiration* à distance qui ont affecté le grec ancien (ἐνθαῦτα>ἐνθαῦθα > ἐνταῦθα,*θονθορύζω > τονθορύζω) mais pas au contact où règne très généralement l'assimilation Lejeune (1972), p. 60, écarte une telle explication pour le passage de σθ à στ dans le grec du Nord-Ouest qu'il préfère, en se référant expressément au grec moderne σθ > στ, expliquer comme une « différenciation de deux spirantes » (*c'est nous qui soulignons*). Parler de « perte d'aspiration » dans les groupes consonantiques du grec médiéval, alors que les consonnes grecques anciennement aspirées sont toutes spirantes depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne, n'a aucun sens ; *cf.* le tableau de Mirambel (1964) qui date le phénomène du IV[e] siècle. Voir pourtant G. Drettas, *BSL*, 1994, p 220. « Dans le rapport entre · 'phthano —> 'fthano —>'ftano [...] l'occlusive dentale a simplement perdu son aspiration. » Mais, bien sûr, on n'est pas passé de 'phthano à un hypothétique *fthano, ce qui supposerait une étrange cohabitation des aspirées et des spirantes dans le consonantisme du grec L'explication proposée ne convainc pas.

60. Dans le manuscrit H, ces formes sont extrêmement fréquentes. En voici une liste indicative prise dans tout le texte. να το δεχτούν, να χωριστούν, ωρέχτη, εκαταδέχτη, αποδέχτη, εσυνάχτησαν, αφύλαχτον, εχτρούς.

l'ensemble du texte, n'est cependant pas la seule. On rencontre aussi une « déspirantisation » totale de ces groupes. Le groupe χθ aboutit alors à κτ : δεκτούμε (v. 8) < δεχθῶμεν. Ces formes, qui n'ont rien donné dans la koiné orale actuelle, sont assez fréquentes dans la *Chronique*[61]. En revanche, quand le deuxième élément du groupe consonantique est un [s], ce son est protégé et c'est le premier élément qui passe à l'occlusive : [fs] > [ps] : μισεύσῃ > μισέψει, κινδυνεύσῃ > κιντυνέψει. Outre les lois phonétiques, les contraintes morphologiques ont dû jouer un rôle dans ces évolutions. La marque de l'aoriste médio-passif est désormais /θ/ ou/t/, mais celle de l'aoriste actif reste le /s/.

Robert Browning[62] date de façon vague la dissimilation des groupes consonantiques de la période du Moyen Âge tardif (1100-1453). On peut être plus précis et dire que, dès le milieu du XIVe siècle, ce phénomène est général dans la langue du Péloponnèse. On en a déjà vu des manifestations au XIIe siècle dans les *Poèmes ptochoprodromiques* (κάτσε) et même de façon exceptionnelle au IIe siècle (γενέσται). Ce qui est nouveau ici, c'est la régularité de la différenciation.

Ce texte atteste aussi un phénomène ancien, que l'orthographe historique nous cachait et nous cache encore souvent, le maintien de la prononciation occlusive des consonnes sonores dans les groupes

61. Ce fait est masqué dans l'édition de Schmitt qui régularise les formes à différenciation, car il tient aussi bien χθ que κτ pour de simples graphies pour ce qui se disait χτ.

62. Browning (1991), p. 105-106

nasale-sonore. Tout comme le δ du gr. anc. ἄνδρα (= gr. mod. démotique, άντρα; *cf.* ici αντρικώτατος, v. 25), le δ de κινδυνεύση continue à se prononcer occlusif au XIV^e^ siècle, au moins dans la langue populaire[63], comme l'atteste la graphie κιντυνέψη.

Un seul fait notable concerne le vocalisme, c'est, si le texte adopté est bien conforme à l'original, l'ouverture conditionnée d'un [i] en [ε] devant un ρ, dans να σωτερευτής < νὰ σωτηρευθῇς. On explique de la même façon les formes grecques modernes: νερό < νηρόν, κερί < κηρίον, θεριό < θηρίον, σίδερο < σίδηρος.

L'accentuation de certaines formes verbales du texte montre que, malgré le grand conservatisme de la langue dans ce domaine, une régularisation se fait, qui néglige les anciennes quantités des finales[64], mais repose sur l'analogie. Ainsi dans la troisième personne αφιρώσαν, on ne tient pas compte de l'ancienne quantité brève de la finale mais seulement de la syllabe accentuée aux deux premières personnes: αφιρώσαμεν, αφιρώσατε. Cette régularisation permet d'accentuer l'aoriste comme le présent (αφιρώσαν, αφιρώνουν) et donne la possibilité de placer ces formes verbales à la fin du vers. C'est ainsi qu'on trouve à cette position dans la suite du texte: ελαλήσαν, εποιήσαν, επέσαν, εσώσαν.

À en croire la graphie du texte, qui ne fait pas d'importantes concessions à l'orthographe du grec ancien, le phénomène appelé traditionnellement « synizèse » (συνίζησις, littéralement: « affaissement », « tassement ») qui transforme les voyelles en hiatus en

63 Bien entendu, une prononciation spirante du δ pouvait exister à la même époque comme variante « cultivée »; lire à ce sujet Magoulas (2000), p. 361.
64. Là-dessus, voir Tonnet (1984), p. 23-24.

syllabe yod + voyelle[65], ne paraît pas avoir eu lieu ; ce phénomène n'a pas d'incidence sur l'accentuation *écrite*. On trouve ici μίαν (v. 13), φεγγαρίου (v. 21), καρδία (v. 27), αλλέως (v. 40). Et pourtant la lecture correcte des vers oblige à considérer que les deux voyelles n'en forment qu'une. Plutôt que de modifier le texte et d'écrire μιαν [mjan], φεγγαριού, καρδιά, αλλιώς, il vaut mieux considérer, avec Stam. Stanitsas[66], que nous avons affaire à de vraies diphtongues décroissantes[67], sans doute maintenues pour des raisons métriques, mais qui gardaient encore, à l'époque en Péloponnèse[68], une certaine authenticité linguistique.

D'autres phénomènes phonétiques qui affecteront profondément le grec dans la période suivante n'apparaissent ici que sporadiquement.

C'est le cas de l'aphérèse[69] de l'initiale vocalique dans les verbes, les noms ou les mots outils : prépositions, conjonctions et relatifs. Dans la langue actuelle ce phénomène a entraîné la création de mots courants comme μέρα < ἡμέρα, μάτι < ὀμμάτιον, ρωτώ < ἐρωτῶ, στον < εἰς τόν, σαν < ὡσάν, που < ὅπου, δεν < οὐδέν. Il est dû, dans le cas des mots outils, à leur qualité de proclitiques

---

65. On parle parfois à ce propos de « fausse diphtongue ».
66. Voir, là-dessus, Stanitsas (1984).
67. Pour cette notion, lire l'article « diphtongue » dans *Dictionnaire de linguistique* (1994).
68. Beaucoup de dialectes grecs modernes ne connaissent pas la « synizèse » : pontique, dialectes de l'Italie du sud, maniote, parler de Cythère, Mégare, Kymi, ancien parler d'Athènes. Voir Contossopoulos (1994), tableau de la p. XXIII.
69. « Chute d'un phonème initial d'un mot », *Dictionnaire de linguistique* (1994), p. 43.

qui a annulé leur accentuation, et, dans tous les cas, aux phénomènes d'élision et de mauvaise coupure entre les mots qui ont entraîné, selon l'heureuse formule de Georges Babiniotis, « le déplacement des limites du morphème[70] ». La partie initiale d'un substantif a été considérée comme faisant partie de l'article qui le précède habituellement. Tel préfixe verbal dont l'initiale vocalique s'élidait souvent s'est combiné avec l'augment pour donner un nouveau préfixe néo-hellénique. Dans une phrase comme σ' ἐξεγέλασε, « il t'a trompé » > σε ξεγέλασε, ξε- a été considéré comme un préfixe autonome, ce qui a permis la création du présent ξεγελώ.

Il n'y a pas ici de verbe qui ait perdu sa voyelle initiale, comme μπορώ qui est ici encore sous sa forme ημπορώ (v. 20), ou de verbes au passé sans augment (εντράπη, εταράχτη, επλήρωσε, εδιάβηκεν, επόνεσε, ελυπήθη etc.). On note cependant les formes : λίος, monosyllabique avec diphtongue décroissante (v. 19) pour ὀλίγος, qui s'oppose à ὀλίγοι (v. 12) un peu plus haut, et σπερού, dans l'expression από σπερού, écrite aussi αποσπερού, réfection, avec une désinence de génitif féminin -ου — à moins que ce ne soit un ου adverbial —, de ἀπὸ σπέρας[71], « à partir du soir » ; σπέρα est issu de ἑσπέρα avec une des rares aphérèses du texte.

L'aphérèse du ι de ἵνα est régulière, comme dans les textes populaires postérieurs au XI^e^ siècle. Il en est de même pour l'initiale des formes faibles du pronom personnel : μας < ἡμᾶς (v. 9), το < ατό < αυτό (v. 17), τους < ατούς < αὐτούς (v. 19).

70. Babiniotis (1985), p. 157. Tout le développement des p 156-158 est particulièrement éclairant

71 Kriaras (2001), p. 174.

En revanche, il n'y a pas d'aphérèse dans le relatif όπου, dans la conjonction ωσάν (v. 22) et dans la négation ουδέν (v. 16). Il en est de même le plus souvent dans le groupe préposition εις + article : εις τους κάμπους (v. 7), εις το τέλος (v. 17), εις την κατούνα (v. 24). Cependant ce processus a déjà commencé, comme on le voit par l'exemple : στην τέντα (v. 31).

On peut faire des observations du même genre pour l'amuïssement[72] du ν final, qui est à peu près général en grec moderne standard[73], mais qui ne fait que commencer au XIV^e^ siècle. On ne l'observe que dans des formations typiquement récentes comme les neutres en -ιν : φεγγάρι, ραβδί, dans des mots d'emprunt étranger : την κατούνα, στην τέντα, et dans l'infinitif ελθεί (v. 18) < ἐλθεῖν, ακούσει (v. 2) < ἀκούσειν < ἀκοῦσαι, qui ont subi, pour la finale, l'influence analogique du subjonctif 3^e^ personne du singulier (ακούσει (ν) = να ακούση).

MORPHOLOGIE

Le nom

Pour la première fois, dans les textes étudiés, nous observons une utilisation *systématique* d'une morphologie néo-hellénique dans le nom. D'autres traits cependant ne sont ni antiques ni modernes, mais tiennent à la langue médiévale.

---

72 « On appelle amuissement le processus par lequel un phonème finit par ne plus être prononcé », *Dictionnaire de linguistique*, p. 32.

73. Pour les différents cas où le ν final se maintient en grec démotique, voir Mirambel (1959), p. 54 ; dans les dialectes et parlers, la situation est toute différente. Le ν final se maintient dans les dialectes d'Italie du sud, à Chypre, dans le Dodécanèse, à Chio et à Icaria, Contossopoulos (1994), p. XXIII.

La fusion de la première et de la troisième déclinaison est désormais accomplie dans les masculins et les féminins. Les masculins de la troisième déclinaison empruntent la désinence -ας de la première déclinaison. On écrit πρίγκιπας (v. 36) comme, par exemple, ταμίας. En revanche, la terminaison -ες du nominatif-accusatif de la troisième déclinaison passe analogiquement à la première déclinaison. Puisqu'on dit ο πρίγκιπας, οι πρίγκιπες, il paraît logique de décliner ο ταμίας, οι ταμίες. Ainsi dans notre texte on trouve les formes : διαφόρες γλώσσες (v. 10) = plus ou moins, en gr. anc., διαφόρους γλώσσας, et είμεθεν στρατιώτες (v. 14) = plus ou moins en gr. anc. ἐσμὲν στρατιῶται.

Mais il y a aussi dans le texte des formes de génitif féminin singulier en -ου, avec descente de l'accent, qui n'apparaissent plus dans le démotique officiel aujourd'hui, mais qui ont été courantes jusqu'au moins le XVI[e] siècle : της Καρυταίνου (v. 16-25), της θαλάσσου (v. 540 plus haut dans le texte de la *Chronique*). La deuxième déclinaison a exercé sur la première une influence, commencée dès l'Antiquité, tant pour la désinence que pour l'accentuation. Le génitif singulier του αφέντου (v. 16) était, malgré les déformations phonétiques, conforme à la morphologie ancienne (τοῦ αὐθέντου). L'analogie avec la deuxième déclinaison qui comprenait des substantifs masculins et féminins de formes semblables (τοῦ ἀνθρώπου, τῆς ἐξόδου) a permis d'étendre cette terminaison aux féminins sans distinction de déclinaison.

Le verbe

Nous rencontrons, à côté de formes plus conformes à la morphologie ancienne (ελυπήθη, εθλίβη, v. 27, 28), des aoristes actifs

et passifs à désinence -κα comme dans le démotique actuel : εδιάβηκεν (v. 24), εστάθηκεν (v. 31).

Les formes actives ne sont pas nouvelles. Elles tirent leur origine ultime des aoristes athématiques du grec ancien comme ἔδωκα, ἔθηκα, ἀφῆκα et des confusions de la fin de l'époque romaine entre aoristes et parfaits, qui favorisent la création de formes mixtes comme εποίκα, issu de ἐποίησα et πεποίηκα.

La nouveauté réside dans les aoristes passifs en -(θ)ηκα. Georges Hadzidakis et Robert Browning expliquent la nécessité de ces nouvelles désinences par l'existence ou l'absence d'un ν final qui entraînait des confusions entre la première et la troisième personne du singulier : θην = θη(ν)[74]. Georges Babiniotis ajoute, de façon convaincante, que ces nouvelles terminaisons d'aoriste passif rejoignent celles de l'aoriste et de l'imparfait actifs, de sorte que presque toutes les terminaisons passées ont désormais la même série de désinences : -α, -ες, -ε, -αμεν, -ατε, -αν[75].

Selon Hadzidakis, cette nouveauté est postérieure à l'époque des *Poèmes ptochoprodromiques* et antérieure aux œuvres d'Emmanuel Georgilas (deuxième moitié du XVe siècle[76]). On peut préciser

74 Hadzidakis (1905-1907), 2, p 549 explique que l'adjonction d'un ν à la 3e personne du singulier, constante au Moyen Âge, entraînait des confusions avec la première personne. Au contraire, Browning (1991), p. 111, considère que la confusion est due à la faiblesse du -ν à la 1re personne. L'explication de Hadzidakis est plus convaincante, car, comme nous venons de le voir, le ν final se maintenait bien dans le grec du Péloponnèse au XIVe siècle

75 Babiniotis (1985), p. 142.

76. Emmanuel Georgilas est l'auteur d'un poème intitulé « La peste de Rhodes » (*Το θανατικόν της Ρόδου*) sur un événement qu'il avait vécu en 1498. On lui attribue un poème sur Bélisaire, *Ιστορική εξήγησις περί Βελισαρίου* et un autre poème sur « La prise de Constantinople ». Dans « La peste de Rhodes » les aoristes en -ηκα abondent, mais les aoristes en -ην existent aussi.

un peu plus et dater le phénomène de la période qui s'étend entre le XII^e^ et le XIV^e^ siècle. Le fait que dans notre texte ces désinences coexistent avec les terminaisons -η, qui sont plus fréquentes : εταράχτη (v.2), ελυπήθη (v. 27), εντράπη (v. 28), εθλίβη (v. 28), montre que la langue hésitait encore sur ce point, comme elle le fait dans nombre de dialectes néo-helléniques[77].

Les emplois relativement nombreux de *l'infinitif* dans ce texte tardif peuvent surprendre, puisqu'on a déjà constaté le recul général de ce mode réduit à un rôle proche de celui d'un substantif.

On trouve d'abord un emploi circonstanciel, avec des verbes de sentiment, au v. 2 : εντράπη το ακούσει το φυγείον, « il eut honte d'entendre parler de fuite ». Ce type d'infinitif, qui est fréquent dans la *Chronique*[78], peut se trouver seul à la place d'une proposition temporelle : το ελθεί το βραδύ (v. 18), « quand viendra le soir », littéralement « à venir le soir ». C'est peut-être une formule commode, autorisée par l'infinitif substantivé de type τὸ φαγεῖν > το φαΐ, « le manger, le repas », pour rendre les infinitifs du modèle français (*cf.* le français moderne, « à entendre… »). Mais la présence fréquente de l'infinitif articulé à valeur verbale au siècle suivant dans l'*Apocopos* de Bergadis (voir plus bas VI. 2, morphologie) invite à considérer que ces formes appartiennent au grec parlé à l'époque.

77 Un coup d'œil dans les textes dialectaux réunis par Contossopoulos (1994) confirme ce point. À Chypre on trouve εσηκώθηκε et ετραβήχτην et dans le Dodécanèse εφοβήθην, ευρέθη, mais κόπηκαν

78. V. 256 : χαράν μεγάλην έποικαν *το ιδεί* τον μαρκέσην, « ils firent grande joie *à voir le marquis* », v. 339, χαράν μεγάλην έλαβεν *το ακούσει* το μαντάτο, « il conçut une grande joie *à entendre* la nouvelle », v. 454, *Το ιδεί* ότι ετύφλωσεν εκείνος τον πατήρ του, « *à voir* qu'il avait aveuglé son père… », v. 555, *το ιδεί* το πλήθος των Φράγκων, « *à voir* la foule des Francs ».

Tout aussi curieux est l'emploi de l'infinitif avec l'auxiliaire έχω qui, à première vue, ressemble au parfait périphrastique (παρακείμενος) grec moderne. Mais la combinaison de cette périphrase avec la particule να, qui donne à l'ensemble une valeur future, crée une forte contradiction : l'action ne peut pas à la fois s'être passée autrefois, faire encore sentir ses effets et être envisagée dans l'avenir. Les contextes montrent qu'il ne s'agit pas non plus d'un futur antérieur. Ainsi aux vers 18-21 : είπαν ότι, το ελθεί το βραδύ, να κοιμηθή ο λίος λαός, να μη τους *έχουν νοήσει* [...], να ορμηθούν, να έχουσιν μισέψει, il est évident qu'aussi bien dans la subordonnée temporelle que dans la principale les périphrases avec έχω et l'infinitif ont exactement le même sens que les subjonctifs qui se trouvent dans le premier hémistiche du vers. D'où la traduction : « ils décidèrent qu'à la venue du soir, [quand] dormiraient les simples soldats, qu'ils ne feraient pas attention à eux, ils s'élanceraient, ils partiraient ». Il serait absurde de voir ici un futur antérieur : « ils s'élanceraient, ils seraient partis auparavant ». La conclusion est que nous n'avons pas affaire à des parfaits — qui ne feront leur apparition qu'au XVI^e siècle au plus tôt —, mais à des périphrases verbales peut-être inspirées à l'origine par des locutions françaises existant dans le modèle ; έχω νοήσει équivaudrait, par exemple, à « avoir/prendre connaissance » et έχω μισέψει à « prendre la fuite[79] ».

79. Pour Browning (1991), p. 110, il s'agirait de la « combinaison de deux périphrases de futur appartenant à deux stades différents de l'évolution de la langue », explication qui ne convainc pas.

L'infinitif intervient aussi dans une périphrase alors banale servant à exprimer le futur : θέλομεν φανή (v. 14), « nous apparaîtrons » avec peut-être une très légère nuance par rapport aux futurs « optatifs » exprimés par le subjonctif. Ce futur suppose un délai avant de commencer à se réaliser ; c'est ce que nous avons appelé un « futur à terme[80] ».

VOCABULAIRE

Dans cette région éloignée tant géographiquement que politiquement de Byzance il est remarquable que le vocabulaire d'origine latine soit aussi important dans le domaine des armes. Le souvenir de la « romanité » de Byzance se maintient. Les Grecs orthodoxes qui se réclament de l'ancien Empire romain d'Orient continuent à être appelés Ρωμαίοι (v. 5).

Le vocabulaire latin de base qui est entré en grec à l'époque romaine s'est implanté définitivement.

Ainsi *princeps* est depuis longtemps intégré sous la forme πρίγκιψ[81] puis πρίγκιπας (v. 36) avec une évolution de sens qui montre l'influence du vocabulaire de la féodalité occidentale. On trouve ici le verbe μισσεύω (v. 21), « partir », dérivé du parfait *missus* que nous avons déjà rencontré dans les *Poèmes ptochoprodromiques*. Il est attesté dès le IX^e^ siècle dans la *Chronographie* de Théophane[82]. Le nom φουσσάτον, « armée », (v. 37) est ancien dans la langue et y demeurera jusqu'à l'époque moderne. Il vient

80 Tonnet (1982), p. 114.

81 Le mot figure déjà chez Polybe au II^e^ siècle avant J.-C.

82. Carolus De Boor, *Theophanis Chronographia*, I, p. 237, 20 : πρὸ τοῦ μισεῦσαι.

de la périphrase *fossatum castrum*, « camp entouré d'un fossé ». Par métonymie, il en est venu à désigner l'armée cantonnée dans le camp, puis simplement l'armée. Attesté au IXe siècle chez Théophane sous la forme φοσσάτον, il apparaît déjà dans des inscriptions d'époque romaine[83]. Le mot κάμπος < *campus*, « plaine », appartient au même vocabulaire militaire. C'est à l'origine un champ d'exercices et Hésychius dans son *Lexique* (Ve-VIe siècle) lui donne comme équivalent ἱππόδρομος. Il en est de même pour le mot τέντα (v. 31), connu en grec dès le VIIe siècle[84], qui vient du participe *tentus*, sans doute parce qu'il s'agit d'une toile tendue. Bien qu'il ne soit attesté que bien plus tardivement[85], son synonyme κατούνα (v. 24), « tente », « cantonnement », semble avoir une origine similaire.

Comme dans le texte précédent, le vocabulaire d'origine grecque a un caractère purement néo-hellénique.

Le nom αφέντης[86] est connu depuis longtemps sous la forme αὐθέντης. On se souvient qu'au IIe siècle le lexicographe Phrynichos signalait déjà son évolution vers le sens de « maître », alors qu'il signifiait dans le vocabulaire juridique « qui accomplit un acte lui-même ». Au contact de la féodalité occidentale, le mot rend

83. Voir, dans le Dictionnaire de Liddel-Scott, le mot φόσσατον avec une accentuation grecque refaite ; mais le document était-il accentué ? L'accentuation latine sur la pénultième est confirmée, s'il en était besoin, par le nom de la ville arabe (près du Caire) Fusṭāṭ (Y Le Bastard).

84. Le mot latin est aussi passé en égyptien, comme toponyme : Tanṭa, dans le delta du Nil (Y. Le Bastard).

85. Lire l'article κατούνα dans Kriaras (1969-1993) ; le mot viendrait du bas latin *canto, cantonis* ou de l'italien *cantone*. D'autres savants supposent une origine « balkanique » pour ce mot qui figure aussi en roumain et en albanais

86 Sur l'histoire de ce mot, lire Psichari (1930), p 795-830

la notion de « seigneur ». Plus tard il passera en turc sous la forme *efendi*. Le mot aurait dû subir la différenciation signalée plus haut et devenir *αφτέντης. Selon Georges Hadzidakis, la forme a été influencée par le verbe διαφεντεύω < δηφεντεύω < *defendo*[87], car αὐθεντεύω signifiait « être le patron de quelqu'un, le défendre ». Nous trouvons déjà le mot sous la forme moderne de notre texte dans le *Poème ptochoprodromique* IV, 245 : κάθισ', αφέντη.

Comme en grec moderne, « pouvoir » se dit ημπορώ, mot qui a supplanté, dans la langue parlée, l'ancien δύναμαι (devenu δύνομαι) qui ne survit que très modestement. Le mot apparaît d'abord à l'époque romaine sous la forme εὐπορῶ, « passer facilement, avoir des facilités, des possibilités », par exemple dans un papyrus du IIIe siècle : ἵνα εὐπορεῖς τοῦ γράφειν[88], « afin que tu puisses écrire ». C'est encore ainsi que le verbe figure au VIe siècle dans le *Pré spirituel* (24 62, p. 2869) de Moschos : ἔβλεπέ τινα μὴ εὐποροῦντα σπεῖραι, « il voyait quelqu'un qui ne pouvait pas semer ». Le mot semble avoir par la suite subi l'influence du substantif ἔμπορος[89], à moins que le passage de [efpo'ro] à [empo'ro > embo'ro] ne soit phonétique et comparable à ἐλαύνω > λάμνω[90]. La forme εμπορώ, aoriste ημπόρεσα, semble s'être imposée ensuite. Mais avec la différenciation des timbres [ε]

87 Hadzidakis (1905-1907), I, p. 172.

88 p *Flor* 357, cité par Hunt & Edgar (1932), p 356

89 Ce développement ne concerne pas le pontique où ευπορώ a poursuivi son évolution de la façon attendue en se simplifiant en επορώ, comme αυτού était devenu ατού

90 Explication suggérée par D.-C Hesseling (1931), p. 62. La même évolution explique εὔνοστος > έμνοστος, χαῦνος > αχαμνός, εὐνοῦχος > μ (ου) νούχος.

et [i], l'augment temporel a cessé d'être senti comme un allongement de la voyelle initiale ; l'impression s'est créée, comme dans ηξεύρω, que le verbe commençait par un η[91]. D'où le présent ημπορώ.

On remarque aussi dans ce texte la locution pronominale κατὰ εἷς qui deviendra καθεἱς > καθένας. Il s'agit de la transformation de la locution distributive κατὰ ἕνα, avec élision et assimilation d'aspiration καθ' ἕνα, « un par un », en pronom personnel déclinable substitué à l'ancien ἕκαστος. Cette évolution est déjà en grande partie accomplie à la fin du premier siècle de notre ère. On lit par exemple dans l'*Évangile* de Jean, 8, 9 : ἐξήρχοντο εἷς καθ' εἷς, « ils sortaient un par un », « ils sortaient *chacun* à son tour ». Quant à l'adjectif invariable κάθε, il est le produit de l'analyse, avec mauvaise coupure entre les mots, d'une locution avec κατά distributif suivi d'un mot commençant par ε-. Par exemple la locution καθ' ἕνα aura été prise pour une élision de καθε ἕνα.

CONCLUSION

Le caractère dialectal du texte n'est guère sensible. Cela tient sans doute au fait que la koiné orale actuelle est précisément sortie de la langue du Péloponnèse. Ce sont les écarts par rapport à cette langue qui apparaissent maintenant comme dialectaux. Les particularités de la langue de la *Chronique de Morée*, caractéristiques du grec commun du XIVe siècle, sont les suivantes.

91. Sur cette régularisation des initiales vocaliques des verbes au présent et au passé, voir Hadzidakis (1905-1907), I, p. 34

La « synizèse » n'est pas réalisée : φεγγαρίου ≠ [fegaˈrju] ; mais la lecture correcte des vers oblige à considérer qu'il existait alors dans la langue des diphtongues décroissantes, comme ici /iu/ prononcé en une seule syllabe. Les aphérèses sont encore très rares. On constate seulement l'existence des nouveaux monosyllabes clitiques, comme να et les pronoms personnels faibles. D'autres mots ou syntagmes destinés à devenir des monosyllabes proclitiques restent dissyllabiques ; c'est le cas de όπου, ουδέν, ωσάν, εις τον. Le ν final ne tombe que très rarement (ραβδί, τέντα) ; mais peut-être faut-il mettre cela au compte de l'incertitude de la tradition manuscrite. L'expression du futur n'est pas encore fixée : on hésite entre le nouveau subjonctif et la périphrase θέλω plus infinitif. L'infinitif précédé de l'article *semble* garder une valeur verbale et remplacer une proposition circonstancielle ou une complétive avec verbe de sentiment. Le parfait périphrastique n'existe pas encore.

CHAPITRE VI

Le grec sous l'occupation ottomane (du XV^e au XVII^e siècle)

1. Du XV^e siècle au siècle des Lumières

La chute de Constantinople ne fit qu'affirmer un mouvement qui avait commencé dès le début du XIII^e siècle avec la conquête de la Ville par les Croisés. La culture byzantine avait définitivement perdu son splendide isolement. Dès avant 1453, ce qui restait de la culture savante grecque avait commencé à se mêler aux forces vives de la Renaissance occidentale[1]. Le monde grec, privée de la plupart de ses intellectuels, n'allait lui-même profiter que très peu de ce mouvement auquel il avait contribué.

Le pays occupé par les Ottomans ne se définit plus que par la religion de la majorité de ses habitants. Les Ρωμαῖοι ne sont plus que des *Roumis*. Ce qui reste de vie intellectuelle est entièrement contrôlé par l'Église orthodoxe. La culture « laïque » en langue populaire ne pourra accéder à l'écrit qu'à la période suivante.

Ceci n'est pas sans rapport avec l'histoire du grec. La langue de l'Église orthodoxe est le grec atticiste des Pères du IV^e siècle. C'est essentiellement dans ce grec ancien que communiquent

1 Le plus célèbre des intellectuels grecs, passé en Occident en 1439, est sans conteste Bessarion, né à Trébizonde en 1403, élève de Gémiste Pléthon, et qui mourut cardinal catholique à Rome en 1472. Il avait constitué une très riche bibliothèque de manuscrits grecs qui se trouvent aujourd'hui à la bibliothèque Saint-Marc de Venise.

entre eux les clercs qui constituent, de la fin du XV[e] au XVIII[e] siècle, la seule classe cultivée dans la Grèce occupée[2].

La grande masse de la population ne sait pas lire. Cela explique que nous manquions de documents écrits qui nous renseignent sur le grec effectivement parlé dans la Grèce ottomane. Tout au plus avons-nous des sermons[3], des vies de saints, des récits de miracles[4] et des extraits de la Bible[5], des almanachs[6] et quelques textes narratifs venus du Moyen Âge[7] ou traduits de langues orientales[8] écrits dans un idiome à demi savant assez simple pour

2. On peut s'en rendre compte en lisant la correspondance d'Eugène Yannoulis l'Étolien qui correspond en grec atticiste avec les dignitaires de l'Église, Dimaras (1975), p. 61-63

3 À cette catégorie appartiennent le *Trésor* (*Θησαυρός*), édité en 1528 par Damascène le Studite, et les *Prédications et Sermons* (*Διδαχαὶ καὶ λόγοι*) d'Ilias Miniatis au XVII[e] siècle

4. Le plus célèbre de ces recueils de récits édifiants est certainement le *Salut des pécheurs* (*Ἁμαρτωλῶν σωτηρία*), Venise, 1641, du moine Agapios Landos.

5 C'est le cas d'une adaptation d'une histoire sainte en italien intitulée *Fioretto di tutta la Biblia historiato* (1531) faite par Ioannikios Kartanos sous le titre *Παλαιά τε καὶ Νέα Διαθήκη*, Venise, 1536, [Ancien et Nouveau Testaments] qui a fait l'objet d'une excellente réédition philologique avec d'abondantes notices par Eléni Kakoulidi-Panou et Eléni Karantzola aux éditions du Centre de la langue grecque, Thessalonique, 2000

6 Le seul qui se soit conservé et que l'on réédite constamment est le très pittoresque *Travaux des champs* (*Γεωπονικόν*), Venise, 1643, d'Agapios Landos

7 Pour le XVI[e] siècle, on peut citer, outre l'*Apocopos*, 1534, de Bergadis dont nous allons parler, l'*Histoire d'Apollonios de Tyr*, 1553, et l'*Histoire de Susanne* de Marcos Defaranas, 1553. Un fac-similé de ces textes a été édité par Georges Kehayoglou, *Λαϊκά λογοτεχνικά έντυπα*, Ermis, 1982. Ajoutons l'*Histoire d'Alexandre le Grand* qui remonte au *Pseudo-Callisthène* mais ne trouve sa forme définitive imprimée qu'à Venise en 1750. Voir cette édition dans Georges Veloudis, *Διήγησις Αλεξάνδρου του Μακεδόνος*, Athènes, Ermis, 1977.

être compris par le peuple qui se les fait lire plutôt qu'il ne les lit lui-même. Ces textes circulent dans des éditions surtout vénitiennes[9] ; celles qui sont courtes et bon marché sont appelées « brochures » (φυλλάδες).

Bien sûr, le peuple avait aussi sa propre culture orale constituée par des contes et des chansons traditionnelles dont les formes dialectales variaient avec les régions. À quelques exceptions près, ces productions n'ont été consignées systématiquement par écrit qu'au XIX^e siècle[10].

---

8 Citons le *Recueil de contes de Syntipas le Philosophe traduits du persan* (*Μυθολογικὸν Συντίπα τοῦ φιλοσόφου ἐκ τῆς περσικῆς γλώσσης μεταφρασθέν*), Venise, 1805.

9 À propos de ces éditions vénitiennes, consulter de Nicolas G. Contossopoulos, *Τὰ ἐν Βενετίᾳ τυπογραφεῖα κατὰ τὴν Τουρκοκρατίαν*, Athènes, 1954. Sur une maison d'édition vénitienne très connue, celle des Glykis, lire Georges Veloudis, *Τὸ ἑλληνικὸ τυπογραφεῖο τῶν Γλυκήδων στὴ Βενετία (1670-1854). Συμβολὴ στὴ μελέτη τοῦ ἑλληνικοῦ βιβλίου*, Athènes 1987, trad. de l'original allemand, *Das griechische Druck-und Verlagshaus « Glikis » in Venedig (1670-1854)*, Wiesbaden, 1974. Sur le livre grec en général, consulter Koumarianou-Droulia-Layton (1986). On trouvera une présentation rapide mais bien documentée en français dans la communication au XVI^e Congrès international d'études byzantines de Léandre Vranoussis, « L'hellénisme postbyzantin et l'Europe. Manuscrits, livres, imprimeries », 1981. On y apprend que les livres grecs imprimés à Venise étaient vendus dans les foires de petites villes de Thessalie comme Moscolouri ou Elassona.

10 Certains manuscrits nous conservent cependant des formes anciennes de ces chansons, comme le manuscrit de Londres (British Museum, add. 8241) de la fin du XV^e siècle publié par D.-C. Hesseling et H. Pernot sous le titre *Ἐρωτοπαίγνια (Chansons d'amour)*, Paris-Athènes, 1913. On peut citer aussi un recueil du XVII^e siècle conservé au mont Athos et édité par Bertrand Bouvier, *Δημοτικὰ τραγούδια ἀπὸ χειρόγραφο τῆς Μονῆς τῶν Ἰβήρων*, 1960. Le premier recueil systématique de chansons populaires traditionnelles est le livre fameux de Claude Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, Paris, Firmin Didot, 1824. Pour les contes on peut citer de Jean Pio, *Contes populaires grecs*, Copenhague, 1879

Puisque le grec n'était pas la langue officielle de l'Empire ottoman, la langue parlée de Constantinople, malgré son prestige, ne put devenir la koiné orale de tous les Grecs. Cet état de langue exerça cependant une influence certaine sur la langue écrite simple de l'époque des Lumières.

En revanche, il se constitua pendant un temps à partir du grec parlé en Crète du XVe siècle au XVIIe siècle (prise de Candie par les Turcs en 1669) une norme de la langue vulgaire écrite qui survécut dans les Îles ioniennes et contribua au XIXe siècle à la formation de la langue démotique littéraire. Mais cela n'eut pas d'incidence sur le grec parlé dans la Grèce occupée par les Turcs qui resta morcelé en parlers et dialectes, sans qu'aucun d'entre eux prenne le dessus jusqu'à l'Indépendance.

Les textes, souvent de grande valeur littéraire, écrits et édités par des Crétois du XVe au XVIIe siècle[11] constituent les documents les plus abondants et les plus authentiques sur le grec parlé de la période qui nous occupe.

Les raisons qui ont alors favorisé la rédaction de poèmes en langue vulgaire en Crète sont les mêmes que celles qui avaient donné naissance à la *Chronique de Morée* et aux romans de chevalerie grecs à l'époque précédente. Dans ces régions « franques », les Grecs cultivés avaient accès aux littératures de leurs conquérants et y trouvaient des exemples à imiter. Il leur suffisait, pour

11 Pour une présentation récente, succincte mais complète, de cette littérature, lire Stylianos Alexiou, *Η κρητική λογοτεχνία κατά τη βενετοκρατία*, Crète, 1990, et le livre plus détaillé mais plus ancien d'Alexandre Embiricos, *La Renaissance crétoise. XVIe et XVIIe siècles*, Paris, 1960.

créer à leur tour, de puiser dans le vaste fonds de la poésie populaire orale grecque et d'emprunter des canevas fournis par l'étranger. Le grec parlé acquiert là les lettres de noblesse que Byzance lui avait le plus souvent refusées.

Pour montrer l'évolution du grec en Crète et dans le reste de la Grèce du XVe siècle au XVIIe siècle, nous examinerons trois courts extraits qui, plus que d'autres, nous paraissent s'approcher de la langue réellement parlée : l'*Apocopos* de Bergadis publié en 1509 mais écrit vers 1420[12], une traduction littérale de l'Ancien Testament publiée en 1547 et *Erotocritos* de Vicenzo Cornaro achevé vers 1610. Nous étudierons aussi la présentation de la langue parlée dans une grammaire du XVIe siècle.

2. *Apocopos* **de Bergadis** (première moitié du XVe siècle)

Nous avons vu que les traits dialectaux n'étaient pas très sensibles dans un texte péloponnésien de la première moitié du XIVe siècle. Il n'en est pas de même en Crète un siècle plus tard. En effet, dans le poème de Bergadis, on voit apparaître des particularités crétoises dans le vocabulaire. Par d'autres aspects la langue du texte se rattache encore au grec vulgaire commun médiéval.

L'œuvre appartient au genre de la descente aux Enfers (catabase) caractéristique de la fin du Moyen Âge occidental, mais

12 Je me suis beaucoup aidé, pour la présente mise à jour, de l'excellente édition scientifiquement établie et commentée de Michel Lassithiotakis. Ce travail, cité ici comme Bergadis-Lassithiotakis, doit paraître aux éditions MIET. Après une discussion détaillée, p. 35-38, l'auteur date la composition du poème « peu après 1420 ».

qui n'est pas sans exemple en Orient. Elle a un caractère symbolique énigmatique. Le narrateur décrit un rêve qui le mène aux Enfers ; il y trouve de jeunes morts qui regrettent les charmes de la vie, racontent comment ils sont morts et apprennent avec amertume que les vivants les ont oubliés. Plus que le symbolisme vaguement dantesque, le lecteur retient le lyrisme contrasté et poignant des thèmes du printemps, de la jeunesse et de la mort injuste classiques dans la chanson populaire traditionnelle (δημοτικό τραγούδι).

Μίαν από κόπου ενύσταξα, να κοιμηθώ θυμήθην·
ήθεκα στο κρεββάτιν[13] μου κ' ύπνον αποκοιμήθην.
'Εφάνιστή μου κ' έτρεχα εις λιβάδιν ωραιωμένον,
φαρίν εκαβαλλίκευγα σελλοχαλινωμένον.
Κ' είχα στην ζώσιν μου σπαθίν, στην χέρα μου κοντάριν,
ζωσμένος ήμουν άρματα, σαγίττες και δοξάριν.
Κ' εφάνη με οκ εδίωχνα με θράσος ελαφίνα·
ώρες εκοντοστένετον και ώρες με βίαν εκίνα.
Προυνόν του τρέχειν ήρχισα, τάχα να βάλω χέρα
κ' έτρεχα ώστε κ' ετσάκισεν το σταύρωμαν η μέρα.
Κ' ευθύς από τα μάτια μου εχάθηκεν το 'λάφιν
και πώς και πότε εχάθηκεν εξαπορώ του γράφειν. [...]
Και προς την δείλην έσωσα στου λιβαδιού την μέσην
κ' ηύρα δεντρόν εξαίρετον και ωρέχθην του πεζεύσειν.
Επέζευσα εις το δεντρόν κ' έδεσα τ' άλογόν μου
και τ' άρματα εξεζώστηκα, θέτω τα στο πλευρόν μου. [...]

13. στο κρεββάτιν leçon des deux premières éd imprimées εις το κληνάρη (=κλινάρι), leçon du manuscrit *Vindobonensis*.

Το δέντρον ήτον τρυφερόν κ' είχεν πυκνά τα φύλλα,
είχεν και σύγκαρπον αθόν και μυρισμένα μήλα.
Και μυριαρίφνητα πουλιά στο δέντρον φωλεμένα
κατά την φύσιν και σκοπόν ελάλειν το καθένα.
Και από τα κάλλη του δεντρού, την ηδονήν του τόπου
και των πουλιών την μελωδίαν και ολημερνού του κόπου
ως από βιας ηκούμπησα του περιανασάνω
κ' εστοχαζόμην το δεντρόν εις την κορφήν απάνω. [...]
Και εστοχαζόμην το δεντρόν, τους κλώνους του τριγύρου
και πάλιν μέσα το 'βλεπα, τις τό 'σειεν εσυντήρουν.
Και δύο, μ' εφάνην, ποντικοί το δένδρον εγυρίζαν,
άσπρος και μαύρος, με σπουδήν του εγλείφασιν την ρίζαν.

« Un jour sous l'effet de la fatigue je me mis à somnoler, l'envie me prit de dormir, je me couchai dans mon lit et m'endormis cédant au sommeil. Il me sembla [en rêve] que je courais dans une belle prairie, que je chevauchais un destrier équipé d'une selle et de rênes ; et j'avais une épée à la ceinture, à la main une lance, j'étais ceint d'armes, de flèches et d'arc ; et il me parut que je poursuivais hardiment une biche ; à certains moments elle hésitait, à d'autres elle se déplaçait bien vite. J'avais commencé à courir le matin, afin de mettre bientôt la main sur elle et je courus jusqu'à ce que le jour eût atteint le milieu de sa course. Et soudain la biche disparut à mes yeux ; comment et quand elle disparut, c'est ce que je ne saurais dire. Et vers le soir j'arrivai au milieu de la prairie, j'y trouvai un arbre extraordinaire et j'eus envie de mettre pied à terre. Je descendis de cheval près de l'arbre, y attachai mon cheval, me débarrassai de mes armes et les mis à côté

de moi. Le feuillage de l'arbre était tendre, il avait des feuilles serrées, il avait des fleurs avec leurs fruits et des pommes parfumées. Et d'innombrables oiseaux nichés sur l'arbre chantaient un chant différent, chacun selon sa nature. À cause des beautés de l'arbre, de l'agrément de ce lieu, de la mélodie des oiseaux et de la fatigue de tout le jour, je fus comme forcé de m'étendre pour reprendre souffle et je me mis à observer l'arbre à son sommet, vers le haut. [...] Et j'observais l'arbre, ses branches tout autour, puis je regardais dedans, je cherchais à voir qui l'agitait. Et j'aperçus deux rats tournant autour de l'arbre, l'un blanc, l'autre noir qui se dépêchaient de ronger sa racine[14]. »

COMMENTAIRE

On doit, pour analyser ce texte dans la perspective de l'histoire de la langue, se garder de deux erreurs opposées : 1) le considérer comme entièrement représentatif du grec commun de la première moitié du XVe siècle, 2) le prendre pour un texte dialectal. La meilleure définition de cet état de langue a été fournie par Stylianos Alexiou dans son édition : « La langue de l'*Apocopos* est la langue populaire commune de la littérature byzantine avec beaucoup d'archaïsmes et [...] des éléments de la langue maternelle du poète, c'est-à-dire du dialecte crétois. [...] *Les éléments dialectaux sont rares*. Certains sont absents parce qu'ils ne s'étaient pas encore imposés dans le parler crétois, d'autres parce que le poète les évite et préfère rester proche du style commun[15]. »

---

14 Symboliquement le rat blanc et le rat noir qui rongent l'arbre représentent les jours et les nuits qui progressivement réduisent la durée de notre vie.

15 Edition d'*Apocopos*, Ermis, 1971, p. 11-12

PRONONCIATION

Bien qu'on ne puisse faire une confiance absolue à des éditions imprimées[16] qui ont tendance à archaïser[17], on remarque qu'au début du XV^e siècle la norme orthographique, qui doit correspondre à une certaine pratique orale, est d'écrire le ν final. Cela s'observe dans les neutres en -μαν et en -ιν, selon les habitudes de la langue médiévale (κρεββάτιν, λιβάδιν, φαρίν, σπαθίν, κοντάριν, δοξάριν, 'λάφιν, σταύρωμαν), alors même que l'amuïssement du -ν final allait se généraliser en crétois littéraire classique du XVII^e siècle et que l'on en voyait déjà des manifestations au siècle précédent dans la *Chronique de Morée* (ραβδί, πράγμα). Les quelques exceptions concernent des mots de terminaison latine, ελαφ*ίνα*[18] (v. 7) et des formes typiquement crétoises, χέρα (v. 5 ; 9).

---

16 La tradition du texte comporte aussi deux manuscrits, le *Vaticanus gr.* 1139 et le *Vindobonensis theologicus gr.* 244. Ces manuscrits sont dans l'ensemble moins fiables que les versions imprimées antérieures. Le *Vaticanus* est copié sur la deuxième édition imprimée et le *Vindobonensis* est très souvent fautif, bien qu'il contienne quelques bonnes leçons. La plus ancienne édition imprimée (récemment retrouvée) due à Nicolas Kalliergis et très probablement vénitienne, date de 1509. Finalement pour s'approcher de l'état initial du texte, il faut combiner les indications des deux premières éditions imprimées (1509 et 1534) et celles du *Vindobonensis*. Sur tout ceci lire l'exposé très détaillé de Bergadis-Lassithiotakis (s. d.), p. 2-31

17. Cela ne signifie pas que *tous* les archaïsmes soient des corrections d'éditeur. Bon nombre peuvent appartenir à la norme écrite de l'auteur qui serait *mixte* par définition (Bergadis-Lassithiotakis, p. 26).

18 Cette terminaison semble être entrée en grec par les noms de baptême comme Μαρίνα, Παυλίνα, puis elle passe dans les noms de famille féminins : Παλαιολογίνα et les noms de métiers féminins : χορταρίνα (XII^e siècle).

Comme dans la *Chronique de Morée*, des diphtongues décroissantes apparaissent dans la langue du texte. Le caractère *assez fréquent* de l'accentuation paroxytone des finales en hiatus que la versification oblige à prononcer en une seule syllabe, en particulier à la césure, invite à considérer la synizèse comme imparfaitement réalisée dans le crétois (littéraire) du début du XV^e^ siècle : μίαν (v. 1), βίαν (v. 8), μελωδίαν (v. 23)[19]. Mais dans beaucoup d'autres cas on a déjà affaire, comme en démotique, à une syllabe yod + voyelle : μάτια (v. 11) en deux syllabes [ˈmatça], λιβαδιού (v. 13) [livaˈdju], πουλιά (v. 19) [puˈlja], πουλιών (v. 22) [puˈljon], βιας (v. 23) [vjas] ; *cf. a contrario* βίαν, au v. 8. Il est à noter que l'on trouve des diphtongues décroissantes dans les déclinaisons conservées sans grand changement depuis le grec ancien, comme celle des féminins -ία, alors que les catégories morphologiques du grec médiéval et moderne, comme les neutres en ί(ν), connaissent très généralement la synizèse. Le grec écrit cultive une ressemblance, au moins extérieure, avec le grec ancien.

Cela pose plus généralement la question de la synizèse en grec. Il faut d'abord remarquer que des dialectes archaïques, ceux d'Italie du sud, du Pont, de Mégare, d'Égine et du Magne, ne la connaissent pas[20]. On ajoutera qu'en grec commun elle n'apparaît que dans des mots concrets constamment en usage, alors qu'on ne l'observe pas dans les mots abstraits d'importation relativement

---

19. Là-dessus, lire Lassithiotakis (1997), p. 120-122.
20. Consulter Contossopoulos (1994), p. XXIII, qui cite les formes φωτία, καρδία

récente dans la langue parlée. On dit φωτιά, καρδιά, κοιλιά, γειτονιά, mais φιλία, φιλανθρωπία, Αγγλία[21].

L'aphérèse de la voyelle initiale atone est tout aussi sporadique que dans le texte du XIVe siècle. Elle ne s'observe presque jamais ici — sauf cas, généralement non noté[22], d'élision — dans les augments atones des verbes, alors qu'elle est de règle dans le démotique standard. On lit : **ενύσταξα, εθυμήθην, εφάνιστη, εκαβαλίκευγα, εδίωχνα, εκοντοστένετον, εκίνα, ετσάκισεν, εχάθηκεν, επέζευσα, εξεζώστηκα, ελάλειν, εστοχαζόμην, εγυρίζαν, εγλείφασιν** mais θυμήθην, où l'on peut envisager une élision. Dans le groupe proclitique préposition + article l'aphérèse n'est pas régulière ; on trouve en effet : εις το δεντρόν (v. 15), εις την κορφήν (v. 24) et une fois στο δέντρον (v. 19). Cependant dans deux substantifs néo-helléniques en -ιν on observe l'aphérèse comme en grec moderne. C'est le cas de μάτια < ὀμμάτια et de 'λάφιν < ἐλάφιον. On comprend comment par l'effet de l'élision et d'une mauvaise coupure entre l'article et le nom a pu se créer une forme comme μάτιν : τὸ ὀμμάτιον > το 'μμάτιν > το μάτιν. On explique aisément de la même façon la formation de σπίτι < ὀσπίτιον, νύχι < ὀνύχιον, φρύδι < ὀφρύδιον. Pour rendre compte de la formation de λάφιν et λάδιν, on doit envisager l'effet d'élisions avec des désinences temporelles : είδε (ε)λάφιν, επήρε (ε)λάδιν.

21 Sur la question délicate de la prononciation des voyelles en hiatus en grec moderne, voir Mackridge (1990), p 79-80

22 τό 'βλεπα et τό 'σειεν ne constituent pas des exceptions, puisque c'est précisément l'augment *accentué* qui est élidé, avec report de l'accent sur la voyelle plus ouverte qui l'emporte

L'accentuation du texte présente un état d'évolution de la langue qui paraît plus avancé que celui du grec démotique standard. Dans le verbe ne jouent plus que la règle de limitation syllabique (νόμος της τρισυλλαβίας)[23] et l'analogie. C'est ainsi que l'on observe une remontée maximum de l'accent malgré une finale anciennement longue dans εφάνιστή μου (v. 3). En revanche, l'analogie avec le présent et les deux premières personnes du pluriel entraîne le maintien de l'accent sur la pénultième dans l'imparfait εγυρίζαν, accentué comme εγυρίζαμεν et γυρίζουν. On a déjà observé cette fixation de l'accent dans la *Chronique de Morée* (αφιρώσαν).

On trouve aussi dans les substantifs des accentuations dialectales ou médiévales, comme δεντρόν (v. 14; 19; 21), αθός (v. 18), que le démotique ne posssède pas ou considère comme poétiques. Ces descentes d'accent pourraient s'expliquer par une hésitation entre des formes de neutres en -ιν, -ιού généralement oxytones dans les dissyllabes[24] et les neutres en -ον, -ου ou en -ος, -ους[25] qui font remonter l'accent. On aura accentué δεντρόν comme δεντρί et α(ν)θός comme α(ν)θί que l'on peut confondre avec άνθη ['anθi]. La confusion étant alors générale entre neutre en -ον et neutres en -ος, on lit couramment les formes τα δέντρη, των δεντρών, ce qui a pu entraîner une accentuation analogique du nominatif à partir du génitif pluriel.

23. Là-dessus, lire Tonnet (1984-2), p. 17-18.
24. Consulter sur ce point Tonnet (1977), p. 241-244.
25. Voir sur ces confusions Hadzidakis (1905-1907) I, p. 401-402.

MORPHOLOGIE

La morphologie du nom ne présente dans cet extrait aucune particularité médiévale, ce qui distingue ce texte de la *Chronique de Morée.*

Le verbe au contraire offre quelques archaïsmes. Le plus manifeste de ceux-ci concerne l'infinitif. On remarque en effet ici un emploi courant de l'infinitif avec l'article, qui se distingue encore d'un simple substantif. L'infinitif est, en effet, susceptible de rendre l'opposition aspectuelle synoptique/continu puisqu'il possède encore une forme de présent. On trouve ainsi, au v. 9, του τρέχειν ήρχισα et, au v. 15 du texte complet, το τρέχειν έπαυσα, où l'infinitif articulé το τρέχειν se distingue nettement du substantif non susceptible de variation aspectuelle το τρέξιμο puisqu'il s'accommode à l'idée d'une action inachevée induite par les verbes αρχίζω, παύω[26]. De même, le verbe « savoir » et son contraire « ignorer » impliquent une habitude, une perspective ouverte sur un nombre indéfini d'occurrences, ce qui provoque ici, mais pas en grec actuel, l'utilisation de l'aspect continu dans εξαπορώ του γράφειν (v. 12), « je suis incapable d'écrire ». En revanche, l'idée de volonté qui vise l'ensemble d'une action, donc une action achevée, entraîne logiquement l'emploi de l'infinitif aoriste au v. 14, ωρέχθην του πεζεύσειν. On peut dire que l'infinitif fonctionne un peu à la manière du subjonctif actuel; au lieu d'être précédé par la particule να, il est présenté par un morphème proclitique équivalent, l'article au nominatif ou au génitif. L'infinitif

26 À propos de cette sorte de concordance aspectuelle qui s'observe avec les verbes « commençer », « continuer », « cesser », « apprendre à » etc , lire Tonnet (1981), p. 32-33

et le subjonctif sont alors interchangeables, comme on peut le voir au vers 23, où, à la place d'un infinitif, on a un subjonctif articulé : ηκούμπησα του περιανασάνω qui remplace une locution à l'infinitif de but, « je m'étendis pour reprendre souffle[27] ».

Les formes d'imparfaits qu'on rencontre encore aujourd'hui dans des parlers et dialectes sont quelquefois différentes de celles du démotique standard. Ainsi à l'imparfait médio-passif et dans les imparfaits contractes actifs on trouve des formes directement issues de la koiné avec adjonction d'un ν final, considéré alors comme la marque de la troisième personne du singulier : εκοντοστένετο**ν** (v. 8), ήτο**ν** (v. 16), ελάλει**ν** (v. 20). En revanche, la première personne, ή**μουν**, a déjà remplacé la forme de koiné, ή**μην**. La forme εστοχαζόμην n'est pas un contre-exemple, car il semble que ce soit un archaïsme morphologique[28]. Hadzidakis explique la création de la terminaison -μουν par la disparition, dans un premier temps, de la voyelle fermée non accentuée, puis la création sous l'influence de la consonne labiale d'une voyelle de soutien [u][29]. Mais, s'agissant d'un verbe, il ne semble pas que l'on doive isoler le phonétisme de la première personne de celui des deux autres. L'évolution ultérieure des formes montre assez cette influence réciproque. On sait que ήσο est devenu ήσουν sous l'influence de ήμουν. Dans la conjugaison ήμην, ήσο, ήτον, le timbre [i] de la voyelle atone à la première personne était isolé. Les [o] pré et post-toniques avaient tendance à passer à [u] en grec

27. Là-dessus, voir Bergadis-Lassithiotakis, p. 47.
28. *ibid.*, p. 42.
29. Hadzidakis (1905-1907) II, p. 293-294 ; on observe une anaptyxe similaire de la voyelle [u] dans le passage de ἰγδίον à γ**ου**δί.

commun et dialectal (κωπίον > **κου**πί, κλωβίον > κλ**ου**βί, κωνώπιον > κ**ου**νούπι, ἄωρος > ἄγ**ου**ρος, ἐπάνω > πάν**ου**). Il n'est donc pas impossible que ἦτον soit par fermeture du [o] passé à ἦτουν, forme qui s'est conservée en chypriote[30], et que ἤμουν et ἤσουν aient été créés analogiquement.

VOCABULAIRE

Il est remarquable que dans un texte écrit en Crète, alors que l'île est occupée depuis deux cent cinquante ans par les Vénitiens, on ne trouve pas, en une trentaine de vers, le moindre italianisme. Dans l'ensemble de l'œuvre, les emprunts au vénitien se comptent sur les doigts des deux mains : βόλτα, « tour », νοδάρος, πάλιον « *palio* » [jeu pratiqué à Florence et dans d'autres cités italiennes], σπούρδα « carquois », φαμελιά, φόσσα, φράρος, « frère » (religieux)[31].

On pourrait penser que cela vient du désir d'éviter tout emprunt étranger. Il n'en est rien, car les mots d'origine latine sont nombreux. On trouve toujours le vocabulaire militaire installé dans la langue depuis l'époque romaine : *caballico* dans καβαλλικεύω (v. 4), *sella* dans σελλοχαλινωμένον (v. 4), *arma* dans ἄρματα (v. 6), *sagitta* dans σαγίττες (v. 6). Naturellement ce vocabulaire est parfaitement intégré dans la langue et n'est pas senti comme étranger.

Comme on peut s'y attendre dans une île qui n'avait pas encore été occupée par les Turcs, les emprunts au vocabulaire turc sont

30. Pour toutes ces formes, voir dans Contossopoulos (1994) le tableau de la page 125. Généralement sur la question du passage de [o] à [u] par différenciation, lire Andriotis (1974)

31. Voir dans le dictionnaire de Nazari (1776) aux mots : *volta, nodaro, famegia, frar* et lire Bergadis-Lassithiotakis, p. 51.

presque totalement absents[32]. Du reste, ils ne sont pas plus importants à la même époque dans le grec des régions soumises à l'Empire ottoman. Il est d'autant plus notable que l'on relève, malgré tout, l'orientalisme φαρίν, « cheval de selle », diminutif de φάρας venu de l'arabe *faras*, « cheval ». Il ne faut pas se hâter d'évoquer l'occupation de la Crète par les Arabes[33], car les mots, ο φάρας, η φάρα, το φαρίν, figurent déjà dans la version la plus ancienne du « roman épique » de *Digénis Akritas* au XII[e] siècle[34] et dans la *Chronique de Morée* aux v. 4730 et 4919.

Malgré le léger archaïsme noté par Stylianos Alexiou et Michel Lassithiotakis[35], l'essentiel du vocabulaire appartient à ce qu'on pourrait appeler des formations néo-helléniques, qui se distinguent du grec ancien par la forme et le sens.

Au point de vue des formes, le texte contient un grand nombre de neutres à suffixe -άρι(ν), -άδι(ν) parfaitement régularisés pour la déclinaison et l'accentuation. Ces neutres sont tous paroxytons et ne comportent que quatre formes — le génitif pluriel étant du reste rare. À cette catégorie appartiennent : κρεββάτιν (v. 2), λιβάδιν (v. 3), κοντάριν (v. 5), δοξάριν (v. 6). S'y ajoutent des

32. En dehors de notre extrait, Bergadis-Lassithiotakis, p. 51, cite seulement le turcisme technique αμπάδες, « vêtements de bure ».

33. Au IX[e] siècle et au début du X[e] siècle, la Crète fut arabe pendant 150 ans, jusqu'à sa reprise par Nicéphore Phocas en 961.

34. Voir dans la version de Grottaferrata, chant I, v. 161, II, v. 296, III, v. 327, V, v. 27. On ne peut lire cette version que dans l'édition vieillie de Pétros P. Calonaros, *Βασίλειος Διγενὴς Ἀκρίτας. Τὰ ἔμμετρα κείμενα*, 1941-1942, 2 vol. Pour la version plus récente de l'Escurial, il existe un bonne édition récente de Stylianos Alexiou, *Βασίλειος Διγενής Ακρίτης*, éd. Ermis, 1985.

35. Lassithiotakis (1997).

dissyllabes en -ιν régulièrement oxytons : φαρίν (v. 4), σπαθίν (v. 5), πουλίν (v. 19). Ne font exception à cette règle d'accentuation que μάτιν et λάφιν, anciens trisyllabes ayant perdu leur première syllabe vocalique.

Les composés dont les deux éléments sont sur le même plan, ou dont le premier élément est nominal, continuent à proliférer librement dans la langue[36], comme ils le font encore dans la poésie populaire. On peut citer ici le verbe σελλο-χαλινώ (v. 4), « équiper d'une selle et de rênes », κοντοστένομαι où le premier élément de composition nominal κοντο- a une valeur adverbiale inconnue en grec ancien. Il en est de même dans μυριαρίφνητος (v. 19), adjectif à consonantisme crétois (αρίφνητος = αναρίθμητος) où le nom de nombre μυρι- a la même valeur adverbiale[37].

Les traits du vocabulaire crétois sont peu nombreux mais réels. En dehors de l'emploi de αρίφνητος pour αναρίθμητος que nous venons de signaler, et qui n'est pas sans exemple ailleurs qu'en Crète[38], on peut citer le nom ο αθός (v. 18) au lieu de το άνθος[39], η χέρα (v. 5) pour το χέρι, le verbe θέτω (v. 2) au sens de « se coucher[40] » et l'adjectif ολημερνός (v. 22), « qui dure toute la journée ».

---

36 Ils sont déjà très nombreux au XIIe siècle dans les *Poèmes ptochoprodromiques* ; voir, par exemple, une liste établie par Robert Browning (1991), p 115

37 Ce premier élément de composition est fréquent dans la langue de Bergadis ; il apparaît aussi dans les verbes μυριοαναστενάζω (v. 222 ; 273), μυριοθορυβώ (v 74, 425) et μυριολυπούμαι (v 167) (voir index de Bergadis-Lassithiotakis, p. 281). En grec moderne, ces composés sont populaires et poétiques ; voir *Λεξικό της κοινής νεοελληνικής*, Thessalonique, 1998, p. 895-896

38 Le mot apparaît dans la *Chronique de Morée*, v. 3600, 4660.

39 Voir Contossopoulos (1994), p 31.

40. *ibid*, p. 26.

CONCLUSION

Si l'on ne tient pas compte des particularités dialectales, ce texte est caractéristique de l'état d'évolution du grec dans la première moitié du XV[e] siècle. Il semble bien qu'alors le ν final se maintienne, ce qui en fait encore la marque de l'accusatif, des cas directs au singulier des neutres et de la troisième personne du singulier. La transformation en syllabe yod + voyelle (« synizèse ») des voyelles en hiatus est partiellement réalisée en Crète. Mais dans les catégories grammaticales communes avec le grec ancien (féminins en -ία), on observe, comme déjà dans la *Chronique de Morée*, la présence de diphtongues décroissantes, qui constituent une première étape vers la synizèse. Les conséquences ultimes de la disparition des quantités, qui avait eu lieu autour de l'ère chrétienne, sont maintenant sensibles dans les formes du verbe où la règle de limitation quantitative[41] est parfois violée. En revanche l'aphérèse de la voyelle initiale n'est réalisée, par suite de mauvaises coupures entre l'article et le nom, que dans quelques mots comme 'λάφι et le très courant μάτι. Bien qu'il tende vers la valeur d'un substantif, l'infinitif est encore susceptible d'exprimer l'aspect continu. Les désinences d'imparfaits du démotique standard en -ταν (médio-passif) et -ούσα (actif contracte) ne sont pas usuelles, du moins en Crète.

41 Tonnet (1984-2), p 18

42 Ce livre figure à la Bibliothèque nationale de Paris sous la cote Rés A 470. Il a été retranscrit en caractères grecs et édité — malheureusement sans la version hébraïque en regard — par Hesseling (1897)

3. Le *Pentateuque de Constantinople* (1547)[42]

On peut s'étonner de nous voir étudier ce texte comme un document caractéristique de la langue grecque parlée du milieu du XVIe siècle.

Par certains aspects évidents, cette traduction des cinq premiers livres de l'Ancien Testament est tout à fait étrangère au grec parlé à quelque époque que ce soit. Il s'agit d'une traduction mot à mot qui calque parfaitement le texte hébraïque dans l'ordre des mots, les jeux étymologiques — ce qui conduit à la création de mots inexistants dans le langage courant — et jusque dans le genre de certains noms qui est celui de la langue de départ et non celui du grec.

Malgré cela, le *Pentateuque de Constantinople* a un caractère d'authenticité qu'on ne retrouve pas dans d'autres textes contemporains. Le fait que le grec y soit noté avec des caractères hébraïques lui donne, malgré les insuffisances de cet alphabet, le caractère d'une transcription phonétique[43] que n'aurait pas un texte écrit avec des lettres grecques et suivant l'orthographe historique. Dans le *Pentateuque* on n'écrit pas ce qu'il *faut* écrire, conformément à l'orthographe et quelquefois à la morphologie du grec ancien, mais ce qui s'entend réellement. La seule imprécision importante de cette transcription concerne les accents qu'en hébreu on ne note pas ; cela entraîne une certaine incertitude en ce qui concerne les voyelles en hiatus dont on ne sait pas toujours si elles forment ou non des diphtongues. Nous reproduisons l'accentuation de l'éditeur qui n'est que probable.

43 Pour les problèmes que pose cette notation, voir Tonnet (1992).

Les traducteurs n'ont pas cherché à faire du « bon grec », c'est-à-dire, selon les critères du temps, un grec plus ou moins archaïsé. Ils voulaient rendre intelligible le texte hébraïque dans le grec parlé par les juifs roumaniotes. Or ces juifs n'apprenaient pas à lire et à écrire le grec archaïque des prières chrétiennes[44]. Ceux qui étaient, comme on dit aujourd'hui, « alphabétisés » l'étaient en hébreu. Du grec ils ne connaissaient que la langue parlée, celle précisément qui nous intéresse.

Enfin, le fait que le texte ait été imprimé à Constantinople à l'usage des juifs hellénophones de l'empire ottoman[45] fait supposer qu'on a affaire à un grec moyen qui n'est pas aussi marqué de traits dialectaux que le grec crétois que nous venons d'étudier.

Genèse II, 25-III,19

(25) και ήτον οι δυο τους γυμνοί, ο άθρωπος και η γεναίκα του, και δεν αντρέπουνταν.

III, 1. και το φίδι ήτον πονηρό από παν αγρίμι του χωραφιού ος έκαμεν ο κύριος ο Θεός και είπεν προς τη γεναίκα. απατά ότι είπεν ο Θεός να μη φάτε από παν δέντρο του περιβολιού; (2)

44 On sait qu'à cette époque et longtemps après les écoliers chrétiens apprenaient à lire dans le livre des *Psaumes* de David (*Ψαλτήριον*) et l'*Octoèchos* (*Ὀκτώηχος*), un recueil d'hymnes Pour eux, comme pour les Arabes encore aujourd'hui, apprendre à lire c'était apprendre une autre niveau de langue que celui qu'ils pratiquaient spontanément à l'oral

45 Il n'est, bien entendu, pas exclu que le grec du ou des Roumaniotes qui ont traduit le texte ait eu quelques traits dialectaux, en particulier corfiotes. mais, par définition, cette langue de traduction calque destinée à faire comprendre l'hébreu, devait être neutre, donc aussi peu dialectale que possible.

και είπεν η γεναίκα προς το φίδι. από καρπό δέντρο του περιβολιού να φάμε (3) και από καρπό του δέντρου ος μεσωθιό περιβόλι, είπεν ο Θεός να μη φάτε από εκείνο και να μη 'γγίξετε, πρόσποτε να απεθάνετε. [...] (6) καὶ είδιεν η γεναίκα ότι καλό το δέντρο για φαγεί και επήρεν από το καρπό του και έφαγεν και έδωκεν απατά του αντρός της μετ' εκείνη, και έφαγεν. (7) και άνοιξαν τα μάτια των δυο τους και ήξεραν ότι γυμνοί εκείνοι και έρραψαν φύλλα συκάς και έκαμαν εκείνων ζουνάρια. (8) και άκουσαν τη φωνή του Κύριου[46] του Θεού πορεύγεται εις το περιβόλι εις τον άνεμο της ημερούς, και εκρυβήθην ο άθρωπος και η γεναίκα του από ομπροστέ τον κύριο το Θεό μεσωθιό δέντρο του περιβολιού. (9) και έκραξεν ο Κύριος ο Θεός προς τον άθρωπο και είπεν εκείνου. πούσαι; (10) και είπεν. τη φωνή σου άκουσα εις το περιβόλι και εφουβήθηκα. (11) και είπεν. τις ανάγγειλεν εσέν ότι γυμνός εσύ; αν απ' το δέντρο, ος επαράγγειλά σε να μη φας απ' εκείνο, έφαγες; [...] (17) και του άθρωπου[47] είπεν. ότι άκουσες εις τη φωνή της γεναίκας και έφαγες από το δέντρο ος επαράγγειλά σε του ειπεί. μη φας από κείνο, καταραμένη η γης γιατ' εσέν. με χολομάνηση να την τρως όλες τις ημέρες της ζωγής σου. (18) και αγκάθι και τριβόλι να φυτρώσει εσέν και να φας το χορτάρι του χωραφιού. (19) με ίδρο των ρουθουνιών σου να φας ψωμί ως να στραφείς προς την ηγή ότι από εκείνη επάρθης, ότι χώμα εσύ και προς χώμα να στραφείς.

46. L'accentuation est celle de l'éditeur.
47 L'accentuation, qui ne me paraît pas assurée, est celle de l'éditeur.

« Et ils étaient tous les deux nus, l'homme et la femme, et ils n'avaient pas honte. Et le serpent était <plus> malin que toute bête sauvage du champ qu'avait fait le Seigneur Dieu, et il dit à la femme : — Et alors, pourquoi Dieu a-t-il dit que vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin ? Et la femme dit au serpent : — Du fruit <d'>un arbre du jardin nous pouvons en manger, mais du fruit de l'arbre qui <est> au milieu <du>jardin, Dieu a dit : — Vous ne mangerez pas de celui-là et vous n'y toucherez pas, de crainte que vous ne mourriez. [...] et la femme vit que l'arbre était bon pour en manger, et elle prit de son fruit et en mangea et en donna ensuite à son mari avec elle, et il en mangea. Et leurs yeux s'ouvrirent à tous les deux et ils surent qu'ils étaient nus, et ils cousirent des feuilles de figuier et ils se firent des ceintures. Et ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui marchait dans le jardin au vent du jour, et l'homme se cacha ainsi que sa femme de devant le Seigneur Dieu à l'intérieur d'un arbre du jardin ; et le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit. — Où es-tu ? Et il dit : — J'ai entendu ta voix dans le jardin et j'ai eu peur parce que je suis nu et je me suis caché. Et <Dieu dit> : — Qui t'a appris à toi que tu es nu ? N'est-ce pas de l'arbre dont je t'ai recommandé de ne pas manger que tu as mangé ? [...] Et il dit à l'homme : — Puisque tu as écouté la voix de la femme et que tu as mangé de l'arbre pour lequel je t'avais recommandé [en disant] : — Ne mange pas de celui-là, la terre est maudite à cause de toi. Tu la mangeras en te faisant de la bile tous les jours de ta vie. Et qu'épine et ronce poussent <pour> toi. Et tu mangeras l'herbe du champ. Avec de la sueur de tes narines tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes à la

terre, parce que c'est d'elle que tu as été tiré, car tu es terre et tu retourneras à la terre. »

PRONONCIATION

Nous pouvons avoir une certaine confiance dans la transcription phonétique de cet extrait. Cependant le procédé de traduction mot à mot ne nous permet pas *toujours* d'avoir une idée des phénomènes de sandhi[48], comme la sonorisation de l'initiale consonantique d'un mot par le ν final de l'article ; ainsi, on lit en III, 6, [to ˈkarpo], το κάρπο, en III, 8, [ton ˈkirjo], τον κύριο, et, en III, 17, [tin tros], την τρως, alors qu'une notation de la sonorisation du [k] en [g] serait possible par la lettre *guimel* avec un point intérieur[49]. En revanche, l'amuïssement phonétique de ce même ν final devant une initiale consonantique spirante se voit précisément dans notre extrait : τη γεναίκα (III, 1), τη φωνή (III, 8 ; III, 10 ; III, 17). Ce phénomène, général ici, ne peut dater du milieu du XVI^e^ siècle. Dans les textes écrits en alphabet grec, l'orthographe historique doit nous le masquer très souvent (*cf.* dans *Apocopos* : στην ζώσιν, την χέρα, την δείλην). Cet amuïssement est l'aboutissement d'une assimilation dans le syntagme article + nom, ou pronom personnel proclitique + verbe, qui, pour le premier cas, a commencé dès l'époque romaine. Beaucoup de

48 « Ce terme désigne les traits de modulation et de modification phonétique qui affectent l'initiale et/ou la finale de certains mots. », *Dictionnaire de linguistique*, p. 415. On parle aussi à ce propos de phonétique syntactique.

49. Dans la transcription hébraïque le γ est noté par cette lettre sans point intérieur *(daguesh)* et le /g/ — en l'occurrence /ng/, rendu en grec par les digrammes γκ ou γγ — par la même lettre avec un point intérieur.

dialectes et parlers qui possèdent encore des consonnes géminées en sont restés à ce stade[50]. La réduction des géminées à la consonne simple correspondante a eu pour effet de faire disparaître cette marque d'accusatif, sauf dans les cas où la sémantique imposait son maintien[51].

On observe régulièrement la simplification du groupe consonantique avec premier élément nasal νθρ > θρ dans άθρωπος < ἄνθρωπος (II, 25 ; III, 8 ; III, 9 ; III, 17). Le même phénomène existe ailleurs en grec moderne devant les spirantes φ, χ, θ (νύφη < νύφη, συχωρώ < συγχωρῶ, κολοκύθα < κολοκύνθη), ce qui nous permet de replacer le cas de αθός < ἄνθος noté dans *Apocopos* dans une évolution naturelle de l'ensemble du grec. Le groupe consonantique a dû connaître une assimilation régressive et la création d'un double θ, l'un fermant la première syllabe, l'autre ouvrant la seconde, puis, comme presque partout, une réduction de la géminée s'est produite, créant la forme du texte. On trouve un vestige de l'étape intermédiaire dans la forme άθ-θρωπος relevée en Asie mineure[52]. Puisqu'il s'agit d'une loi phonétique concernant tout le domaine grec[53], et que άθρωπος est largement

---

50 C'est le cas en Italie du sud, en chypriote, dans le Dodécanèse, à Chios et à Icaria. Voici quelques exemples tirés de l'anthologie de Contossopoulos (1994) : να τοχ χώση (Apulie), τοδ δρόμον, μιαδ δρακούναν (Paphos, Chypre), τηφ φωντζά, ντηφ φωνήν (Dodécanèse, Astypaléa), τοχ χειμώναν (Rhodes), τοδ δούλο (Chios).

51. Ce phénomène risquait d'effacer la distinction entre le masculin et le neutre. On maintient donc le ν par insistance dans τον βλέπω, « je le vois, lui », pour ne pas le confondre avec το βλέπω « je le vois, cela ».

52. Parler de Livissi, au sud-ouest de l'Asie mineure : αυτός ήταν άξϊους άθ-θρωπους, Contossopoulos (1994), p. 197.

53. Hadzidakis (1905-1907), I, p. 161-163.

attesté dans les parlers et dialectes[54], on pourrait penser que la prononciation du grec standard, ἄνθρωπος, est une réfection favorisée par l'orthographe. Mais il faut reconnaître que la *Chronique de Morée*, dont la langue paraît être l'ancêtre direct du démotique, a partout ἄνθρωπος.

On remarque aussi une ouverture du [i] en [e] ou [ε], dans γεναίκα < γυναῖκα, qui doit être due à la fois à l'influence assimilatrice du [ε] accentué et à un rapprochement, par étymologie populaire, avec γεννώ « enfanter[55] ». Quoi qu'il en soit, cette forme est ancienne et répandue dans des dialectes néo-helléniques. On la trouve déjà dans un papyrus du V^e^ ou VI^e^ siècle, le *P. Oxy 1835*. Elle est usuelle dans le dialecte de Rhodes et attestée, dès le XIV^e^ siècle, en chypriote[56].

Le cas de εφουβήθηκα montre nettement l'influence assimilatrice du [u] sur les voyelles voisines. Pour expliquer la forme, il faut partir du présent : φοβοῦμαι, φοβούμεθα devenus φουβοῦμαι, φουβούμεθα par assimilation régressive. Le même type d'assimilation a donné κουλούρι à partir de κολλύριον et le phénomène inverse a créé κουβούκλιν à partir du latin *cubiculum*[57].

La transcription hébraïque fait apparaître aussi des mouillures ou « palatalisations » que la graphie grecque nous cache le plus

54 Dans l'anthologie de Contossopoulos (1994), la forme άθρωπος est de loin la plus fréquente (en Crète, p. 147, παράξενοι αθρώποι, p. 150, δυο αθρώποι, dans le Dodecanèse, ο γι-άθρωπος, p 153, à Carpathos, οι αθρώποι, à Calymnos, αθρώποι, p. 159, à Carditsa, άθρουποι, p. 176)

55 Hadzidakis (1905-1907), p. 237.

56. Voir l'article γυνή dans Kriaras (1969-1993)

57 Sur ce point de phonétique néo-hellénique, lire Hadzidakis (1905-1907), 1. p. 236-237.

souvent. Ainsi είδιεν (III, 6), ζωγή (III, 17) et πορεύγεται (III, 8) sont des notations exactes de la prononciation. Dans le premier et le dernier cas, le yod[58] se développe devant la voyelle d'avant [e] et derrière une consonne sonore [δe] > [δje] et [ve] > [vje][59], dans le second, il réduit l'hiatus en constituant, par anaptyxe, une syllabe yod + voyelle, comme dans ce que l'on appelle la synizèse.

Si certains yod se développent, d'autres disparaissent. C'est ainsi que τρώγεις devient τρώεις, puis τρως et φάγῃς se réduit à φας. L'amuïssement du [i] final s'explique par sa « faiblesse » en face des voyelles [a], [o] et [e][60]. Ces exemples suffisent à prouver qu'à l'époque de notre texte la conjugaison réduite du grec moderne avec ses formes caractéristiques de deuxième personne, λες, λέτε, ακούς, ακούτε, πας, πάτε et de troisième personne du pluriel, λεν, ακούν, παν, s'était définitivement implantée dans la langue. Des formes comme τρως et ακούς apparaissent dans les manuscrits tardifs (XVe s.) des *Poèmes ptochoprodromiques* (XIIe s.) où ils remplacent τρώγεις et ακούεις. On les rencontre aussi, mais sans régularité, au XIVe siècle, dans la *Chronique de Morée* (να φάτε, v. 2951, υπάμε, v. 2963, 4976, υπάν, v. 4655 à côté de λέγεις, v. 5118, 4133, ακούεις, v. 4558, λέγουν, v. 4981). Il semble donc qu'au milieu du XVIe siècle le processus amorcé vers le XIVe siècle soit achevé.

58 « Le terme *yod*, emprunté à l'alphabet sémitique, désigne la consonne constrictive dorso-palatale sonore [j] comme dans maillot [majo], soleil [solɛj] », *ibid.*, p. 512

59 Voir, là-dessus, Hadzidakis (1905-1907), I, p 48

60. Sur cette règle de phonétique néo-hellénique qui permet de comprendre pourquoi telle voyelle l'a emporté sur une autre dans une élision ou un hiatus, voir Hadzidakis, 1, p. 215-216

La question du ν final est également réglée dans les substantifs. On ne le trouve plus nulle part ici. Ainsi les neutres ne sont plus en -ιν mais en -ι : φίδι, αγρίμι, περιβόλι, αγκάθι, τριβόλι, ψωμί. Les anciens neutres en -ον sont désormais en -ο : δένδρον est désormais δέντρο et les neutres médiévaux en -μαν ont retrouvé leur finale initiale : -μα, comme dans χώμα (III, 19).

Ce nouvel état de la morphologie des neutres est confirmé par un curieux manuel de vocabulaire latino-italo-grec vulgaire et ancien édité à Venise en 1527 et intitulé *Corona preciosa*[61]. Les neutres y sont cités sans ν final : *argento* · ἀσήμι, *anello* · δακτυλίδι, *agnello* · ἀρνί, *autumno* · ψηνόπωρο, *arboro* · δένδρο.

Pour revenir au *Pentateuque*, on voit que, dans les masculins et les féminins de la première déclinaison, le -ν a cessé d'être la marque de l'accusatif. Il est absent de la finale des substantifs, disparaît dans l'article devant les consonnes spirantes et ne se maintient — ou n'est réintroduit —, toujours dans l'article, que comme consonne euphonique : τον άνεμο (III, 8), τον άθρωπο (III, 9), την ηγή (III, 19).

En revanche, le ν final continue à jouer son rôle dans la morphologie du verbe, où il signale la troisième personne du singulier des temps passés : ήτον, έκαμεν, είπεν, είδιεν, επήρεν, εκρυβήθην (3[e] personne du singulier), έκραξεν, ανάγγειλεν.

61. Le texte italien complet est le suivant : *Introduttorio nuovo intitulato Corona Preciosa, per imparare, legere, scrivere, parlare, & intendere la Lingua greca volgare <...> con molta facilita e prestezza sanza precettore*. Pour un jugement rapide sur cet ouvrage, voir Vitti (2000), p. 46. Réédition du texte mis en ordre alphabétique dans Tonnet (1994).

Il est manifeste que, dans le grec du XVI^e siècle comme dans celui d'aujourd'hui, la nécessité de distinguer les formes contrecarre les tendances de la phonétique. Cela se voit ici pour l'aphérèse des voyelles initiales. Dans la diction rapide les hiatus disparaissent et la plus « forte » des deux voyelles chasse l'autre, comme dans πούσαι ; (III, 9) issu de πού είσαι, car dans les élisions le [u] l'emporte sur le [e] ou le [i][62]. En revanche μη 'γγίξετε, pour μη εγγίξετε, s'explique par le désir de conserver intacte la négation et d'éviter la confusion avec l'accusatif du pronom personnel faible élidé (μ' εγγίζετε pour με εγγίζετε). Ici cependant, parce qu'il s'agit d'abord d'une traduction des *mots* et pas des énoncés, les élisions sont rares, en particulier pour και qui reste intact.

Sur le plan lexical, certains mots ont subi l'aphérèse, alors que d'autres y ont échappé. Ici la langue, autant que l'on puisse la connaître dans un si court extrait, ne diffère que peu du grec moderne. On y trouve comme aujourd'hui avec aphérèse : φίδι (III, 1) et μάτι (III, 7) et sans aphérèse αγρίμι (III, 1), απεθαίνω (III, 5), αντρέπουμαι[63] (II, 25) et ημέρα (II, 8) mais μέρα figure ailleurs dans ce texte (I, 5 : μέρα μνια). Il est surtout remarquable que les augments atones soient conservés partout, comme dans beaucoup de dialectes grecs modernes[64].

62. Hadzidakis (1905-1907), p. 215.
63. Cette forme figure déjà au XV^e siècle dans la *Chronique* de Léonce Machairas.
64. En chypriote, en crétois, dans le Dodécanèse, dans plusieurs dialectes du Péloponnèse et des îles

MORPHOLOGIE

On ne trouve dans cet extrait qu'un seul mot fléchi selon la troisième déclinaison (του αντρός). Le féminin χολομάνηση, « courroux », au nominatif ne se distingue pas, en dehors de l'accent, — qui a été introduit par l'éditeur mais qui est certain — d'un mot de la première déclinaison et l'on ne peut décider si le neutre χώμα est indéclinable ou suit, comme c'est plus probable, la deuxième déclinaison avec un génitif χωμάτου[65]. Quant au substantif ancien, ὁ ἱδρώς, τοῦ ἱδρῶτος, il a été refait sur le modèle de la deuxième déclinaison en ο ίδρος. À ne considérer que ce texte, on a l'impression que dans la langue populaire la troisième déclinaison est presque tombée en désuétude. Le fait qu'elle soit relativement bien représentée en grec moderne est un phénomène du XIX^e^ siècle lié à la réintroduction dans le lexique de beaucoup de mots venant du grec ancien.

Comme dans la *Chronique de Morée*, on observe ici des anomalies dans la déclinaison des féminins de la première déclinaison. C'est le cas du génitif της ημερούς (III, 8) qui est fréquent dans le reste du texte, de même que της νυχτούς et της θαλασσούς[66]. Ces formes doivent être interprétées comme une manifestation des confusions multiples entre les trois déclinaisons. La descente de l'accent dans quelques mots de la troisième déclinaison était encore vivace, comme on le voit ici même, si la conjecture de

65 Voir, là-dessus, l'introduction de l'édition de Hesseling (1897), p. XLIV-XLV : « Les neutres en -μα ont un génitif en -μάτου, pour autant qu'ils ne sont pas indéclinables. »

66. *Ibid.*, p. XLIV.

l'éditeur sur l'accent est bonne, dans αντρός. D'autre part, la désinence -ου de la deuxième déclinaison avait été étendue à la première déclinaison des féminins (*cf.* plus haut dans la *Chronique de Morée* les formes : της Καρυταίνου, της θαλάσσου). Enfin, le -ς était la marque du génitif féminin. On passe donc de τῆς νυκτός à της νυχτού + ς et de της νυχτούς à της ημερούς, car les deux mots sont naturellement associés.

La morphologie verbale nous intéresse surtout à deux points de vue, en ce qui concerne l'expression du futur et pour les vestiges d'emplois de l'infinitif. On remarque ici comme ailleurs dans les textes depuis le XII[e] siècle qu'il n'y a aucune différence entre l'expression du souhait et de la défense d'une part et celle du futur d'autre part, par exemple, en III, 19 : με ίδρο των ρουθουνιών σου *να φας* ψωμί, « tu mangeras du pain… » ou « puisses-tu manger du pain ». Il n'y a, à notre avis, pas de conclusion à tirer de l'aspect « momentané » de να φας. Il correspond exactement au φάγῃ des *Septante* qui doit renvoyer à une particularité du verbe en hébreu. Les traducteurs modernes ont restitué l'aspect attendu en grec : θέλεις τρώγει[67]. Les particularités d'emploi de l'infinitif dans ce texte s'expliquent aussi par la nécessité de rendre certains tours de l'hébreu, comme, en III, 17 : επαράγγειλά σε **του ειπεί**, « je t'ai commandé *en disant* », expression redondante que les Septante n'avaient pas traduite : (ἐνετειλάμην). Si l'infinitif του ειπεί peut rendre l'infinitif hébraïque *lémor*, c'est peut-être que l'infinitif conservait encore en grec une certaine valeur verbale.

67 Traduction de la Société Biblique grecque, *The Holy Bible in Modern Greek*, *Τα Ἱερὰ Γράμματα μεταφρασμένα ἐκ τῶν θείων ἀρχετύπων* (s d)

Mais il se peut qu'il s'agisse d'un procédé de traduction traditionnel[68]. Cependant dans le cas du verset III, 6 : καλό το δέντρο για φαγεί, « l'arbre est bon comme nourriture », on voit que l'infinitif remplace simplement un nom[69] puisqu'il est introduit par une préposition. L'ancien τὸ φαγεῖν, « le fait de manger », rejoint le grec moderne το φαγί, το φαΐ, το φαγητό, « la nourriture ».

On notera pour finir que la morphologie des aoristes médio-passifs n'est pas régulière comme aujourd'hui puisqu'on trouve aussi bien des formes avec la terminaison -κα que des formes où elle ne figure pas : εκρυβήθην, 3ᵉ personne du sing., en III, 8, et εφουβήθηκα, εκρυβήθηκα, en III, 10. Il ne s'agit pas d'un flottement mais d'une distribution des formes selon les personnes. On voit dans une grammaire de l'époque[70] les verbes conjugués à l'aoriste médio-passif de la façon suivante : εγράφθηκα, εγράφθης, εγράφθη, εγράφθημαν, εγράφθητε, εγράφθησαν. Ainsi la désinence -κα ne s'était encore introduite qu'à la première personne, sans doute pour éviter les confusions avec la troisième personne du singulier en -ην.

VOCABULAIRE

Il est remarquable que cent ans après la conquête de Constantinople par les Ottomans le grec de la ville soit si peu contaminé par le vocabulaire oriental, turc, arabe ou persan. Il n'y a aucun

---

68 Pour la discussion de ce point, voir Hesseling (1897), p. L.

69 Les *Septante* traduisent du reste par un substantif verbal en -σις : καλὸν τὸ ξύλον εἰς βρῶσιν.

70 Il s'agit de la *Grammaire* de Nicolas Sofianos, écrite quelques temps avant 1550, dont exactement contemporaine du *Pentateuque de Constantinople*.

emprunt de ce type dans cet extrait et, dans l'ensemble du texte (418 pages), l'éditeur ne note que 6 mots turcs, ce qui lui paraît du reste une moyenne supérieure à celle du grec du XVI[e] siècle en général. Il s'agit de παπούτσι < turc *papuç*[71], « chaussure », τερλίκι < turc *terlik*, « sorte de gilet », χαράτσι < turc *haraç*, « impôt foncier[72] », σεντούκι < turc *sandık*[73], « coffre », τουλπάνι < turc *tülbend*, « turban », et δραγουμάνος < turc *tercüman* < ar. *tarǧumān*[74], « interprète ». Sur ce nombre même, on peut se demander si tous les mots sont parvenus au grec par l'intermédiaire du turc. Pour δραγουμάνος il est évident que non. Le mot vient de l'arabe, soit directement soit plutôt par l'intermédiaire du vénitien *dragoman*, et figure dans une version de l'« épopée » médiévale de *Digénis Akritas*. On a des attestations de σεντούκι et de παπούτσι antérieures à la conquête turque dans la *Chronique de Morée*, v. 7060, 7789 et les *Assises* de Chypre.

CONCLUSION

Ce texte est très précieux pour ce qu'il nous enseigne en phonétique. On sait grâce à lui que les ν finals des substantifs

---

71. Le mot en turc vient du persan *pāpūš*, littéralement « recouvre-pied » (Y. Le Bastard)

72. Le turc a pris ce mot à l'arabe *ḫarāǧ*. L'interprétation de χαράτσι comme « capitation » (κεφαλικός φόρος), générale dans la recherche grecque (voir Andriotis, 1983, et *Λεξικό της κοινής νεοελληνικής*, Thessalonique, 1998, à χαράτσι) est erronée. « L'impôt de capitation dû par les raya s'appelait la *ǧizya* terme d'origine persane » (Y. Le Bastard).

73. Mot d'origine arabe en turc, *sandık* < ar. *ṣandūk*. Mais le terme existe aussi en syriaque, *sandūqā* et pourrait venir du grec συνθήκη (*cf.* le sens de « cercueil » chez Libanios) (Y. Le Bastard).

74. On peut remonter plus haut dans l'histoire de ce mot et noter que l'arabe l'a emprunté au syriaque *tārgmānā* (Y. Le Bastard).

ont disparu de la langue commune de Constantinople et que certaines prononciations « mouillées » comme είδιεν ou ζωγή s'y entendaient. On apprend aussi que l'augment atone était utilisé régulièrement dans les formes passées du verbe. Dans la morphologie, on observe une quasi-disparition de la troisième déclinaison des noms, qui semble pourtant influencer l'accentuation des génitifs féminins comme της ημερούς. Il y a ici quelques infinitifs à valeur verbale, mais aucun emploi de θα comme marque du futur.

4. La première *Grammaire* du grec vulgaire (1540-1550) et l'œuvre de Sofianos

Jusqu'au milieu du XVIe siècle, nous devions, pour nous faire une idée de l'état du grec, avoir recours à des textes d'origines diverses où l'on distinguait mal la part de l'archaïsme et celle des particularités dialectales. Les textes étudiés ne contenaient pas un échantillonnage complet et systématique des formes de la langue dont ils ne donnaient qu'une image partielle.

En Grèce, l'effort des grammairiens pour décrire la langue parlée s'était arrêté très tôt, dès avant l'époque hellénistique. À l'époque romaine, la doctrine des « atticistes » s'inscrivait dans une perspective normative exactement contraire à cette description[75]. Il ne s'agissait pas, et il ne s'agira pas pendant très longtemps, de rendre compte de la langue réellement utilisée à l'oral, mais de faciliter l'intelligence et la production de textes en grec ancien.

75 Sur l'atticisme et en particulier les lexiques atticistes, voir plus haut en IV 3 2.1 et, en général, Trypanis (1984).

Tirant ses théories de grammaires antérieures que nous ne possédons pas en entier, Denys de Thrace (env. 170-90 av. J.-C.) écrivit la première grammaire grecque ancienne complète (une vingtaine de pages !) que nous ayons conservée, intitulée *Τέχνη γραμματική*[76]. Cet ouvrage fut utilisé comme grammaire grecque élémentaire à Byzance jusqu'au XIe siècle[77]. On composa aussi entre le XIe et le XVe siècle, pour faciliter le travail des élèves grecs ou des humanistes occidentaux, des sortes de catéchismes grammaticaux par questions et réponses comme le *Περὶ γραμματικῆς διάλογος* de Maxime Planude (XIe s.)[78], les *Ἐρωτήματα* (1471)[79] de Manuel Chrysoloras, et l'*Ἐπιτομὴ τῶν ὀκτὼ τοῦ λόγου μερῶν* (Milan, 1476) de Constantin Lascaris. C'étaient des manuels d'apprentissage du grec ancien, car le grec vulgaire n'intéressait ni les Byzantins ni les premiers humanistes occidentaux.

Cependant, à partir du XVIe siècle, on assiste à une première découverte de la langue grecque vivante et à une réhabilitation. On peut expliquer cela par plusieurs raisons. Pratiquement les missionnaires italiens ou français cherchent à entrer en contact directement avec les fidèles orthodoxes qu'ils tentent, sans succès généralement, de convertir au catholicisme. Les premiers travaux

76 Texte dans l'édition de G. Uhlig, *Dionysii Thracis ars grammatica*, Leipzig, 1883 et maintenant dans Lallot (1989).

77. Herbert Hunger (1978), p. 10 : « *das* elementare Sprachlehrbuch fur die Griechen in aller Zeit ».

78. Texte dans L. Bachmann, *Anecdota graeca*, II, 1828.

79. Publié à Venise en 1471, c'est le premier livre grec imprimé. Sur ce livre et sur la *Grammaire* de Constantin Lascaris, lire le chapitre de Koumarianou-Droulia-Layton (1986), p. 49-51.

sur la grammaire et le lexique vulgaires seront faits par des catholiques ou des gens qui sont en liaison avec eux. Il est probable aussi que l'exemple des Occidentaux, qui avaient fait accéder des dialectes vulgaires (le florentin, le vénitien, le français) au rang de langues littéraires, a dû entraîner certains Grecs à abandonner leurs préjugés à l'égard de la langue parlée et éventuellement à réfléchir aux moyens de la rendre utilisable à l'écrit. Il doit s'ajouter à cela une motivation « patriotique » qui deviendra primordiale plus on s'avancera dans le temps. Pour constituer leur nation et se libérer, tous les Grecs, et pas seulement les lettrés, ont besoin d'une langue unique qui leur permettra d'échapper à l'ignorance où il sont tombés.

C'est dans cette perspective que s'inscrit la tentative de Nicolas Sofianos[80]. Né à Corfou vers 1500, Sofianos avait été à Rome élève du Collège grec du Quirinal fondé par le pape Léon X, avait vécu à Venise et connaissait bien l'utilisation littéraire que l'on faisait en Italie de la langue parlée. Concrètement Sofianos semble avoir pris conscience des problèmes spécifiques de la langue vulgaire écrite lorsqu'il fut appelé à rédiger des scènes en grec parlé dans une comédie italienne d'Agostino Ricchi, *I tre tiranni*[81]. Constatant l'existence de traductions italiennes des grandes œuvres de l'antiquité gréco-latine, il souhaite donner aux Grecs les mêmes possibilités de s'instruire dans la langue qu'ils

80. Sur Sofianos, voir l'introduction d'Emile Legrand (Sofianos, 1870) et celle de Thanasis H. Papadopoulos dans son édition du même texte, *Γραμματική τῆς κοινῆς τῶν Ἑλλήνων Γλώσσης*, Athènes, Kédros, 1977.
81. On lira ce texte avec une importante introduction dans Vitti, 1966.

connaissent. Pour « défendre et illustrer » le grec vulgaire, il se lance dans la traduction d'une œuvre attribuée à Plutarque, « Sur l'éducation des enfants[82] ». Il rédigera enfin la première Grammaire du grec parlé, qui malheureusement restera manuscrite de son temps[83].

Les traductions et la grammaire de Sofianos prennent place dans un grand dessein pédagogique et plus largement patriotique. Dès ce moment, les Grecs considèrent que la condition de leur renaissance en tant que nation est la réintégration de l'héritage grec ancien. Cette conception, qui n'est pas évidente — la connaissance des œuvres de l'antiquité latine n'est pas, par exemple, partie intégrante de l'*italianità* — aura des conséquences culturelles et en particulier linguistiques considérables :

« Notre langue, j'entends la langue commune, a tant de régularité, d'harmonie et de beauté qu'il n'y en a aucune, je pense, qui en approche.

« [...] Notre nation est déchue et ne se souvient même pas de la perfection atteinte par nos aïeux. [...] Si <les Grecs d'aujourd'hui> lisaient et entendaient les livres que nous ont laissés ces hommes vertueux d'autrefois, on remédierait facilement à l'inculture largement répandue chez la plupart d'entre eux. [...] Qu'on ne trouve pas mauvais de voir ces connaissances, que l'on acquiert

82. Le *Περὶ παίδων ἀγωγῆς* est traduit sous le titre de *Παιδαγωγός* par Sofianos Il est publié à Venise en 1544. On trouve ce texte dans l'édition de Papadopoulos mentionnée plus haut.

83. Elle figure dans le *Paris gr.* 2592. Outre l'édition d'Emile Legrand reprise par Th Papadopoulos, qui n'est pas sans défauts, il en existe une bonne transcription diplomatique encore inédite de Marc Vernant (DEA INALCO, 1990).

à grand peine avec de bons maîtres, exposées maintenant dans une langue si commune que même les femmes la comprennent[84]. »

Il n'est pas question ici d'étudier les conceptions grammaticales de Sofianos, qui doivent venir en grande partie des grammaires du grec ancien qu'il utilisait[85], mais seulement de voir très rapidement ce que le livre nous apprend sur le grec du temps. Il est évident que, même sans le vouloir, Sofianos archaïsait un peu. Aussi, selon nos principes habituels, ne prendrons-nous en considération que les formes récentes[86]. Nous tâcherons aussi de contrôler l'authenticité de ces formes en cherchant si elles figurent dans des ouvrages contemporains.

PRONONCIATION

La phonétique des formes données par la grammaire semble être en retard sur l'évolution que nous connaissons par ailleurs et refléter parallèlement le dialecte heptanésien parlé par Sofianos. C'est ainsi que la synizèse, qui était fréquente en Crète à la fin

84 Ces citations sont prises dans les préfaces du *Παιδαγωγός* et de la Grammaire : Ἡ ἐδική μας ὁμιλία, ἡ κοινὴ λέγω, ὅπ᾽ ἔχει τέτοιαν εὐταξίαν καὶ ἁρμονίαν καὶ καλλωπισμὸν ὅπου, ὡς ἐγὼ νομίζω, ἄλλη νὰ μηδὲν ἔναι ὅπου κἂν νὰ τῆς σιμώνει. [...] Τὸ ἡμέτερον γένος ἐξέπεσε καὶ οὐδὲ κἂν ἀναθυμᾶται τὴν προκοπὴν ὁποὺ εἶχαν οἱ προγόνοι μας. [ ] Ἂν ἤθελαν διαβάσει καὶ νὰ γρικήσουν τὰ βιβλία ὅπου ἀφῆκαν ἐκεῖνοι οἱ παλαιοὶ καὶ ἐνάρετοι ἄνδρες, εὔκολα ἤθελε διορθωθεῖ ἡ ἀπαιδευσία ὅπου πλεονάζει εἰς τοὺς πολλούς.

85 La chose est évidente, par exemple, lorsque Sofianos parle du datif ou de l'« infinitif » ; il rend ce dernier par να et le subjonctif. La question a été reprise, à partir de ces premières constatations, par Katsoudas (2002) qui conclut à une influence directe de Denys de Thrace et de Constantin Lascaris (p. 136) ; les paradigmes et la terminologie, en particulier, viennent de Denys de Thrace.

86. Voir plus haut Introduction 3., « Principes critiques ».

du siècle précédent, n'apparaît pas dans les formes de la grammaire comme τοῦ ψωμίου, τοῦ κρασίου[87]. Elle n'est pas plus fréquente dans les écrits du temps rédigés en langue simple[88]. Les neutres en ι sont présentés sans ν final (παιδί, βόϊδι, μαχαίρι, χαρτί[89]), mais ce n'est pas le cas des neutres en -ον (ἄλογον, ξύλον, βιβλίον[90]). Dans la première déclinaison des masculins et des féminins, le ν de l'accusatif n'est pas omis : τὸν προφήτην, τὴν ἡμέραν[91].

MORPHOLOGIE

Dans les tableaux de morphologie de l'article, on remarque les formes de nominatif et d'accusatif féminins pluriels, οἱ et ταῖς[92] (qu'on écrirait aujourd'hui τές). Le remplacement systématique de αἱ par une forme commune au masculin et au féminin οἱ doit dater de la période mal documentée (du VII^e^ au XI^e^ siècle). Cela semble dû à l'influence analogique des terminaisons semblables des substantifs masculins et féminins ; on a dit **οἱ** γυναῖκες

87. Il est à remarquer que l'absence de synizèse caractérise le parler de Zante où l'on trouve : καρφία pour καρφιά, Contossopoulos (1994), p. 70. Sur le caractère dialectal de l'accentuation ψωμίου, voir Magoulas (2000), p 361.
88. On peut le vérifier en lisant quelques pages du *Trésor* de Damascène le Studite (*Θησαυρὸς Δαμασκηνοῦ τοῦ ὑποδιακόνου καὶ Στουδίτου*) publié en 1561, et peut-être plus tôt, en 1523. Nous utilisons l'éd. de 1851. On y trouve, τοῦ σπιτίου, p. 218, τοῦ καραβίου, τοῦ κορμίου, p. 229.
89. De la même façon, Damascène le Studite écrit καράβι, σιτάρι, σπαθί, παζάρι, ψωμί.
90. Voir *ibid.*, κάστρον, ὄνειρον, πρόσωπον.
91. Voir *ibid.*, τὴν πόρταν, την στράταν.
92. *cf.* dans Damascène, p. 11 : ταῖς ὅρασες, dans Jacques Trivolis (1543) : τὲς ἀγκάλες, τὲς νοστιμάδες.

comme on disait **οἱ** ἄνδ**ρες**. C'est une analogie du même genre avec les terminaisons des noms qui rend compte du passage de l'accusatif τάς à τές. Puisqu'à la deuxième déclinaison on a la même terminaison dans l'article et le nom, **τοὺς** ἀνθρώπ**ους**, on étend cela aux féminins de la première déclinaison, τὲς γυναῖκες. C'est encore ainsi qu'on décline l'article féminin en chypriote[93]. La comparaison avec le *Pentateuque de Constantinople* montre que, dans la capitale, l'article accusatif féminin pluriel était déjà passé à τις ; c'est en effet la forme habituelle dans ce texte[94]. C'est l'analogie avec les formes du singulier qui a entraîné cette dernière évolution. Puisqu'on avait le même timbre de la voyelle au nominatif et à l'accusatif singuliers, on l'a étendu aussi au pluriel. On a désormais [i] [ti] au singulier et [i] [tis] au pluriel.

Dans la morphologie du nom, Sofianos est aussi relativement conservateur. On ne trouve pas chez lui de formes comme της θαλασσούς. Cependant on constate dans sa langue une contamination de la première déclinaison par les formes de la troisième déclinaison avec descente de l'accent. Sofianos décline η κοπέλα, της κοπελός comme ἡ γυναίκα, τῆς γυναικός. Il n'est pas le seul à le faire à cette époque. Damascène le Studite décline ο αυθέντης, του αυθεντός[95]. Chez Sofianos, il s'agit sûrement d'un trait dialectal[96].

---

93 Contossopoulos (1994), p. 89 : τες φωνές.

94 *cf.* Hesseling (1897), p. XLII.

95. *Trésor*, éd. 1851, p. 11.

96 Voir, sur ce point, Contossopoulos (1994), p. 68-69 : « Quelques noms féminins en -α forment le génitif singulier en -ος (par exemple τση νυχτός, τση μερός, τση βδομαδός, τση γιδός, τση θυγατερός, τση κοπελλός, τση πορτός) et, de façon analogique, le nom masculin αφέντης a comme génitif του αφεντός. »

En revanche, comme dans le texte précédent, on voit des neutres de la troisième déclinaison influencés par la seconde déclinaison. Le génitif de τὸ γόνα (< grec ancien τὸ γόνυ), « le genou », est τοῦ γονάτου. Et surtout la déclinaison des imparisyllabiques, qui est une particularité du grec depuis le Moyen Âge, nous est présentée avec les paradigmes : ἡ ἀλουπού, οἱ ἀλουπούδες, τῶν ἀλουπούδων, ταῖς ἀλουπούδες ; ο μάντις, οἱ μάντιδες ; ἡ κυρά, οἱ κυράδες.

On remarque aussi le passage à la première déclinaison de mots abstraits en -σις. Nous l'avions déjà supposé à propos de la forme χολομάνησῃ pour *χολομάνησις du texte précédent. Ici on lit : οἱ ἔγκλισες, « les modes », et οἱ πτῶσες, « les cas », au lieu des formes du grec ancien et du démotique actuel, ἐγκλίσεις, πτώσεις. De telles formes sont normales à l'époque[97] et plus tard jusqu'à la réforme archaïsante du XIXe siècle.

Mais c'est surtout dans la morphologie du verbe que Sofianos nous révèle des particularités du grec de son temps.

On s'aperçoit qu'il existe à nouveau en grec une expression pour le passé dont les effets se font sentir dans le présent, le parfait (παρακείμενος) du grec moderne. Dans ses tableaux de morphologie, Sofianos donne pour ce temps une périphrase avec l'auxiliaire ἔχω et le participe parfait à l'accusatif accordé avec le complément, qui est, en effet, un des moyens d'exprimer le parfait : « J'ai écrit » se dit, selon Sofianos, γραμμένον ἔχω. Cette expression se retrouve au passé dans le plus-que-parfait (ὑπερσυντέλικος), γραμμένον εἶχα, avec la possibilité d'une

97. *cf.* dans le *Trésor* de Damascène, ὅρασαις, ἀποκάλυψαις.

forme alternative, εἶχα γράψει. Ce plus-que-parfait était déjà usuel au XIVe siècle. Mais curieusement son extension au présent ἔχω γράψει devait attendre pour s'imposer la fin du XVIe siècle[98].

Cette apparition tardive du parfait périphrastique avec l'infinitif nous semble liée à la très lente évolution du sens de l'infinitif. Tant que γράψει(ν) signifiait « l'action d'écrire » (envisagée globalement, mais sans référence à sa réalisation), la locution ἔχω γράψει(ν) βιβλίον voulait dire : « j'ai à écrire un livre », « j'écrirai un livre ». Quand το γράψει est devenu l'exact équivalent du substantif verbal, το γράψιμο[99], « le fait *réalisé* d'écrire, l'écriture », la locution en est venue à signifier, comme aujourd'hui, « j'ai à mon actif l'écriture d'un livre ». À l'époque de la *Grammaire* de Sofianos (entre 1540 et 1550), dans le grec pratiqué par l'auteur, le temps parfait existe déjà, sous la forme de la périphrase avec le participe, mais son expression avec l'infinitif n'est pas usuelle. On peut s'en rendre compte en consultant un long texte de prose contemporain comme le *Trésor* de Damascène le Studite. La plupart du temps le parfait ne s'y distingue pas de l'aoriste.

Quant au futur, Sofianos ne connaît pour son expression que la périphrase avec θέλω conjugué et l'infinitif aoriste ou présent. C'est ce qui apparaît dans la présentation des temps du verbe[100] :

98 Jannaris (1897), p 559, écrivant à la fin du XIXe siècle, prétend que ce parfait avec l'infinitif est une création de scribes et que le peuple ne l'a pas entièrement adopté *being the fabric of scribes < ..> has not yet established itself fully in popular speech*

99 On reconnaît aisément dans γράψι-μο la racine de l'infinitif aoriste, γράψαι > γράψει(ν), et un suffixe -μα refait pour entrer plus aisément dans la deuxième déclinaison (métaplasme)

100 Ed Papadopoulos, p 47.

« Il y a six temps : le présent, γράφω, l'imparfait, ἔγραφα, le parfait, γραμμένον ἔχω, le plus-que-parfait, γραμμένον εἶχα ou εἶχα γράψει, l'aoriste, ἔγραψα, le futur, θέλω γράψει. » Dans le détail des conjugaisons, Sofianos distingue à l'actif[101] un futur premier, correspondant à l'aspect momentané ou synoptique, θέλω γράψει, et un futur second répondant à l'aspect continu ou itératif, θέλω γράφει. C'est la seule expression du futur selon Sofianos. Il faut cependant remarquer qu'il appelle « infinitif » la périphrase να et le subjonctif. Suppléant ainsi à une catégorie du grec ancien défaillante en grec moderne, Sofianos, semble-t-il, n'en disposait plus comme futur alternatif.

C'est un fait que la périphrase avec l'infinitif est de loin la plus répandue dans le grec écrit simple de l'époque, ainsi qu'on peut s'en rendre compte à la lecture du *Trésor* de Damascène, où apparaissent, dans quelques pages, les formes suivantes : θέλει σαρκωθῇ ὁ Θεός, « Dieu s'incarnera », θέλεις τὸν γεννήσει, « tu le mettras au monde », θέλεις ἐγγαστρωθῇ, « tu seras enceinte », θέλω ἀνταμώσει, « je rencontrerai ». Le subjonctif avec να est aussi utilisé, mais plus rarement, comme dans : Σύρε εἰς τὴν Ἐλισάβετ, νὰ ἰδῇς ὁποὺ [...] ἔχει ἐγγαστρωμένη, « Rends-toi chez Élisabeth, tu verras qu'elle est tombée enceinte ».

Une dernière particularité de la langue décrite par Sofianos, qui se retrouve dans les textes contemporains, concerne les imparfaits actifs des verbes contractes. Les formes anciennes ont été

101. Pour le médio-passif, il n'y a pas toujours de correspondance exacte avec l'actif. Pour le verbe contracte γελῶ, on trouve bien l'opposition entre l'infinitif aoriste et présent que l'on attend : futur premier θέλω γελασθῆ, futur second θέλω γελᾶσθαι p. 53. Mais pour d'autres verbes, Sofianos oppose ainsi deux formes d'infinitif aoriste passif, θέλω γραφθῆ, θέλω γραφῆ.

modernisées, sans cependant que nous ayons la conjugaison du démotique standard actuelle. Ainsi, pour les verbes κρατῶ et γελῶ, Sofianos donne les formes suivantes, ἐκράτουν, ἐκράτειες, ἐκράτειε, ἐκρατοῦμαν, ἐκρατεῖτε, ἐκρατοῦσαν et ἐγέλουν, ἐγέλας, ἐγέλα, ἐγελοῦμεν ou ἐγελούσαμεν, ἐγελᾶτε, ἐγελοῦσαν. On constate d'abord un rapprochement des désinences des verbes en -άω et de celles des verbes anciennement en -έω. Les terminaisons -ουν et -οῦσαν leur sont communes. On remarque aussi une tendance à assimiler les terminaisons des imparfaits contractes à celles des imparfaits non contractes. Dans κρατῶ, la deuxième et la troisième personne du singulier reçoivent, en plus des désinences contractes, les désinences des temps secondaires, tandis que la première et la troisième personne du pluriel sont augmentées de désinences d'aoristes sigmatiques : -ες, -ε, -σαμεν, -σαν. Nous voyons ici pourquoi et comment les terminaisons -σα- vont progressivement s'imposer à toutes les personnes. Il y avait une possibilité de confusion entre la première personne du singulier et la troisième personne du pluriel dans tous les verbes contractes, ἐκράτουν pouvant signifier, « je tenais » et « ils tenaient ». La différenciation a commencé à se faire à la troisième personne du pluriel, sous l'influence de l'imparfait du verbe « être », **ἦσαν**, qui comprenait cette désinence commode des aoristes sigmatiques déjà étendue aux aoristes athématiques (ἀπήλθοσαν pour ἀπῆλθον[102]). L'impression s'est alors créée que la désinence -σα était commune aux aoristes et à certains imparfaits accentués sur la pénultième ; ἦσαν et ἐκρατοῦσαν avaient ce point en commun.

102 Chantraine (1961), p. 304.

CONCLUSION

L'état de langue décrit par Sofianos comprend sans doute les archaïsmes involontaires de toute langue « correcte ». On mettra sur le compte de la « correction » le maintien de la plupart des ν finals. En revanche, nous paraissent appartenir au parler de l'Heptanèse à cette époque l'article τες pour τις, le génitif emprunté à la troisième déclinaison της κοπελός et peut-être l'absence de synizèse dans certaines formes des neutre en ι (ψωμίου). Dans la morphologie verbale, le futur/subjonctif avec la particule να n'est pas répertorié, mais continue sûrement à exister. La conjugaison des imparfaits contractes est incertaine et le restera jusqu'à aujourd'hui, malgré la standardisation des formes en -ούσα dans la grammaire officielle[103]. Si le parfait existe désormais comme signifié, il n'apparaît encore que dans la périphrase avec le participe. Cependant la périphrase avec l'infinitif est depuis longtemps en place dans le passé du parfait, c'est-à-dire le plus-que-parfait.

5. Deux échantillons du grec du XVIIe siècle

Les deux tendances qu'on remarquait au siècle précédent vont aller en s'accentuant durant le XVIIe siècle. L'écart se creuse entre les dialectes et la langue commune écrite. Les parlers et dialectes, qui sont la réalité vivante de la langue, se différencient de plus en plus entre eux. Et l'on ne voit pas apparaître de grec commun écrit qui serait une moyenne, impossible à obtenir, entre tous les dialectes. Les livres qui se publient à l'usage du peuple,

103. La langue hésite encore entre μιλούσα et μίλαγα.

ouvrages d'édification, almanachs et romans de chevalerie, offrent des mélanges variables de dialecte, surtout crétois, de langue vulgaire commune et de formes archaïques. La seule langue populaire écrite, unifiée et systématique est la koiné littéraire crétoise qui, grâce aux éditions vénitiennes, sera lue et appréciée par le peuple partout en Grèce. Nous en donnons un exemple datant de la première décennie du XVIIe siècle dans un passage du roman épique *Erotocritos* de Vicenzo Cornaro[104]. Pour montrer une forme bien différente de langue simple un peu postérieure, nous étudierons ensuite un extrait des *Travaux des champs* (Γεωπονικόν), almanach publié en 1643 par Agapios Landos.

5. 1. Erotocritos (IV, v. 1755-1780)

[*Erotocritos est le champion des Athéniens ; il affronte Aristos, le neveu du roi des Valaques. Le vainqueur décidera de l'issue de la guerre.*]

Άριστος πού ’χε πεθυμιά τέλος να δη στη μάχη
κ’ εις έτοιο κίντυνο βαρύ δεν τό ‘λπιζε να λάχη,
ήριξε το σκουτάρι του, και μ’ ένα κι άλλο χέρι
σφίγγει, σηκώνει το σπαθί, το κοφτερό μαχαίρι
και κατεβάζει κοπανιά, στην κεφαλή ξαμώνει
σ’ δυο μέσα κόψειν ήθελε το σιδερὸν αμόνι.
Εσύρθηκε ο Ρωτόκριτος και βάνει εμπρός να δώση
εις το σκουτάρι η κοπανιά, να μην τόνε λαβώση.

104. Lire le texte dans l'édition de Stylianos Alexiou, Cornaro (1980). On trouvera le texte plus ancien procuré par Stéphanos Xanthoudidis (1re éd. 1928) aux éditions Galaxias, 1968, avec une très intéressante introduction du poète Georges Séféris.

σα νά 'χεν είσται κέρινο, τέτοιας λογής διαβαίνει,
στον κάμπο πέφτει το μισό, τ' άλλο μισό απομένει·
και κατεβαίνει στο λαιμό, εις δυο τον κόβγει,
πλιο δε γυρεύει ουδ' άχερα ουδέ ταγή να τρώη.
Ο Ρώκριτος ωσάν αϊτός από τη σέλλα βγαίνει,
πεζέφνει και τον Άριστον ήστεκε κι ανιμένει·
εκείνος πάλι να θωρεί πεζόν έτοιον οχθρό του
για τα πρεπά της αντρειάς πεζέφνει απ' τ' άλογό του.
Εμάνισε παρά ποτέ κι ως λιόντας αγριεύγει
και λέγει του Ρωτόκριτου: « Η μέρα μάς μισεύγει
και για ντροπή μου το κρατώ, να σου το μολογήσω,
τόση ώρα να σε πολεμώ και να μη σε νικήσω.
Περμάζωξε όλη την αντρειά, βάλε τη δύναμή σου,
λέγω σου εδά παρά ποτέ βαρίσκω και βλεπήσου.»
«Μη βιάζεσαι πολλά, Άριστε, κ' η μέρα πρι βραδιάση,
ένας μας θε να σκοτωθή και ο ρήγας του θα χάση
κι ακόμη ο ήλιος είν' ψηλά και πρι να χαμηλώση,
γή αυτό γή τούτο το σπαθί το τέλος θέλει δώσει.» [...]
Γδυμνά τα λαμπυρά σπαθιά ανεβοκατεβαίνα
και σπίθες από τ' άρματα σαν αστραπές εβγαίνα.
Τριγύρου λάμπου, στράφτουσι κι ανοίγουν τον αέρα
κι αντιλαλεί το σίδερο στη δυνατή τως χέρα.
Μακρά γρικούνται οι κοπανιές κ' οι κτύποι των αρμάτω.»

« Aristos, qui avait le désir de voir la fin du combat, et qui ne s'attendait pas à trouver un grand danger comme celui-là, jette son bouclier, et avec l'une et l'autre main serre son épée, la lève, comme un couteau coupant, assène un coup, visant la tête ; il

aurait coupé en deux morceaux une enclume de fer. Mais Erotocritos se retire, met devant lui son bouclier, pour que le coup y porte et ne le blesse pas ; comme si [le bouclier] avait été de cire, c'est ainsi que [l'épée] le traverse, une moitié tombe sur le champ, l'autre reste [à son bras]. L'épée descend jusqu'à l'encolure du cheval et la coupe en deux ; la bête n'a plus envie de manger ni paille ni picotin. Erotocritos, tel un aigle, sort de sa selle, met pied à terre et attend Aristos de pied ferme. Et lui, quand il voit à pied un tel adversaire, pour respecter ce qu'on doit au courage, descend de son cheval. Courroucé plus encore qu'avant, il devient farouche comme un lion et dit à Erotocritos :
— Le jour commence à nous quitter, et je tiens pour une honte, je dois te l'avouer, de te combattre depuis si longtemps sans pouvoir te vaincre. Rassemble tout ton courage, mets-y ta force, je te dis que maintenant je frappe plus que jamais, prends garde !
— Ne sois pas si pressé, Aristos, avant que le jour ne tombe, un d'entre nous sera tué et son roi perdra [la bataille] ; le soleil est encore haut et avant qu'il ne baisse, ou cette épée ou la tienne mettra fin [au combat].[...] Les épées nues et brillantes s'élevaient et s'abaissaient, et des étincelles sortaient des armes comme des éclairs. Elles brillent à l'entour, étincellent et fendent l'air. Le fer résonne dans leur forte main. Les coups s'entendent de loin, ainsi que le fracas des armes. »

PRONONCIATION

Tous les phénomènes que nous avons vu apparaître jusqu'alors de façon sporadique sont ici systématiques. Il est probable que cette langue littéraire présente plus de régularité que la pratique orale crétoise du temps.

Les ν finals ont disparu comme marques du genre neutre ou de l'accusatif. C'est le cas dans tous les neutres en -ο et en -ι (άλογο, σκουτάρι, χέρι, σπαθί, μαχαίρι, αμόνι) et dans les accusatifs masculins et féminins (στη μάχη, τη σέλα, τη δύναμη, στο λαιμό). Le ν se maintient conformément à l'usage actuel[105] dans les articles à l'accusatif suivis d'une voyelle (τον Άριστον, την αντρειά, τον αέρα) ou d'une occlusive, comme au vers 5, dans στην κεφαλή, et au vers 10, dans στον κάμπο. Il réapparaît aussi dans des contextes phonétiques précis pour des raisons métriques. Le ν permet, en effet, de conserver une syllabe finale en évitant un hiatus et l'élision qui pourrait en découler, comme au vers 6, dans το σιδερόν αμόνι, au vers 14, dans τον Άριστον ήστεκε, et au vers 15, dans πεζόν έτοιον οχθρό του.

Dans l'ensemble, le ν final est bien plus faible en crétois que dans le grec démotique contemporain[106] où diverses raisons étymologiques ou morphologiques ont entraîné son maintien. On lit ici πρι (v. 23; 25) pour πριν. Toutes les troisièmes personnes du pluriel ont perdu le ν qui est aujourd'hui encore leur marque en démotique standard, ce qui peut parfois occasionner des confusions avec la première personne du singulier: ανεβοκατεβαίνα, v. 27, λάμπου, v. 29. Et les génitifs pluriels sont en -ω, conformément à la loi phonétique qui a fait disparaître le ν à l'accusatif singulier: των αρμάτω.

---

105. Pour une présentation ancienne et normative de cette question, voir Manolis Triantaphyllidis, *Νεοελληνική Γραμματική (τῆς δημοτικῆς)*, Athènes, 1941, p. 82, § 183. Remarques rapides sur les pratiques actuelles de la prononciation, pour éviter certaines confusions, dans P. Mackridge (1990), p. 81-82.

106. Contossopoulos (1994), p. 30-31.

Comme on peut s'y attendre, puisque nous avons déjà rencontré ce phénomène en Crète dès la première moitié du xv^e siècle[107], la résolution des voyelles en hiatus en une syllabe yod + voyelle (synizèse) est réalisée partout : πεθυμιά (v. 1) < ἐπιθυμία, κοπανιά (v. 5 ; 31), πλειο < πλίο < πλέο < πλέον (v. 12), αντρειά < ἀνδρεία (v. 16 ; 21), σπαθιά < σπαθία < σπαθέα (v. 27). On remarque, comme plus haut, que le phénomène est général, alors qu'il comporte beaucoup d'exceptions en démotique ; ainsi dans la langue commune actuelle on écrit et prononce ανδρεία, « courage », paroxyton.

Il y a aussi une tendance à la régularisation de l'accentuation qui dépasse sur certains points le démotique. On ne constate aujourd'hui que peu de régularisations dans le domaine de l'accent premier (βασικός τόνος)[108]. Or il y a ici deux descentes de l'accent dans des dissyllabes dont l'une est panhellénique, το μισό (v. 10), « la moitié », de l'adjectif μισός, -ή, -ό, et l'autre seulement crétoise, το πρεπό (v. 16), « ce qui est convenable ». L'ancien adjectif ἥμισυς, ἡμίσεια, ἥμισυ[109] a perdu sa première syllabe par suite d'une élision, ce qui a facilité son passage à la

107. Voir plus haut en VI 2

108. C'est l'accent du nominatif singulier de chacun des noms de la langue À quelques exceptions près, il affecte la même syllabe depuis le grec ancien attique. Vendryes (1945) l'étudie dans le chapitre IX sur l'« accentuation des noms », p. 147-199 C'est aussi la matière de Bally (1945) et, pour le grec actuel, de Tonnet (1984). Pour une étude approfondie des variations de l'accentuation du grec ancien au grec moderne, voir Hadzidakis (1905-1907), II, p. 82-175, « Περὶ τονικῶν μεταβολῶν ἐν τῇ μεσαιωνικῇ καὶ νέᾳ ἑλληνικῇ »

109 Il se conserve au neutre dans des expressions figées comme τρεισήμισι = τρεις και μισή.

première classe d'adjectifs et entraîné la descente de l'accent sur la finale, car l'immense majorité des adjectifs dissyllabiques de cette classe sont oxytons[110]. D'où l'évolution suivante : τὸ ἥμισυ > τό μισυ > το μισο > το μισό. Le mot entrait alors dans la riche catégorie des adjectifs en -ος, -η, -ο relatifs aux nombres et aux tailles : διπλός, « double », μονός, « pair », μικρός, « petit », ψηλός < ὑψηλός « grand de taille[111] ». Le substantif το πρεπό, souvent employé comme attribut, a changé de catégorie grammaticale. C'est un participe présent πρέπων, πρέπουσα, πρέπον, « convenant », refait pour l'accentuation sur les adjectifs dissyllabiques[112].

On ne voit pas la même régularité en ce qui concerne l'aphérèse des voyelles initiales. Ainsi l'adverbe comparatif σαν apparaît ici occasionnellement sous la forme sans aphérèse ωσάν (v. 1). Ailleurs cependant (v. 9 ; v. 28) on trouve la forme attendue. Un assez grand nombre de mots ont perdu leur voyelle initiale, comme ντροπή, « honte » < ἐντροπή, « fait de se retourner, de rentrer en soi-même ». Cette aphérèse est peut-être récente ou propre au crétois du temps, puisque, deux générations auparavant, figurait encore dans le *Pentateuque* une forme avec voyelle initiale, ἀντρέπουνταν. Le fait que cette voyelle ne soit pas étymologique montre que déjà les élisions inverses[113] avaient ébranlé les convictions des locuteurs sur la nature ou même l'existence de

110. *cf.* Tonnet (1984-2), p. 62-63.
111. Là-dessus, lire Hadzidakis (1905-1907), II, p. 11 ; 112.
112. Pour une autre étymologie à partir de l'adjectif εὐπρεπές, voir Hadzidakis, *ibid.*, p. 10.
113. Nous appelons ainsi une aphérèse occasionnelle, comme ici dans πού 'χε < πού εἶχε.

cette voyelle. On passe de τα εντρέπομαι à τά ’ντρέπομαι, puis, selon le cas, à un verbe αντρέπομαι ou ντρέπομαι. L’élision inverse rend aussi compte de la création d’un verbe ολπίζω (v. 2) pour ἐλπίζω, dans l’expression το ’λπίζω, et de celle du nom οχθρός par influence de l’article (ὁ ἐχθρός > ο ’χθρός > ο οχθρός). Outre ντροπή, les aphérèses sont assez nombreuses dans l’extrait : πεθυμιά (v. 1) < ἐπιθυμία, μολογώ (v. 19) < ὁμολογῶ, (v. 29), στράφτω (v. 29) < ἀστράπτω, et affectent des mots qui aujourd’hui ne les présentent pas toujours.

Comme dans le texte précédent, on voit ici notées des mouillures (palatalisations) qui se développent après consonne sonore devant voyelle d’avant. Ainsi [vi] devient [vji] dans κόβγει (v. 11) < κόβει, γυρεύγει (v. 12) < γυρεύει, αγριεύγει (v. 17), μισεύγει (v. 18). Ce développement d’un yod se fait même devant la conjonction ἤ qui devient γή (v. 26)[114].

MORPHOLOGIE

Ni la morphologie de l’article, ni celle du nom n’offrent de particularités remarquables par rapport au grec moderne. On note que les mots de la troisième déclinaison sont presque absents. Le mot τέλος (v. 1 ; 26) n’apparaît ici qu’au nominatif. Le latinisme άρματα, αρμάτω n’existe qu’au pluriel et ne diffère pas dans sa déclinaison de πρόσωπα, προσώπω(ν), par exemple. On est presque arrivé à l’élimination de la troisième déclinaison.

114 Hadzidakis (1905-1907, I, p. 49, explique ce développement de façon convaincante par la synizèse dans les expressions doubles à initiales vocaliques comme ἤ ὀμπρὸς ἤ ὀπίσω [io > jo] qui créent l’impression que la locution est [ji… ji].

La morphologie du pronom ne présente ici qu'un fait notable. la forme τως du génitif pluriel du pronom personnel, στη δυνατή τως χέρα (v. 30) que Cornaro a emprunté au crétois oriental On a là une étape intermédiaire[115] entre των, forme faible de α(υ)τών[116], et le génitif actuel τους qui ne se distingue plus de l'accusatif masculin. On voit comment les formes d'accusatifs pluriels, qui comportaient un ς final, ont commencé à influencer celle du génitif. On a substitué τως à των sous l'influence de la série des accusatifs μας, σας, τους. Le génitif singulier masculin et neutre του a ensuite imposé, par analogie, son timbre au génitif pluriel (τως > τους).

Dans la morphologie du verbe, nous voyons ici pour la première fois dans notre recueil de textes comme expression du futur la particule θα[117] et l'ancien subjonctif: θα χάση (v. 25). Il est remarquable que cette expression ne soit pas employée partout, mais qu'on trouve aussi l'ancienne périphrase avec l'infinitif: θέλει δώσει (v. 26), et un état ancien du tour avec le subjonctif où l'auxiliaire est encore dissyllabique θε να σκοτωθή. Ce n'est sans doute pas un hasard s'il n'y a ici que des troisièmes personnes du singulier où la désinence [-i] ne diffère pas de celle de l'infinitif. On comprend que dans la locution θέλει δώσει l'infinitif ait été confondu avec l'ancien subjonctif δώση. De plus, du fait des élisions, la marque de la personne n'apparaissait pas

115 L'opinion de Hadzidakis, *ibid.*, p 577, et de M. Filindas, *Γλωσσογνωσία*. I. p 211, est qu'il s'agit plutôt d'une combinaison de των et de τους.

116 À noter qu'en 1622 Girolamo Germano, éd. Pernot, p 65, ne donne que των comme génitif pluriel du pronom personnel de la troisième personne

117 Etude détaillée dans Psichari (1930), p 61-114.

toujours dans l'auxiliaire « vouloir » comme dans θελ' ανοίξει, analysé comme θελά ανοίξει, où l'auxiliaire invariable θελά ne différait guère de θενά obtenu avec la forme réduite du verbe vouloir : θε (= θέλει) ν' ανοίξει. Partout l'infinitif se confondait avec le subjonctif, à cette différence près qu'il était invariable, ce qui empêchait la conjugaison avec un auxiliaire devenu lui aussi invariable. Au témoignage de Girolamo Germano, auteur d'une grammaire du grec moderne faite à partir du dialecte de Chio et publiée en 1622, l'auxiliaire invariable de futur était alors, dans cette région au moins, θε[118]. À ce moment circulent pour l'expression du futur avec le subjonctif : θελά, θενά. Selon Psichari, l'assimilation régressive — la plus fréquente — aurait entraîné la création d'un morphème dissyllabique éphémère θανά[119], qui deviendra monosyllabique à l'occasion d'élisions comme θαν' αγαπήσω où le ν peut apparaître comme euphonique. Toute cette évolution est antérieure au début du XVIIe siècle, au moins pour la Crète, puisque la particule θα y est employée[120]. Mais, comme souvent, l'ancien coexiste avec le nouveau et, bien sûr, l'ancien apparaît comme plus correct que le nouveau. Nous

---

118 *Vocabolario Italiano et Greco*, Rome, 1622, réédité avec une introduction par Hubert Pernot sous le titre *Grammaire et vocabulaire du grec vulgaire*, Paris, 1907, p. 81.

119 Cette forme intermédiaire est rare, sinon inexistante. Psichari (1930), p. 100, la relève dans Chortatzis, *Erophile*, V, 626, ce qui est une erreur, car on y trouve seulement θενά, au v. 628. St. Alexiou, Cornaro (1980), mentionne dans son index 7 occurrences de θε contre 4 de θα et aucune de *θανά.

120 Andriotis (1983), p. 122, donne le mot comme datant du XVe siècle. Mais Kriaras (1969-1993) ne cite aucun exemple de θα antérieur au XVIIe siècle.

avons un témoignage de cela dans une remarque de la Grammaire de Germano qui note, à propos du futur périphrastique avec l'infinitif : *Vi è un' altro modo di futuro & è questo ; avanti della voce del futuro, in vece di θε [...] mettono θέλω, & in vece di γράψω, mettono γράψει [...] & di questi due modi di futuro,* ***il secondo è il meglio***[121]. On explique ainsi qu'alors même que le futur avec θα existait déjà on ait continué longtemps à employer, parfois exclusivement, le futur avec θέλω conjugué.

VOCABULAIRE

On est une fois de plus frappé par le petit nombre d'emprunts italiens dans ce texte crétois, alors que les latinismes sont toujours présents principalement dans le vocabulaire des armes : άρματα, σκουτάρι < *scutum*, σέλα, ρήγας < ρήξ < *rex*, μισεύω < du participe *missus* « envoyé ».

Les créations néo-helléniques sont naturellement nombreuses. C'est ainsi qu'on voit ici l'indéfini τέτοιος, « tel », présent dans la langue au moins depuis le XIVe siècle ; c'est un composé du grec ancien τοῖος différent de l'attique τοιοῦτος. Il apparaît d'abord sous la forme τίτοιος[122].

Une autre expression de l'indéfini typiquement grecque mo-

---

121. Germano (1622), p. 81, et paradigmes, p. 89 : « θὲ γράψω o in quest' altro modo & **meglio** Θέλω γράψει, θέλεις γράψει ; p. 91-92, θὲ τιμήσω Il secondo modo è θέλω τιμήσει. » Même remarque dans la Grammaire de Simon Portius · « *Fut.* θέλω γράψει <...> *vel alias magis corrupte* θέ γράψω » *in* Du Cange (1688), p. XXIX.

122 Dans le roman du XIVe siècle, *Belthandros et Chrysandza,* v. 326, 523, 837, 986.

derne apparaît aussi ici, au v. 9, τέτοιας λογής, « d'une telle sorte ». On utilise aujourd'hui des expressions comme λογής λογής, « de toutes sortes », τι λογής, « quelle sorte de ? ». Ce mot λογή, qui apparaît tardivement (IIIe siècle apr. J.-C.) dans les papyri au sens de « choix, fait de distinguer[123] », doit être tiré de dérivés comme ἐπιλογή de même sens[124]. Τί λογῆς devait signifier à l'origine : « Quoi en fait de choix ? »

L'adverbe πλιο offre une forme intermédiaire entre le grec ancien πλέον et le grec moderne démotique πιο, « plus » (comparatif). L'adverbe πια, « désormais » a une origine semblable : il vient aussi de πλέον mais avec une terminaison adverbiale -α[125].

Le verbe λαβώνω a remplacé dans la langue courante le vieux verbe τιτρώσκω par une évolution sémantique remarquable. Le substantif λαβή, « prise », avait fini à l'époque romaine par signifier « fait d'en venir aux mains ». L'évolution vers le sens de « blessure » était aisée. Dès lors λαβή était un synonyme de πληγή et l'on créa un λαβώνω sur le modèle de πληγώνω[126].

Le composé crétois περμαζώνω-πρεμαζώνω est tiré d'une racine productive en grec moderne, celle du grec ancien μᾶζα, « pâte, masse », qui a donné l'adverbe μαζί, « ensemble » et les verbes μαζώνω, μαζεύω, « rassembler ». Au point de vue du sens[127], cette

123 *p. Mich* III, 217, 6 : λογήν μου μη έχουσαν, « n'ayant pour moi aucune considération ».

124. Chantraine (1999), au mot λέγω, p. 626.

125. Andriotis (1983), tient πλέα pour le pluriel de πλέον.

126 Hadzidakis (1905-1907), II, p. 145.

127. Hadzidakis, *ibid.*, I, 115, note à juste titre qu'on ne peut faire dériver le mot μαζί de l'adverbe ὁμάδι.

famille recueille les significations de dérivés de ὁμάς, ὁμάδι, « en groupe », ὁμαζεύω, « grouper ». Ces développements sont relativement récents, car ils supposent l'aphérèse du ὁ- initial. Μαζί serait le substantif μαζί(ον) employé adverbialement, « par petites masses ».

Le verbe μανίζω est tiré de μαίνομαι. À partir de l'aoriste ἐμάνην, troisième personne du pluriel ἐμάνησαν, on a refait un aoriste sigmatique actif ἐμάνισαν, puis un présent en -ζω. Cette évolution entre dans une tendance générale de la langue à éliminer les irrégularités du verbe et à faire passer à l'actif beaucoup de médio-passifs de sens neutre. C'est ainsi que σήπομαι, ἐσάπην est devenu, σαπίζω, σάπισα, et ῥήγνυμαι, ἐρράγην s'est simplifié en ραγίζω, ράγισα[128].

CONCLUSION

Ce texte est écrit dans un dialecte standardisé compris par tous les Grecs du temps. À ce titre, le crétois de Cornaro est, dans ses grandes lignes, caractéristique des tendances de la langue du XVII^e^ siècle, sans pourtant être ce qu'on pourrait appeler une langue « moyenne ».

Ainsi l'amuïssement généralisé du ν final, sauf devant voyelle et consonne occlusive, est un fait désormais acquis pour une grande partie du grec moderne. En revanche, la disparition du ν dans les génitifs pluriels (αρμάτω) et les troisièmes personnes du pluriel (λάμπου) est propre au crétois. De même, la généralisation de la synizèse qui crée de nouvelles finales accentuées paraît être

128. *Ibid.*, I, p. 55.

une évolution générale du grec (σπαθιά), même si bon nombre de dialectes modernes ne la connaissent pas et si le processus est allé plus loin en crétois qu'en grec démotique (αντρειά). On peut en dire autant de la régularisation de l'accent sur une syllabe tout au long de la conjugaison qui n'est que partiellement réalisée.

Le développement morphologique le plus important du point de vue de l'histoire de la langue est la création pour l'expression du futur de la particule θα combinée à l'ancien subjonctif[129], même si existe encore, et pour longtemps, la périphrase avec θέλω conjugué suivi de l'infinitif.

Il faut souligner enfin le caractère presque exclusivement hellénique du vocabulaire. À ce moment-là, la langue grecque parlée est capable de faire face avec aisance et élégance à toutes les nécessités de l'expression. Mais on doit remarquer que le sujet traité par Cornaro appartient à un genre traditionnel où la langue populaire avait été utilisée et cultivée pendant les trois siècles précédents : le roman de chevalerie. Le problème du retard du grec sur les langues européennes, l'italien et le français, et même sur le turc ottoman, pour la création et la fixation de vocabulaires spécialisés techniques, administratifs ou abstraits va se poser avec de plus en plus d'acuité aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. On peut déjà s'en rendre compte dans l'almanach publié par Agapios Landos au milieu du siècle.

129 Il est préférable d'appeler cette forme un ancien subjonctif, ce qu'elle est historiquement, et non un présent, ce qui ne conviendrait que pour le « cursif » ou « continu » Pour une thèse différente, lire Feuillet (1986), p. 59, qui assimile l'ancien subjonctif aoriste à valeur éventuelle du grec au présent perfectif des langues slaves balkaniques

5.2. Les Travaux des champs (Γεωπονικόν) *d'Agapios Landos (1643)*

Le *Γεωπονικόν*[130] est un ouvrage composite dont la première partie contient des recettes à l'usage des paysans, la seconde des conseils d'hygiène et des formules de remèdes de bonne femme — du genre bien connu des ἰατροσόφια[131] — et la dernière, très courte, une liste des fêtes religieuses chômées de chaque mois. Quelques titres de chapitre donnent une bonne idée du contenu du livre : « Quand plante-t-on les arbres ? », « Quand doit-on fumer la terre ? », « Quand faut-il couper le bois pour qu'il ne pourrisse pas ? », « Comment, en cas de nécessité, faire du bon vin sans raisin », « À propos des haricots », « Sur les flux de ventre », « À propos des hémorroïdes », « Pour tuer les rats », « Pour empêcher les seins d'une fille de grandir ».

La langue de ce texte n'a pas l'authenticité de celle d'*Erotocritos*, pour plusieurs raisons. D'abord, c'est en partie une langue de traduction. L'auteur suit, selon le cas, un modèle en grec archaïque, le *Περὶ γεωργίας* de Kassianos Vassos, ou des traités italiens de Castor Durante, *Il Tesoro della sanita* et *Prattica Medicinale*[132]. Ensuite, Landos, malgré son désir d'être compris

130. Nous disposons maintenant d'une bonne édition de ce texte par Despina Kostoula sous le titre *Γεωπονικόν. Βενετία 1643*, éd. Tinos, Volos, 1991.

131. On trouvera une édition partielle d'un de ces textes sous le titre *Formulaire médical de Staphidas* (manuscrit de la B.N. 2315) dans Emile Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1881, tome II, p. 1-27.

132 L'éditrice D Kostoula, Agapios Landos (1991), p. 61-63, donne une idée précise de la dépendance de Landos par rapport à ses sources en mettant celles-ci en parallèle avec le texte de son auteur

de tous, ne peut pas éviter certains archaïsmes de sa langue écrite ordinaire. Selon les heureuses formules de Despina Kostoula, ce grec se caractérise par son « absence d'homogénéité linguistique » et ne peut être considéré comme le « miroir de la langue de l'époque[133] ». En revanche, le texte de Landos est caractéristique des problèmes d'adaptation de la langue grecque aux réalités modernes.

[*Nous reproduisons dans cet extrait l'orthographe et la ponctuation de l'édition de 1647 ; le texte figure avec une orthographe modernisée à la page 260 de l'éd. Kostoula*]

Νὰ εὐγάλῃς ὄφιν ἀπὸ τὴν κοιλίαν τοῦ ἀνθρώπου, καὶ ἄλλους σκώληκας. Κεφ. σα΄

Ἐὰν ἔτυχε, καὶ εἰσῆλθεν ὀφίδι ἀπὸ τὸ στόμα τινὸς εἰς τὰ ἐντόσθια, βράσαι ὤκιμον, ἤγουν βασιλικὸν μὲ τὸ ξύδι, καὶ δόςτου νὰ τὸ πίῃ. ἢ μελάνην μαύρην ὁποῦ γράφουσι μὲ καλὸν κρασὶ τὸν πότισαι. καὶ οὐ μόνον ὁ ὄφις, ἀλλὰ καὶ ὅλοι οἱ σκώληκες εὐγένουσι.

Ἕτερον. Καμπόσον γάλα ζέστανε. καὶ κρέμασε ἀπὸ τοὺς πόδας τὸν ἄνθρωπον, νὰ εἶναι ἡ κεφαλήτου σιμᾶ εἰς τὸ τζουκάλι τοῦ γάλακτος νὰ ἀνεβαίνῃ ἡ εὐωδία εἰς τὴν κοιλίαντου, καὶ ἂς χάσκει καλὰ τὸ στόμα του. καὶ εὐγένει ὁ ὄφις συρόμενος ἀπὸ τὴν μυρωδίαν τοῦ γάλακτος. [...]

133 Agapios Landos (1991), p. 91 : μεγάλη γλωσσική ανομοιομορφία, p. 92 : δεν είναι βέβαια ο καθρέφτης της γλώσσας της εποχής.

Διὰ νὰ μὴ βουλᾶς εἰς τὸ πέλαγος. Κεφ. σβ΄
Κάμε ἕνα ζουπόνι μὲ κανεβάτζα, καὶ ἂς εἶναι μακραῖς ἡ ἀλέταις μίαν πήχην νὰ φθάνουν ἕως τὰ γόνατα. ταῖς ὁποίαις ἔνδυσε ἀπὸ μέσα μὲ τὸ φελὸν ἤγουν σοῦρον. καὶ ράψετον. εἰς τὴν ἄκραν ἔχε δύο δεματικά, ἢ κορδέλαις. καὶ ὅταν τύχῃς εἰσὲ καράβι φόρει τὸ ἄνωθεν ζουπόνι, καὶ δέσαι κάτω ταῖς ἀλέταις εἰς τοὺς πόδαςσου. καὶ τότε ἂν πέσῃς εἰς τὴν θάλασσαν ἢ ἀπὸ φουρτούναν ἢ ἄλλην περίστασιν, δέν σε ἀφήνει ὁ σοῦρος νὰ βουλήσῃς. καὶ γλυτώνεις τὴν ζωήνσου.

Διὰ νὰ λύσῃς ἀνδρόγυνον. Κεφ. σγ΄
Ἔπαρε χολὴν τοῦ κοράκου, καὶ μελτζουβόλαδο ἴσια καὶ τὰ δύο. καὶ ἂς ἀλειφθῇ ὁ ἄνδρας εἰς ὅλοντου τὸ κορμί. καὶ ἂς γράψῃ τὸ τροπάριον ἐτοῦτο τῆς Πεντεκοστῆς νὰ τὸ βαστᾷ ἀπάνωτου. « Λύει τὰ δεσμὰ, καὶ δροσίζει τὴν φλόγα, » καὶ τὰ ἑξῆς. καὶ τότε ἂς πέσῃ μὲ τὴν γυναῖκατου. [...] τὸ ἄνωθεν λάδι ἂς ἀγοράσῃ ἀπὸ τὰ ἐργαστήρια, cioè oglio di melzouino.

« Pour faire sortir un serpent ou autres vers du ventre d'une personne. Chapitre CCI
« S'il s'est trouvé qu'un serpent est entré par la bouche de quelqu'un dans ses entrailles, faites bouillir de l'*okimon*, c'est-à-dire du basilic, avec du vinaigre, et donnez-le-lui à boire ; ou bien faites-lui boire avec du bon vin de l'encre à écrire. Et non seulement le serpent, mais aussi tous les vers sortent.

Autre <remède>. Faites chauffer une certaine quantité de lait ; et suspendez l'homme par les pieds, de sorte que sa tête soit près

du pot de lait, pour que le parfum en monte dans son ventre ; et qu'il ouvre bien sa bouche. Et le serpent sort attiré par l'odeur du lait.

Pour ne pas couler à pic dans la mer. Chapitre CCII

Faites un gilet avec de la grosse toile et que le devant en soit long d'une aune pour qu'il arrive jusqu'aux genoux. Recouvrez-en l'intérieur avec du liège, c'est-à-dire du *suro*, et cousez-le. À l'extrémité ayez deux attaches, ou rubans. Et quand vous vous trouverez dans un bateau revêtez le gilet ci-dessus et attachez en dessous le pan du gilet à vos jambes. Et alors si vous tombez à la mer soit dans une tempête soit dans une autre circonstance, le liège (*suro*) ne vous laissera pas couler et vous sauverez votre vie.

Pour défaire un couple. Chapitre CCIII

Prenez du fiel de corbeau et de l'huile de mélisse en deux parties égales. Et que le mari s'en enduise tout le corps. Et qu'il écrive ce tropaire (*courte prière chantée*) de la Pentecôte et qu'il le garde sur lui. « Il défait les liens et rafraîchit la flamme », et ainsi de suite. Ensuite qu'il couche avec sa femme. [...]. Il doit acheter l'huile en question *cioè oglio di melzouino* dans des officines. »

ORTHOGRAPHE ET PRONONCIATION

L'orthographe de l'époque, qui convient au grec ancien et à la langue archaïque, est mal adaptée à l'écriture de la langue populaire. Depuis l'apparition des affriquées /ts/ et /dz/ au Moyen

Âge, on ne s'est pas soucié de distinguer par une écriture différente la variante sourde et la variante sonore, qui sont rendues toutes les deux par τζ. S'agissant de mots populaires, le lecteur réalisait spontanément la prononciation correcte. Ici, il faut lire τσουκάλι et κανεβάτσα.

Une autre imperfection de cette orthographe est qu'elle n'est pas cohérente. Les mots du grec ancien conservent leur orthographe étymologique, tandis que les formes néo-helléniques sont écrites soit phonétiquement, soit d'une façon qui rappelle arbitrairement les formes grecques anciennes.

Aucun travail de recherche étymologique n'avait encore été fait sur le grec moderne et l'orthographe s'en ressent. Ainsi Landos — ou son typographe — écrit εὐγάλῃς et εὐγένουσι, parce qu'on n'apercevait pas à l'époque le rapport avec ἐκβάλῃς et ἐκβαίνουσι. C'est aussi l'ignorance de l'étymologie et un parti pris d'archaïsme qui font écrire -αις les terminaisons -ες des nominatifs et accusatifs de la première déclinaison, ταῖς et ἡ ἀλέταις, κορδέλαις, μακραῖς, ταῖς ὁποίαις. En écrivant et accentuant des nominatifs ou des accusatifs comme des datifs pluriels anciens on crée une impression d'archaïsme toute extérieure. On laisse aussi entendre que les terminaisons -αις ne sont que des déformations de -αι et de -ας. De même l'orthographe ἡ pour l'article féminin pluriel οἱ masque l'identité des articles masculin et féminin[134] et peut faire

134. Cette orthographe des articles féminins et des terminaisons de nominatif et d'accusatif de substantifs féminins est régulière à l'époque ; elle est enregistrée par Germano (1622), p. 57 : article αἱ & ἡ acc. pluriel ταῖς, acc. pluriel de χαρά, ταῖς ou τῇς χαραῖς.

supposer que ἣ est une variante de αἱ avec un allongement de l'alpha en η. De la même façon, les impératifs aoristes néo-helléniques en -σε sont souvent orthographiés -σαι pour les faire ressembler aux impératifs moyens du grec ancien (λῦσαι) : βράσαι, πότισαι, δέσαι. La graphie ράψτετο a peut-être été tolérée parce que la désinence verbale n'était pas en fin de mot (*cf.* cependant ἔπαρε, κρέμασε).

En revanche, la qualité d'enclitiques des pronoms personnels faibles se marque très nettement dans l'orthographe qui ne sépare pas ces mots du nom ou du verbe qui les précède : δόςτου, τὴν κοιλίαντου, τὸ στόματου, ράψετον, τοὺς πόδαςσου, τὴν ζωήνσου, ὅλοντου τὸ κορμί, ἐπάνωτου, τὴν γυναῖκατου.

Dans le grec *écrit* de Landos — qui est crétois —, la synizèse, c'est-à-dire la transformation en une syllabe yod + voyelle de deux voyelles en hiatus, n'est pas faite : κοιλίαν, μυρωδίαν, εὐωδία. On est là aux antipodes du crétois de Cornaro qui fait toujours la synizèse. Il ne s'agit pas nécessairement d'un archaïsme, car plusieurs dialectes conservent certains de ces hiatus. On remarquera cependant que pour deux des mots considérés, les plus courants, chez Girolamo Germano (1622) et Somavera (1709), qui présentent la variété chiote du grec populaire du temps, on trouve les formes à synizèse, κοιλιά, μυροδιά (sic). Εὐωδία, qui apparaît comme plus savant, est paroxyton dans le dictionnaire de Somavera.

MORPHOLOGIE

Le maintien ou l'absence du -ν final ne nous apprennent rien sur la langue parlée du temps. Il est manifeste qu'on a affaire ici à une régularisation de la langue en fonction d'une doctrine

linguistique. Ce ν est maintenu dans toutes les finales qui pourraient exister en grec ancien, dans la première déclinaison féminine : κοιλίαν, « ventre », μυρωδίαν, « odeur », ἄκραν, « extrémité », θάλασσαν, « mer », ζωήν, « vie », χολήν, « bile », et dans la deuxième déclinaison masculine et neutre : τὸν ἄνθρωπον, ὤκιμον, « basilic », ἀνδρόγυνον « couple », τροπάριον[135]. En revanche, les neutres en iota, qui n'existent pas en grec ancien, sont généralement dans notre texte orthographiés sans ν, ce qui confirme la disparition dans la langue parlée de ce phonème dans cette position : ὀφίδι, « serpent », ξύδι, « vinaigre », κρασί, « vin », ζουπόνι, « gilet », καράβι, « bateau », κορμί, « corps[136] ». Lorsqu'un neutre est manifestement d'origine récente, parce qu'il comprend un élément vénitien, il n'est pas archaïsé sur ce point ; ainsi pour μελτζουβόλαδο.

Du point de vue strictement morphologique, les archaïsmes nous cachent les évolutions de la langue. Il est manifeste que sont purement artificielles les formes de la troisième déclinaison suivantes : <τοὺς> σκώληκας, τοὺς πόδας. Nous savons, en effet, que, depuis la fin de l'antiquité, la finale -ες avait prévalu dans ces accusatifs. Les formes usuelles étaient, du reste, des neutres en iota : σκουλήκι, « ver », πόδι, « pied ».

Il y a cependant des modernismes incontestables. Ainsi l'article

135 On peut faire les mêmes remarques sur les paradigmes de Germano qui, selon le caractère « savant » ou « populaire » des mots, ont des formes avec ou sans ν final : τὴν δόξαν, τὸν λόγον, τὸ ξύλον, τὸν κάβουρα, τὸν ψαρά. Naturellement les neutres en iota sont orthographiés sans ν final τὸ σπίτι.

136. L'éditrice signale cependant, p. 100, des orthographes κρασίν, λαρδίν, ἀλεύριν.

féminin pluriel sous la formes ταῖς, c'est-à-dire τές, devait être usuel dans plusieurs régions de Grèce, même si τις s'entendait déjà au XVIe siècle à Constantinople et ailleurs[137]. De même, la contamination de la troisième déclinaison par le génitif de la deuxième, dans <τοῦ> κοράκου (au lieu de grec ancien κόρακος), est un trait que nous avions déjà remarqué dans la langue du XVIe siècle[138].

La morphologie du verbe ne présente ici aucun trait notable. La suite du texte révèle cependant que Landos n'utilise jamais le futur avec la particule θα, mais seulement θέλει να et l'ancien subjonctif ou θέλει plus l'infinitif, qui paraît encore vivant.

VOCABULAIRE

Dans le domaine du vocabulaire spécialisé, le grec populaire n'est pas réellement pauvre. Il paraît seulement manquer de précision. Landos, qui démarque un texte italien, trouve bien des équivalents, mais il n'est pas sûr qu'ils soient admis ou même compris par ses lecteurs. Comme il veut toucher un large public, il ne peut pas se priver de la précision que peut apporter le grec archaïque entendu par ses compatriotes cultivés. En même temps, il s'efforce d'être compris du public populaire. Quant à l'italien, il vient au secours du grec en raison de sa précision et de son universalité. Lorsqu'il s'agit de faire une commande dans une

137. Germano mentionne τῆς à côté de ταῖς.

138 *cf.* la forme τοῦ γονάτου, p. 112. Germano, p. 62, ne donne que ce type de génitif pour les substantifs de la troisième déclinaison : τὸ στόμα, τοῦ στομάτου.

pharmacie, le mieux est de s'exprimer en italien : *cioè oglio di melzouino*. Ainsi Landos est amené à exprimer certaines réalités dans deux, voire trois ou quatre niveaux de langue, le grec archaïque, le grec parlé, l'italien hellénisé et l'italien écrit en caractères latins. Il est possible que ce système d'équivalences ne soit pas réellement utile et se réduise à un étalage d'érudition lexicale. Ainsi quand Landos écrit φελλὸν ἤγουν σοῦρον (accusatif) pour signifier « liège », il emploie à la fois un mot grec ancien et moderne[139] et un mot italien, *sughero*, sous sa forme vénitienne *suro*[140], comme pour étayer l'un par l'autre. Dans le cas de ὤκιμον ἤγουν βασιλικόν, il est probable que tout le monde comprenait le mot βασιλικός et que le terme de Dioscoride ὤκιμον n'éclairait guère la majorité des lecteurs. En lui-même, le système des traductions multiples trahit une difficulté du grec populaire à faire face aux besoins expressifs de la science, même si le terme de « science » est un bien grand mot pour ce recueil de remèdes de bonnes femmes. La solution de ce problème d'imprécision terminologique est évidemment l'emprunt linguistique.

Les italianismes sont relativement nombreux[141], mais ils ne sont ni étranges ni arbitraires. La majorité, comme le souligne Despina Kostoula, sont aujourd'hui « d'usage courant et naturalisés dans la langue grecque[142] ». C'est le cas de τσουκάλι,

139. Germano (1622) et Somavera (1709) donnent la traduction φελλός pour *sovero*.

140. Nazari (1876), p. 157.

141. D. Kostoula, Agapios Landos (1991), fournit, p. 115, une liste de 112 italianismes.

142. P. 114 : οι περισσότερες από τις λέξεις-δάνεια είναι και σήμερα σε κοινή χρήση πολιτογραφημένες στην ελληνική γλώσσα.

« pot », supposé tiré de l'italien *zucca*[143], « courge ». Τσούκα et τσουκάλι sont attestés dès le XII^e siècle dans les *Poèmes ptochoprodromiques* et ailleurs[144]. Φουρτούνα, « tempête de mer », est aujourd'hui encore un italianisme très banal. La forme la plus ancienne φορτούνα dérive directement du latin *fortuna*. Le mot apparaît d'abord au VI^e siècle comme un latinisme, au sens de « fortune ». Puis il est attesté au XVI^e siècle, où il signifie « tempête[145] ». Κορδέλα < vénitien *cordela* est aujourd'hui courant au sens de « ruban » ou « lacet dans une route ». Il figure déjà sous les formes κουρδέλα et κορδέλα dans les dictionnaires de Germano et de Du Cange. Enfin, le mot ἡ κανεβάτζα est encore connu aujourd'hui, surtout sous la forme du neutre το καναβάτσο[146] < ital. *canavaccio*, « toile grossière de chanvre ou de lin ». Le mot, qui vient ici du vénitien *canevàsa*[147], est attesté dès le XVI^e siècle[148]. Quant à ζουπούνι, « gilet », issu du vénitien *zipon*, avec probablement une influence de l'italien *giuppone*, il est connu en grec depuis au moins la fin du XV^e siècle il survit sous la forme ζιπούνι.

---

143. On propose aussi une étymologie slave * *tšukal*, *cf.* bulg. *čukalo*, « mortier » qui me paraît bien plus probable pour un mot usuel en grec au XII^e siècle.

144. Τσούκα, *Prodr.*, III 187, IV 110, τσουκαλούδα, III 188, τσουκαλολάγηνα, II 50 ; τσουκάλι, Andréopoulos, *Syntipas*, (XII^e siècle), éd. Boissonade, p. 41 ; 109.

145. Le mot figure dans le *Trésor* de Damascène et la *Chronique* de Manuel Malaxos, dans la *Chronique* de Dorothée de Monemvassia et le dictionnaire de Germano au XVII^e. Ce terme de marine, qui devait faire partie de la *lingua franca*, est passé en turc, en serbo-croate et en bulgare.

146 Selon Kriaras (1969-1993), la forme féminine est attestée en pontique.

147. Nazari (1876), p. 63.

148 Dans le vocabulaire de l'armement d'une caravelle. *Cf.* aussi, pour la langue du XVI^e siècle, Germano, καναβάτσο, et Somavera, καναβάτζα, ἡ, *canavazzo, tela grossa*.

D'autres mots appartiennent à un vocabulaire plus spécialisé qui ne semble plus utilisé aujourd'hui. Ainsi du mot ἀλέτα < ital. *aletta*, littéralement « aileron », pour désigner les pans de la chemise. L'emprunt devait être rare au XVIIe siècle. Somavera, dont le grec est très italianisé et qui connaît l'expression italienne *aletta du giuppone*, ne mentionne pas cet emprunt. Le mot σοῦρος < *suro*, « (chêne) liège », est un vénétianisme qui remplace les formes italiennes, *sughero, sovero*. Somavera l'ignore, mais il survit en crétois. Le μελτζουβόλαδο, « huile de mélisse », mot composé de l'italien *melzovino* et du grec λάδι, est inconnu des lexicographes[149].

CONCLUSION

Au point de vue phonétique, la question du ν final et celle de la synizèse semblent réglées ici par le choix systématique de formes plus anciennes, quelle que soit la réalité de l'usage oral. Landos inaugure une formule qui va avoir du succès dans la période suivante, la réforme plus ou moins profonde du grec parlé, afin de le faire « ressembler » à du grec ancien. Cette ressemblance extérieure est d'abord réalisée par une orthographe « à l'ancienne ». Elle s'obtient aussi par le choix des formes les moins « choquantes », comme le futur θέλω plus infinitif, au lieu de θενά ou θα plus subjonctif, qui seraient alors possibles.

Mais le point le plus caractéristique des problèmes du grec de l'époque est l'abondance des emprunts au vénitien. À l'occasion

149 Il semble figurer dans un *Iatrosofion* épirote, voir la référence donnée par D Kostoula, Agapios Landos (1991), p. 307.

de l'exercice de la traduction que les nécessités de la vulgarisation rendent de plus en plus fréquente, les rédacteurs en grec découvrent les lacunes de la langue qu'ils parlent par rapport aux langues européennes. Landos esquisse à la fois deux solutions, le recours au grec ancien et l'emprunt direct aux langues européennes. Il le fait sans esprit de système. Le siècle suivant sera moins pragmatique.

Chapitre VII

Les origines de la question de la langue (du XVIII^e^ siècle à 1821)

1. Introduction

Il y avait certes, entre tous les grecs parlés en Grèce proprement dite, une unité réelle qui se marquait, si l'on ne tient pas compte des cas extrêmes des dialectes d'Anatolie, d'Italie du sud ou du centre du Péloponnèse, par l'existence d'un intercompréhension plus ou moins grande entre tous les locuteurs. Cela venait de ce que, dans toutes ses variétés « centrales », le grec du XVIII^e^ et du début du XIX^e^ siècle en était arrivé à peu près au même point d'évolution. Une importante incertitude demeurait cependant dans la morphologie pour le futur qui s'exprimait selon les cas par να, θέλει, θε ou θα et l'ancien subjonctif, ou par θέλω conjugué et l'infinitif.

Mais la grande variété du grec apparaissait, et apparaît encore, dans la phonétique et le vocabulaire.

Bien que l'on n'ait pas de documents très consistants sur les parlers et dialectes au XVIII^e^ siècle, on peut penser que leur situation n'était pas bien différente de celle qui a été décrite à la fin du XIX^e^ siècle[1]. Les dialectes du nord effectuent une fermeture

1 En dehors des abondantes monographies sur des dialectes particuliers, on lira, pour une présentation d'ensemble, B. Newton, *The Generative Interpretation of Dialect*: *A Study of Modern Greek Phonology*, Cambridge University Press, 1972, l'exposé très clair de Browning (1991), p. 157-179 et, d'une façon générale, Contossopoulos (1994). Pour avoir une idée d'ensemble des principales particularités dialectales selon les régions, consulter le tableau synoptique de la p. XXIII de Contossopoulos (1994).

des voyelles atones aboutissant dans certains cas à la disparition de celles-ci et ils présentent pour le σ et le ζ des sons « chuintés » semblables au [ʃ] et au [ʒ] français[2]. Certains parlers et dialectes conservent des voyelles en hiatus, alors que d'autres les transforment en syllabes yod + voyelle (synizèse). Les augments atones se maintiennent ou disparaissent selon les cas. Les consonnes doubles (géminées) se prononcent encore, ainsi que les ν finals, dans les dialectes du sud-est, en particulier en chypriote.

Déjà ces importantes différences phonétiques masquent un peu l'unité pourtant réelle de la langue grecque parlée. Elles s'opposent à la constitution d'un seul dialecte *moyen* pouvant devenir une langue nationale écrite propre à tous les usages. L'instabilité du lexique en dehors du vocabulaire minimum de la vie courante apparaît comme un plus grave défaut. Les emprunts à la langue ottomane et au vénitien abondent, mais ne sont pas les mêmes partout.

Si l'on cherche, comme l'a fait Emanuele Banfi[3], à se représenter la situation linguistique réelle de la Grèce au XVIIIe siècle, on aboutit à un tableau complexe. Il y a d'abord, surtout dans les villes et les plaines, une partie importante de la population qui ne parle pas le grec ; elle est constituée de Turcs, d'Albanais, de Valaques, de slavophones et, à Salonique, de juifs hispanophones.

---

2. Là-dessus, lire la bonne présentation de Nicolas Contossopoulos, *Phénomènes dialectaux du grec septentrional* (dialecte de la Macédoine) in *Aspects of Language. Studies in Honour of Mario Alinei*, vol. I, Geolinguistics, p. 61-78 (s.d.).

3. *La situazione linguistica nella Grecia del secolo decimottavo : problemi ed elementi d'analisi* in *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei*, XXXIII, 1978, p. 407-429.

Quant au grec, il peut se lire et s'entendre en gros sous trois formes principales : 1) une forme « supra-régionale mais non nationale », car les gens sans culture ne l'entendent pas, le grec archaïque des ecclésiastiques et des lettrés, 2) des koinés parlées régionales, à Constantinople, à Smyrne, dans le Péloponnèse et dans l'Heptanèse, et enfin 3) des koinés territoriales, correspondant aux dialectes[4].

À la même époque, des Grecs commerçant avec l'Occident ou installés dans les Principautés roumaines auprès des princes « éclairés » découvrent les idées des Lumières sur la nation et la langue nationale[5].

Ils souhaitent que cette langue nationale soit authentiquement grecque et demeure la langue de tous. Or aucune des formes de grec existant alors ne répond à cette définition. Il s'en faut de beaucoup que toutes les langues parlées, parfois très chargées d'emprunts étrangers, soient entièrement grecques. Elles sont trop morcelées pour être pratiquées par tous. Malgré leur efficacité dans la communication quotidienne, elles manquent de mots pour exprimer les notions abstraites et les réalités d'un État moderne. En revanche, la langue atticisante est relativement commode, parce qu'elle est unifiée, possède un vocabulaire très riche et précis, fruit de deux mille ans d'usage, et continue à être pratiquée à l'écrit par la communauté scientifique grecque et quelques érudits européens. Son prestige est de nature à faire admettre la nation grecque comme l'héritière de la Grèce antique. L'inconvénient majeur de cet état de langue est qu'il est trop

4 *Ibid.*, p. 422.

5. Sur tout ceci, lire Dimaras (1980).

difficile à lire et encore plus à écrire pour devenir le véhicule de l'éducation de la nation grecque.

Malgré toutes leurs divergences, la plupart des réformateurs de la langue partagent les idées suivantes. Ni le grec ancien ni les dialectes réellement parlés ne peuvent, sans modifications, servir de langue nationale. Il faut, pour *créer* cet idiome, partir de la langue parlée — reste à savoir laquelle — et l'enrichir par des emprunts au grec attique et/ou aux langues européennes. Toute la question est de savoir quelle est la quantité d'éléments étrangers ou anciens que la langue vivante peut admettre sans être dénaturée ou devenir une langue conventionnelle utilisable seulement à l'écrit[6].

2. Le problème lexical

Le caractère extrêmement composite du vocabulaire grec courant à la fin du XVIII[e] siècle apparaît bien dans le texte d'une proclamation faite par les troupes russes d'occupation des Cyclades en 1772 pour mettre en vente diverses marchandises prises à la guerre[7]. La traduction du texte russe original a été effectuée par le *drogman* Natsios Gavrinas.

Ὅρδινο. Μὲ τὴν προσταγὴ τοῦ [...] κυρίου γενεράλε ἀν-σὲφ ὁλουνῶν τῆς μεγάλης Ρουσίας ὄρδινων καβαλλιέρου κόντε Ἀλεξίου Ὀρλώφ, ἔχει νὰ πωληθῇ ἀπὸ ταῖς καμωμένες πρέζαις

6. On pense, bien sûr, ici au cas de l'arabe littéral, langue commune écrite impropre à la communication orale spontanée.

7. Le texte complet, publié d'abord dans la revue : *Ἀθήναιον*, 6, 1878, figure dans l'anthologie de Triantaphyllidis (1938), p. 346-347.

πρᾶγμα μὲ ἀβάντσο πίλεο, ἤγουν μὲ πάνου βάλσιμον, τὸ ὁποῖον πρᾶγμα φανερόνεται κάτωθεν. [...] Κατάστιχον τοῦ πράγματος. Παιδαγωγίαις ὁποῦ διαβάζουν τὰ παιδιά, κεριά, καννάβια διὰ ἀγοῦζο τῶν ἐγκατοίκων, σουλιμᾶς, σιδερένια περούνια, [...] σακκορράφαις ἤγουν βελόναις, λέμεν καλαῖς, κουτιά ξύλινα, ζημπίλια, [...] ζωνάρια μάλλινα λογῆς λογιῶν σόρτε καὶ κόλορα, βιβλία ῥωμαίικα, πετσιὰ καὶ τομάρια λογῆς λογιῶν, σκούφους λογῆς λογιῶν σόρτε, μαστίχη, ἀλατζιᾶδες κανναβίσιοι, παπούτσια, νισατίρι, σαρίκια ὅπου δένουν τὰ κεφάλια λογῆς λογιῶν κόλορα, μαξιλάρες λογῆς λογιῶν, πιπέρι, μέστια διὰ ἄνδρες καὶ διὰ γυναῖκες, γνῆμα ἀπὸ λινάρι, μακάτια ἀπὸ ἄσπρο ῥοῦχο, ζάχαρι μισιριώτικη, σουσάμι, τέλια σιδερένια, καπινὸς[8] ἤγουν τοτοῦνι, λουλᾶδες διὰ φουμάρισμα, μαχραμᾶδες καναβίσιοι, πανὶ βαμβακερνὸ ὀρδινάρικο, κεμέρια μαλλένια βαρβαρέζικα, καβούκια τούρκικα, καπότα καὶ σκουτὶ διὰ καπότα, σαλιβάρια καμωμένα, τσοράπια μάλλινα, ἀντεριά, καμιζόλαις μὲ μανίκια, γούνες κουναδένιες.

« Commandement. [...] Sur ordre de monsieur le général en chef, chevalier de tous les ordres de la grande Russie, comte Alexis Orlof, on doit vendre sur les prises faites de la marchandise avec *avanzo pileo,* c'est-à-dire avec quelque chose qui est mis en plus, laquelle marchandise est présentée ci-dessous. [...] Liste de la marchandise. Livres de lecture pour les enfants, chandelles,

8. Pour καπνός. Ce développement d'une voyelle qui facilite la prononciation des groupes consonantiques est, selon Contossopoulos (1994), p. 76, caractéristique des parlers du Péloponnèse ; *cf.* aussi σταθιμός (σταθμός) et πινίγω (πνίγω).

chanvre à l'usage de la population locale, fard, fourchettes de fer, aiguilles à sac soit de grosses aiguilles, nous disons des bonnes, boîtes de bois, cabas, [...] ceintures de laine de toutes sortes et couleurs, livres en grec, cuirs et peaux de toutes sortes, bonnets de toutes sortes et couleurs, hameçons de fer, encens, cuillères de bois, lin de toutes sortes, mastic, étoffes de chanvre rayées, souliers, sel ammoniac, turbans de toutes couleurs dont on s'entoure la tête, des mouchoirs de coton de toutes couleurs, traversins en tous genres, du poivre, bottines pour hommes et femmes, fil de lin, couvertures de tissu blanc, sucre égyptien, sésame, fils de fer, tabac ou *tütün*, fourneaux de pipe pour fumer, toile à voile en chanvre, toile de coton ordinaire, escarcelles de laine barbaresques, chapeaux turcs, capotes et étoffe de laine pour capote, brides faites, chaussettes de laine, tuniques paysannes, camisoles à manches, fourrures de lapin, fourrures de zibeline. »

Le vocabulaire concret apparaît ici entièrement envahi par les mots italiens et turcs, au point que la langue grecque en est presque entièrement saturée. Naturellement les proportions entre vocabulaire étranger et vocabulaire local seraient différentes s'il ne s'agissait pas d'une énumération d'objets manufacturés.

Les mots italiens sont les suivants : ὄρδινο < *ordine* (la forme la plus usuelle alors paraît être ἡ ὀρδινιά), γενεράλε < *generale* (Somavera donne ντζενεράλης), καβαλιέρος < vénitien *cavalier*, κόντες < *conte*, πρέζα < *presa*, ἀγοῦζο < ? *ad uso* (avec développement d'un γ comme dans le chypriote γουγιάζω < provençal *usar*), σόρτε < *sorte*, κόλορα < *colore*, ὀρδινάρικος < *ordinario* avec une terminaison néo-grecque -ικος, καπότα < *cappotta*, φουμάρισμα, nom tiré du verbe *fumare*.

Les emprunts français sont peu nombreux, s'agissant d'un vocabulaire concret. On remarque seulement dans la terminologie militaire γενεράλε ἀν-σέφ, « général en chef », où *général*[9] a été italianisé. Un cas similaire se présente pour καμιζόλα, fait directement sur le français *camisole*, plutôt que sur l'italien *camiciòla*.

La plupart de ces mots ont disparu en grec, parce que, comme on le voit ici même, ils faisaient double emploi avec des mots grecs d'origine. Ainsi ὄρδινο pouvait être remplacé par διαταγή, σόρτε par λογῆς. Ni κόλορα ni γενεράλε n'étaient nécessaires, puisque existaient aussi χρώματα et στρατηγός[10].

Cependant les emprunts au turc ottoman, ou, à travers cette langue, à l'arabe et au persan, l'emportent sur les italianismes en nombre et en nécessité. En conquérant la Grèce, les Turcs y avaient importé la civilisation matérielle orientale, certains bâtiments et certains vêtements. Tout cela, qui était ottoman, se disait en turc. Et comment en aurait-il été autrement puisque les sujets chrétiens se vêtaient et mangeaient comme les autres habitants de l'Empire ? On voit ici à quel point le vocabulaire de l'habillement du grec — mais aussi des autres langues balkaniques[11] — est profondément orientalisé au XVIIIe siècle.

---

9. À noter que la graphie avec un γ à l'initiale peut très bien rendre le *g* italien ; *cf.* dans la *Corona preciosa* la transcription grecque de *abbrugiare*, ἀββρουγιάρε.
10. Les deux mots figurent dans Germano et Somavera.
11. Sur ce sujet, lire Tonnet (1986).

Il ne faut pas, comme on le fait souvent, rapprocher ces mots du turc actuel, qui a été standardisé, mais de la forme de langue parlée au XVIII[e] siècle dans l'empire ottoman. Il en est de même pour les significations qui ne sont pas les mêmes en grec et en turc, soit parce que la langue emprunteuse a spécialisé le mot (tel mot signifiant « bariolé » en turc désigne de la toile rayée en grec, tel autre qui veut dire « derrière » est ici un tissu qui sert à couvrir), soit aussi parce que le turc actuel, qui ne cesse de se purifier des orientalismes de la langue ottomane, ne conserve pas tous les sens qui ont été ceux de la langue ancienne et dont les langues balkaniques gardent le souvenir.

Ζημπίλι, « cabas, couffin » est donné comme venant de *zembil*, bien que d'autres attestations semblent montrer que l'on entendait aussi *zimbil* à l'époque considérée[12]. Ἀλατζιᾶς vient du turc *alaca*, « bariolé » ; le scripteur a fait un effort avec la graphie τζι pour rendre la palatalisation du *c* turc, prononcé comme *dj* dans l'orthographe française. Bien qu'il ne figure pas dans le dictionnaire de la langue médiévale de Kriaras[13], le mot était déjà entré dans la langue à la fin du XVII[e] s. ; Somavera le mentionne sous la forme ἀλαντζάς, ainsi que l'adjectif ἀλαντζαδένιος, au sens de « rayé ». Παπούτσι est un orientalisme d'origine persane, ancien en grec. Il est attesté dès la fin du XIV[e] siècle chez Sakhlikis. En 1527, il figure dans le vocabulaire relativement réduit de la *Corona preciosa* et, en 1622, il est donné comme la seule traduction de

12. Voir la forme ζιμπίλι dans Rhigas, *Σχολεῖον τῶν ντελικάτων ἐραστῶν*, 1790, édition P.S. Pistas, 1971 ; 1994, p. 186.

13. Αλατζάς devrait se trouver dans le premier volume de Kriaras (1969-1993) ; le mot est aussi absent de l'*Επιτομή* de 2001.

scarpa dans le dictionnaire de Germano. Sont également orientaux les mots suivants : μακάτι « tissu d'ameublement » < *makat*, « derrière », Μισίρι < *misr*, « Égypte », qui donne l'adjectif μισιριώτικος, τέλι < *tel*, « fil », τοτούνι < *tütün*, « tabac », λουλάς[14] < turc d'origine persane *lule*, « fourneau de narghilé », actuellement en turc « tuyau de pipe », κεμέρι < *kemer*, « ceinture », καβούκι < *kavuk*, « grand bonnet », τσοράπι < çorap, « chaussette », ἀντερί < turc actuel *entari*, « robe longue portée par les hommes », σαμούρι < *samur*, « zibeline ». Bien que les dictionnaires étymologiques ne les enregistrent plus, parce qu'ils ne sont plus en usage, νισα(ν)τίρι, « chlorure d'ammoniac », et μαχραμάς, « toile à voile » sont sûrement aussi d'origine orientale.

Sans doute la concentration de tous ces mots étrangers dans un texte grec est-elle exceptionnelle, mais elle permet d'avoir une idée précise du problème lexical qui se pose alors aux Grecs.

3. Le problème des dialectes

La confusion des langues qui naît de la multiplicité des dialectes au XVIII[e] siècle peut être illustrée par un extrait de la pièce satirique de Rizos Néroulos, *les Korakistiques*[15], parue au début du siècle suivant, en 1813. Au-delà du parti pris comique, cette pièce nous apprend comment un contemporain voyait le problème de la langue. Néroulos trouve tout aussi ridicules les rustres qui parlent les

14. Somavera connaît cette forme à la fin du XVII[e] siècle.

15. *Κορακιστικὰ ἢ διόρθωσις τῆς Ρωμαίκης Γλώσσας. Κωμωδία εἰς τρεῖς πράξεις διαιρεμένη, ὑπὸ τοῦ [...] Κ. Ιακώβου Ρίζου Νερουλοῦ*, 1813. Edition avec introduction et traduction par P. A. Lascaris, *les Korakistiques*, éd. Agon, 1928. Le texte a été repris dans Moschonas (1981), p. 8-62 (notre extrait, p. 24-27).

dialectes que les pédants comme Coray qui prétendent leur apprendre une langue artificielle. On trouve ici[16] un échantillonnage des diverses sortes de grec qui pouvaient s'entendre à l'époque. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'une transcription très précise des parlers et dialectes de Lesbos, d'Épire, de Chypre et de Chios. Néroulos n'est pas un linguiste. En revanche, il est évident qu'il avait une bonne connaissance pratique des dialectes, pour la simple raison qu'à l'exception d'une société bourgeoise très réduite, *tous* les Grecs qu'il côtoyait parlaient des dialectes. À cette époque, connaître les dialectes n'était pas une curiosité d'érudit, c'était la condition indispensable de la compréhension entre Grecs. En revanche, la langue « embellie » de Coray, telle qu'elle est présentée ici, est une caricature.

Les Korakistiques, de Rizos Néroulos (1813)

<Αὔγουστος> Ἐκβῆκα νὰ ἴδω, ἂν ἴσως ἡτοίμασαν τὸ τραπέζιον, καὶ εἶδον εἰς τὴν αὐλὴν πολλοὺς ξένους ἀνθρώπους μὲ ὑπηρέτην τῆς Ἀστυνομίας. Ἔκβηθι διὰ νὰ ἐρωτήσῃς τὴν ὁποίαν ἔχουσι νὰ εἴπωσι εἰς ἐμὲ ὑπόθεσιν. <Σωτήριος> Τί εἶνι τὸ ὁποῖον θέλετε πρᾶγμα, ἄνθρωποι;

<Ξένοι > Ἀφεντέλη, μεῖς εἴμαστε Μιτυληνηοὶ μὲ συμπάθειο, μᾶς εἶπαν κάποιοι δᾶ, πῶς 'ς αὐτὴ τὴ χώρα ὅποιος ἔρθῃ πλερώνεται χοντρᾶ γιὰ νὰ μάθῃ κάτι λόγια, τζ' ἀποὺ μάθῃ τα, γίνεται τζ' αὐτὸς δάσκλος, τζὲ γιουμίζει τὸ πουτζέλι του. Μὲ συμπάθειο στραβὰ νὰ καθίσμε, τζ' ἴσια νὰ μιλήξμε, ἡ δάσκλος τζῆ χώρας ποὺ διδάχνει τὰ παιδέλια μας, μᾶς πέρει τὸ βιό μας. Ἐδῶ, μᾶς εἶπαν, πῶς δίντε τὸ βιό σας 'ς ἐκνοὺς ποῦ θέλουν νὰ μάθουν ἀποῦ σας τὴ προκοπή σας. [...]

16. Acte II, scène I, p. 67-72 de l'édition Lascaris.

<Γιαννιώταις> Μεῖς, ἀκούσαμαν 'ς τὸ βιλαέτι μας, πὼς ἐδῶ οἱ ἀθρῶποι καζαντίζουν γρόσα περισὰ γιὰ νὰ μάθουν μιὰ γλῶσσα ἀποῦ καινουργῆς φκιασμένη. καὶ τόμ' ἀφικρασθοῦν ἕκς μῆνες τὸ δάσκαλο, ποσώνουν ὅλη τὴ σοφία, καὶ γίνουνται περίσσα προυκουμένοι. [...]

<Χιώταις> Εἶνδα νὰ σοῦ πούμενναι κ' ἐμεῖς, σελεππῆ. Ἔπεσ' ἀκρίδα 'ς τὸν τόππο μας 'ς τὴ Χχιό, κ' ἐφτωχύνναμεν, καὶ ἓν εὑρίσκομένναι νὰ γιουμίσουμμε τὴν παραδερμέννη μας, καὶ ὁδηγήσασσί μας μερικοί, πὼς ἐδῶ μαθέννουσι μιὰ γλῶσσα χωρὶς νὰ δρώσσουσι, καὶ πὼς τὴ χωριάτικην τὴ γλῶσσα ἐδῶ κάτιν τι βγάζουσίν της ἀπ' ὀμπρός, κάτιν τι βάζουσίν της ἀπ' ἐπίσσω, κάτιν τι ξεφλουδιάζουσίν της ἀπ' τὴν μέσην της, καὶ κάμουσίν την περὶ γραμμάτου. Κ' ἐμεῖς ἶνδα διάοντρο νὰ κάμουμένναι;

<Κυπριώταις> Μεῖς εἴμαστε τζιπρικόταις. Εἴχαμ' ἕνα περιβόλιν μὲ τὸ νίκιν, τρακόσ' ἀργιάλια τὸ εἴχαμεν πακτωμένον, τζ' ἤρθασιν οἱ Ἀγαρηνοί, τζαὶ σύρασιν τὴν πουμπούρα τους, τζαὶ ράστ' ἀπάνου μας, τζαὶ μᾶς διαγουμίσασιν τὸ ἔχειν μας, τὸ σιτάριν μας, τὸ παμμάκιν μας, τζαὶ μᾶς ἐξεγυμνώσασιν. Τζ' ἐμεῖς οἱ δύστυχοι γενήκαμεν ζήτουλες, τζ' ἐπηγαίναμεν 'ς τὸ κονάκιν πότε του Κυττέων, πότες τοῦ Πάφφου, τζαὶ μᾶς ξονειδίζασιν οἱ ἅγιοι, τζαὶ μᾶς ἐσπρώχνασιν, τζαὶ μᾶς ἐλέγασιν σκυλὶν τζαὶ γαϊδοῦριν[17].

17 On a tenté, dans la traduction qui suit, de fournir une certaine idée des contrastes entre les niveaux de langue des « puristes » Auguste et Sotiris d'une part, et des « patoisants » de l'autre. On se contente de donner une vague couleur dialectale et populaire sans viser à une équivalence même lointaine L'éditrice et traductrice, Polymnie Lascaris, a tenté une traduction dans divers patois français, le résultat, satisfaisant sur le plan linguistique, est malheureusement inaccessible au lecteur français actuel qui ne comprend pas spontanément le limousin ou le gascon; alors que les Grecs d'aujourd'hui ont un accès bien plus aisé au texte de Néroulos. Là-dessus, voir Tonnet (1996).

« <Auguste> Je suis sorti d'ici, ceci afin de voir si peut-être on nous a préparé la table, et j'ai avisé dedans la cour de nombreuses personnes étrangères avec un serviteur de la Police. Veux-tu sortir de céans à cette fin de demander ce que c'est que cette affaire qu'à moi ils ont à dire. <Sotiris> Qu'est-ce donc que cette affaire que vous voulez, bonnes gens ?

« <Les étrangers> M'sieur not' maître, nous, on est Mytiléniotes, sauf vot' respect. Des gens, là, nous ont dit que dans ce pays c'ui qui vient, il est payé grassement pour apprendre queuqu' mots, et, après qu'il les a appris, il devient tout itou maît' d'école, et s'emplit l'escarcelle. Sauf vot' respect, assoyons-nous de travers, mais parlons droit, l'maît' d'école d'not' pays qui fait la l'çon aux gamins, y nous prend nos sous. Ici, qu'on nous a dit, vous donnez vos sous à ceux-là qui veulent apprendre votre instruction.

« <Habitants de Jannina> Nous, on a entendu dans notre canton qu'ici le monde il s'amasse plein d'sous, pour apprendre une langue faite de nouveau. Suffit qu'ils oyent six mois l'instituteur, les v'là à la tête de toute la science, et ils deviennent tout instruits.

« < Habitants de Chios> Et nous autres, que dire, seigneur ? Il a tombé saltarelles en pays de nous autres, à Scio, et nous soum pobres, et trobem pas à nous garnir la panse. Et sont personnes qui nous ont appris qu'ici s'apprend langue sans suer goutte et que le patois ici ils vous lui tirent quelque chose par devant, ils vous y mettent quelque truc par derrière, ils en pèlent un morceau au milieu et ils vous le font langue de savants. Nous autres, Diou bibant, qu'est-ce qu'il y a qu'on puisse faire ?

« <Chypriotes> Nous, nous sommes Djypriotes. On avait un p'tit potager en location, trois cents réaux qu'on l'avions loué et

v'là-t-y pas que les Turcs s'amènent, et ils vous tirent leur gros pistolet, et ils nous pillent tout not' avoir, et not' blé, et not' coton et ils nous ont mis tout nus. Et, pobres de nous, on s'a fait mendigots et on allait à l'hospice de nuit, tantôt à Kition, tantôt à Paphos, et les bons pères nous criaient dessus, ils nous jetaient dehors et nous disaient "chien" et "bougre d'âne". »

3.1. Les emprunts linguistiques

Comme la langue « commune » du texte précédent, les dialectes dont Rizos Néroulos donne une idée générale comportent un certain nombre de mots empruntés. Ils ne sont cependant pas aussi nombreux, ni répartis de la même façon.

Les emprunts aux langues européennes sont pratiquement absents des parlers des paysans qui, contrairement aux habitants des villes et en particulier des ports, n'ont pas de contacts avec les étrangers. En fait, le seul emprunt européen de ce texte se trouve dans le patois de Chypre, où, comme on sait, les Français puis les Vénitiens se sont maintenus de la fin du XIII^e^ siècle jusqu'en 1571. Le mot ἀϱιάλλια est évidemment, avec une voyelle ajoutée au début (prothèse), le mot espagnol *real* < *regale(m)*, « (monnaie) royale ». Les γϱόσια (ici γϱόσα), « piastres », sont dans ce texte une subdivision de la livre turque, mais c'est un mot vénitien *grosso* qui se rencontre dès le XIV^e^ siècle dans les *Assises de Chypre*.

Les emprunts turcs sont, comme on peut s'y attendre, plus nombreux sans être cependant omniprésents, comme dans le texte précédent. Ce sont essentiellement des termes administratifs ou liés d'une manière ou d'une autre au pouvoir turc. L'habitant de Jannina emploie, par exemple, le terme βιλαέτι, qui dans

l'empire ottoman est l'équivalent d'un département administré par un *vali*. C'est un mot arabe (*wilaya*) transmis par le turc. Le κονάκι < *konak*, malgré ses sens divers, était d'abord pour le paysan grec le logis du riche propriétaire foncier turc ou celui du gouverneur. Le mot est déjà ancien dans la langue ; on en a des attestations sûres aux XVIe et XVIIe siècles et même dans une version récente de l'épopée de *Digénis Akritas*. Les sujets chrétiens (ραγιάδες) se devaient naturellement de connaître les termes de politesse comme σελεπτής (ailleurs τσελεπής) < *çelebi*, « noble personne, seigneur », qui pouvaient être adressés à des chrétiens. Il faudrait peut-être ajouter un autre terme oriental, παμμάκιν = grec commun βαμβάκι, « coton », mais il est très ancien dans la langue ; on trouve βάμβαξ dans le grec byzantin. Cependant la forme chypriote semble devoir beaucoup au turc *pamuk*. Le substantif πουμπούρα est une déformation de κουμπούρα qui semble issu directement du turc *kubur*, « vieux pistolet », bien qu'un rapport avec le grec κουμπί, « bouton », soit possible[18]. Le seul « turcisme » vraiment notable, parce qu'il affecte le vocabulaire courant, est le verbe καζαντίζω < *kazandım*, parfait du verbe *kanzanmak*, « gagner ». Il semble d'importation récente[19].

En somme, les grecs dialectaux qui sont présentés ici ne sont que moyennement contaminés par les langues étrangères, essentiellement par le turc ottoman.

---

18 Voir Andriotis (1983), p. 168, reproduisant une étymologie de Phédon Koukoules qui fait venir le turc d'un mot grec κουμπούρι, « étui à pistolet dans un baudrier boutonné ».

19. Le mot figure dans le vol X (Supplément) de Kriaras (1969-1993) avec une référence à un document du XVIIe siècle et au dictionnaire de Somavera Renseignements repris dans l'*Επιτομή* I, p. 494

3.2. Les prononciations dialectales

Il faut faire une observation préalable sur l'orthographe ; l'écriture grecque, et celle de l'époque en particulier, se prête mal à la transcription phonétique des dialectes. C'est ainsi que l'alphabet grec n'a pas de moyen commode pour rendre les sons chuintants appelés « épais » (παχεῖς) en grec ; ils ne sont pas notés ici, sauf peut-être dans le cas de la graphie Χχιό. L'orthographe de l'époque ne distingue pas, nous l'avons vu, les consonnes affriquées sourdes et sonores : /ts/, /dz/ et /tʃ/ /dʒ/, le tout étant rendu par τζ. Il faudra donc souvent lire [tʃ] ou [dʒ] le groupe τζ, comme par exemple dans la conjonction de coordination και devenue [tse] par palatalisation (tsitacisme) et prononcée « épaisse » (affriquée prépalatale), [tʃe], et dans l'article féminin et le pronom personnel faible au génitif της écrits ici τση, mais qui doivent théoriquement se prononcer [tʃi][20] ; il en est de même pour l'adverbe έτσι, « ainsi », écrit έτζι, [ˈetʃi] et le substantif Τζιπριχόταις, prononcé [dʒipriˈkotes]. Dans tous ces cas, nous avons affaire au phénomène de palatalisation, général en chypriote, appelé δασύς τσιταχισμός[21]. Pour diverses raisons, étymologiques ou « esthétiques », le son [nd] est souvent écrit νδ. Ici εἶνδα, « quoi ? », doit se lire [ˈinda].

20. À noter que cette forme n'est pas actuellement usuelle à Chypre. Renseignement communiqué par Mme A. Jacovidès-Andrieu que nous remercions ici. Le phénomène est en revanche courant dans d'autres dialectes, comme en crétois ou dans l'Heptanèse.

21. Contossopoulos (1994), p. 22.

Malgré le caractère non scientifique des transcriptions de Rizos Néroulos, on trouve ici nettement indiquées les principales particularités de prononciation de parlers relativement peu éloignés du grec commun (ιδιώματα) qu'on pouvait entendre à Constantinople à la fin du XVIIIe siècle.

Le parler des gens de Jannina et de Mitylène présente une phonétique caractéristique des dialectes du nord en ce qui concerne la chute des phonèmes vocalique fermés atones, /i/ et /u/, et la fermeture de certains phonèmes plus ouverts : /o/ > /u/, /e/ > /i/. Dans les dialectes du nord actuellement la perte du /i/ atone est surtout répandue à la finale. Ce phénomène caractéristique ne se rencontre ici que dans la forme curieusement écrite : ἔκς < ἔξι. Mais l'amuïssement du /i/ et du /u/ se constate à d'autres positions dans le mot. Ainsi καθίσουμε, μιλήξουμε deviennent καθίσμε, μιλήξμε. Ἐκείνους subit d'abord un déplacement d'accent, par influence analogique de αὐτούς, et devient εκεινούς, avant de se transformer en ἐκνούς par perte du /i/ atone. Δίνετε a dû dans un premier temps voir son ε post-tonique se fermer, avant de disparaître, d'où δίντε. La fermeture d'un /o/ atone se rencontre dans προυκουμένοι < προκομμένοι, πάνου < ἐπάνω.

La deuxième catégorie de dialectes avec des éléments archaïques regroupe le parler de Chios et le dialecte de Chypre. On y remarque la présence de consonnes doubles non étymologiques comme τό**ππ**ος, « lieu » < τόπος, ἐφτωχύ**νν**αμεν, « nous sommes devenus pauvres », γιουμίσου**μμ**ε, « que nous remplissions », νὰ δρώ**σσ**ουσι < νὰ ἱδρώσουσι, « qu'ils suent », Ἐπί**σσ**ω < ὀπίσω, « derrière », à Chios, mais non à Chypre, contrairement à la réalité linguistique. Le deuxième trait commun à ces deux dialectes est la

conservation du ν final, parfois soutenu, à Chios, par une voyelle euphonique [e][22] et une gémination du ν : ἐφτωχύνναμεν, « nous sommes devenus pauvres », νὰ κάμουμένναι, « que nous fassions », εὑρίσκομένναι, « nous trouvons », βάζουσιν, « ils mettent », εἴχαμεν, « nous avions », ἐλέγασιν, « ils disaient ». Le ν final n'est pas aussi régulier dans les substantifs, sauf dans les neutres en -ιν du chypriote : περιβόλιν, « jardin », νίκιν (c'est-à-dire νοίκιν), « loyer », σιτάριν, « blé », κονάκιν, « grande maison », σκυλίν, « chien », γαϊδούριν, « âne ».

L'accentuation contribue aussi à donner à ces extraits une couleur dialectale. On trouve ici la fixation analogique de l'accent sur la pénultième dans les masculins pluriels de la deuxième déclinaison. On accentue ἀθρῶποι dans le parler de Jannina[23], comme ἀθρώπους et ἀθρώπων. Le trait le plus original par rapport à la langue standard actuelle est l'existence de pro-proparoxytons, c'est-à-dire de formes accentuées sur la quatrième syllabe en partant de la fin, ce qui s'oppose aux règles de l'accentuation du démotique : ἒν εὑρίσκουμένναι, νὰ κάμουμένναι. Il se développe sur la fin de la forme un accent supplémentaire, semblable à l'accent d'enclise, qui permet d'éviter l'apparition de trois syllabes finales atones.

---

22. Ce trait se rencontre en certains endroits de Crète (Rethymnon) et dans les Cyclades ; voir Contossopoulos (1994), p. 38, qui cite ἀνέβητσένε, ἔγραφενε, ἔκανενε, avec ou sans l'accent secondaire noté par Rizos Néroulos.

23 Cette accentuation était déjà très répandue au début du XVII^e^, comme on peut le voir dans la *Grammaire* de Germano, p. 60 : *l'accento che era sopra l'α, nel singolare, nel plurale si trova sopra l'ω, ἄνθρωπος, Plur. οἱ ἀνθρώποι.*

3.3. Syntaxe et vocabulaire dialectaux

Paraissent aujourd'hui dialectales les constructions et les expressions inusitées dans la koiné péloponnésienne devenue langue démotique. La construction la plus notable dans ce domaine est celle qui place le pronom personnel faible après le verbe (ἐπίταξη) à des modes autres que l'impératif : ἀποῦ μάθῃ τα pour που τα μάθει en démotique, βγάζουσίν της pour της βγάζουν et κάμουσίν την pour την κάνουν.

Le mot le plus évidemment dialectal pour une oreille moderne est l'interrogatif είντα au lieu de τι. La présence de είντα détermine dans la division dialectale toute une région aux dialectes et parlers sensiblement différents de ceux du Péloponnèse : pontique, chypriote, chiote, dialectes d'Italie du sud, de Lesbos, de Crète, des Cyclades, d'Athènes. L'interrogatif είντα appartient déjà à la langue médiévale[24] ; selon Georges Hadzidakis[25], il vient d'une simplification de l'expression τί εἶν(αι) τα > τείντα, « que sont ces choses qui/que ? » ; dans cette phrase, le τα est le relatif médiéval. Είντα est issu de τείντα, après dissimilation du premier τ par le second. A. Jannaris[26] montre l'origine de cet interrogatif, dès le VI^e siècle, dans des phrases comme la suivante tirée du *Pré spirituel*, 3064, de Jean Moschos : Τί ἔν' το ἔχεις; « Qu'est-ce que tu as ?, Qu'as-tu ? » Les deux formes τείντα et είντα sont attestées depuis le XIV^e siècle au moins.

24. Voir de nombreux exemples dans Kriaras (1969-1993), tirés en particuliers des *Assises de Chypre* (XIV^e).
25. Hadzidakis (1905-1907), II, p. 436.
26. Jannaris (1897), p. 164, n° 593.

La conjonction τόμου, « quand, dès que », est aussi nettement dialectale[27].

4. Premiers essais de régularisation de la langue parlée

Toutes les langues de grande diffusion sont sorties d'un dialecte qui l'a emporté sur les autres pour des raisons politiques ou culturelles. Cela avait été, comme nous l'avons vu, le cas du grec attique. Le prestige de Dante avait imposé le toscan. Les rois de Castille avaient fait du castillan l'espagnol et ceux de France avaient obligé tout le royaume à comprendre et parler leur dialecte d'oïl. Mais en Grèce il n'y avait pas encore de pouvoir national ; les maîtres du pays parlaient le turc ottoman. Et il n'y avait pas, en dehors des échanges quotidiens, de langue commune au peuple et aux lettrés. Ceux-ci poursuivaient la tradition byzantine et s'exprimaient à l'écrit en grec atticiste. Le peuple, avec un goût plus sûr, continuait à lire ou plutôt à se faire lire dans des éditions vénitiennes bon marché les poèmes crétois du siècle passé. Mais si le peuple pouvait apprécier une littérature écrite dans sa langue, il ne pouvait la créer. Les lettrés devaient suivre l'exemple des nations occidentales, se défaire des habitudes du passé et cultiver une langue nationale propre à tous les usages à partir d'un dialecte ou d'une « koiné interrégionale ». C'est ainsi que se posait la question à cette époque.

27 Τόμου s'entend dans l'Heptanèse ; Contossopoulos (1994), p 71.

4.1. Un réformateur respectueux de la langue : Katardzis

De tous les réformateurs de la langue qui sont apparus alors et même plus tard, celui qui avait la vision des choses la plus saine était certainement Dimitrios Photiadis ou Katardzis. Appartenant à une famille estimée de Constantinople, il fut chargé d'importantes fonctions administratives dans les Principautés danubiennes. Il se situe dans la tradition des lettrés éclairés imbus des idées françaises qui se proposaient d'élever le niveau culturel du peuple en l'instruisant dans sa langue. Cette lignée comprend Joseph Misiodax (env. 1730-1790) qui prône l'usage du « style commun » (κοινὸν ὕφος) dans la rédaction de toutes sortes d'ouvrages, Katardzis (env. 1720-1807), son élève, qui élabore une doctrine linguistique et la met en pratique dans des ouvrages, malheureusement inédits de son temps, écrits entre 1783 et 1791[28], et les disciples de ce dernier, Daniel Philippidis, Grigorios Konstantas[29] et Rhigas Vélestinlis[30].

---

28 Ces ouvrages, restés manuscrits, ont été édités par C. Th Dimaras dans *Δημήτριος Καταρτζής. Τὰ Εὑρισκόμενα*, Athènes, 1970.

29 Dans un but pédagogique conforme aux idées des Lumières, ils ont écrit une *Géographie moderne* de l'Europe dans la langue populaire prônée par Katardzis : *Γεωγραφία Νεωτερική*, Vienne, 1791 ; édition nouvelle avec introduction par Catherine Koumarianou, éd. Ermis, Athènes, 1988.

30. 1757-1798. Outre son action révolutionnaire, qui sera cause de son arrestation et de son exécution, Rhigas a aussi une activité de traducteur et d'adaptateur d'ouvrages de physique, d'histoire ancienne vulgarisée (*Voyages du jeune Anacharsis* de l'abbé Barthélémy), ou même de nouvelles sentimentales tirées de Restif de la Bretonne (*École des amants délicats*)

On peut mesurer dans le texte suivant[31], écrit en 1783, les progrès qui ont été effectués dans le sens de l'unification, en particulier morphologique, d'une langue commune régionale, mais aussi tout le chemin qui reste à parcourir avant de parvenir au démotique moderne (celui, par exemple, que l'on peut lire dans les *Essais* de Séféris[32]). Katardzis n'« invente » pas sa langue, il transcrit en la régularisant une langue qui s'entend chez les Grecs de Constantinople[33] :

Ἡ ἑλληνικὴ γλῶσσα ἤτανε στὴν ἀκμή της ὥστε ποὺ ὑπόταξαν τὴν Ἑλλάδα οἱ Ρωμαῖοι ἢ καὶ κάτι περαιτέρω. ἔκτοτε ὅμως ἄρχισε νὰ ξεπέφτῃ. καὶ ν' ἀνακατώνεται μὲ τὴ λατινική, μάλιστ' ἀφ' οὗ 'πέρασε τὸ βασίλειο στὴν Κωνσταντινούπολι, ἔνθα μέχρ' Ἰουστινιανοῦ ἦταν ἐπικρατέστερη' ἡ λατινική. [...] Λοιπὸν σὲ τόσαις καὶ τόσαις μεταβολαῖς ἀφανίστηκαν τὰ σκολεῖα, καὶ πέφτοντας τὸ ἔθνος σ' ἀμάθια, ἐμεταβάλθηκε, κ' ἐδιεφθάρηκ' ἀπὸ λίγο λίγο ἡ γλῶσσα, κ' ἔπαυσε μὲ τελειότητα νὰ λαλιέται κι

---

31. Extrait de l'édition des *Essais* de Katardzis par Constantin Th. Dimaras, *Δημήτριος Καταρτζής, Δοκίμια*, Ermis, 1974, p. 6-10. L'orthographe et l'accentuation sont celles de cette édition.

32. Γιῶργος Σεφέρης, *Δοκιμές*, Alexandrie, 1944, 3e éd. en 2 vol., Ikaros, Athènes, 1974.

33. Katardzis en convient lui-même et admet l'existence d'autres koinés régionales régularisées : « Si la langue de Constantinople que je cherche à promouvoir ne leur plaît pas, que ce soit un grec différent, mais qu'il soit compréhensible, bref et méthodique. Aussi l'instituteur crétois peut écrire le crétois, le Chypriote la langue de Chypre et ainsi de suite... »(κι' ἂ δὲν τοὺς ἀρέσουνε τὰ πολίτικα ὁποὺ προβάλλω, ἂς εἶναι ἀλλοιώτικα, μόν' νά 'ν' εὔληπτα, σύντομα καὶ μεθοδικά. Ὅθεν ἂς γράψ' ὁ Κρητικὸς δάσκαλος κρητικά, ὁ Κύπριος κυπριώτικα...).

ἀκολούθως ἐξεχάστηκε μέχρι προσῳδίας. κι ἀπτὴν ἑλληνική, κι ἀντὶς τὴν ἑλληνική, φορμαρίστηκ' ἡ ρωμαίκια, ποὺ τώρα λαλοῦμε, κατὰ πρῶτο μὲ τὴν ὁλότη βάρβαρη, ἔπειτα κάτι τι διαφορετικὴ στὸ καλίτερο. [...] Ἡ γλῶσσα ἐφευρέθηκε γιὰ νὰ κοινολογοῦμε τῇς ἰδέαις μας ἀναμεταξύ μας, καὶ νὰ καταλαβαίνουμε μ' εὐκολία ἕνας τὸν ἄλλον. αὐτὸ λοιπὸν δὲ γένεται σωστὰ καὶ ὀρθά, ἃ δὲ λαλοῦμε ἢ ἃ δὲν ἀκοῦμε τὴ γλῶσσα ποὺ ἔχουμε ἕξι, κι ὁποὺ 'συνηθίσαμε νὰ λαλοῦμε καὶ ν' ἀκοῦμ' ἀπτὰ μικράτα μας. τὸ ὁποῖο σ' ἐμᾶς εἶν' ἡ ρωμαίκια γλῶσσα, στὴν ὁποία μποροῦμε μὲ καθ' εὐκολία καὶ χωρὶς σκέψι πολλὴ νὰ ἐκφράζουμε τῇς ἰδέαις μας, καὶ νὰ καταλαβαίνουμ' ἄλλονα νὰ κάμῃ τὸ αὐτό. [...] ὅσα βιβλία μεταφράστηκαν στὰ ρωμαῖκ' ἀπὸ ἄλλαις γλώσσαις ἢ ὅσα 'συγγράφτηκαν ἐξ ὑπαρχῆς, εἶναι δυσκατάληπτα κι ἄνοστα τὰ περισσότερα, εἰδὲ καὶ τύχουν καλά, δὲν ἔχουν ἐκείνην τὴν οὐσία τῆς καλλιεργημένης γλώσσας. Καὶ τοῦτο γιατὶ δὲν ἀκολουθοῦν τὸ γκένιο τῆς γλώσσας, γιατὶ δὲν ἔχουν θεωρία κοινῆς τους γραμματικῆς. [...] Πόσον κόπο δὲ θέλαμε κερδέση, ἂν καταγινούμασταν μόνε καὶ μόνε νὰ γράφουμε, καὶ νὰ προφέρουμε τὰ ρωμαῖκα μὲ τὸν ἰδιωτισμό τους; [...] ἠθέλαμε καλλιεργήση τὴ γλῶσσα μας, κ' ἠθέλαμε τὴν βελτιώση ἀληθινά, καθὼς ὅλα τὰ ἔθνη κάμνουν. Δηλαδή, φυλάγωντας τὸν ἰδιωτισμὸ τῆς γλώσσας ποὺ λαλοῦνε, σφετερίζουντ' ἀνεπαισθήτως, οἱ Φράγκ' ἀπτὴ λατινικὴ κι ἄλλαις σύγχροναίς τους γλώσσαις, οἱ Τοῦρκ' ἀπτὴν ἀραβικὴ καὶ περσική, λέξες, καὶ τῇς κλίνουν κατὰ τὴ δική του καθένας κλίσι καὶ συζυγία καὶ τῇς οἰκειοποιοῦνται, καὶ πλουταίνουν κατ' ὀλίγον ὀλίγον. τὸ ὁποῖον κ' ἔγινε σταῖς εἰρημέναις γλώσσαις. ἡ ὁποίαις κ' ἐπλούτυναν μ' αὐτὸν τὸν τρόπο, καὶ ἤδη πλουταίνουν.

« La langue grecque était à son apogée jusqu'au moment où les Romains assujettirent la Grèce ou même un peu après ; mais à partir de là elle commença à entrer en décadence, et à se mêler au latin, surtout après que l'empire fut passé à Constantinople, période pendant laquelle jusqu'à Justinien le latin domina. [...] Donc dans tous ces changements les écoles disparurent et, la nation tombant dans l'ignorance, la langue se modifia et se corrompit petit à petit ; elle cessa d'être parlée parfaitement, et par suite on oublia jusqu'à la prosodie (= les quantités des syllabes) ; et à partir du grec ancien, et prenant sa place, se forma le roméique (= le grec moderne), que nous parlons maintenant, d'abord entièrement barbare, puis un petit peu différent. [...] La langue a été inventée pour que nous communiquions nos idées entre nous, et que nous nous comprenions facilement les uns les autres ; or ceci ne se fait pas convenablement et exactement, si nous ne parlons pas ou n'entendons pas la langue dont nous avons l'habitude, et que nous avons coutume de parler et d'entendre depuis notre enfance ; chez nous c'est le roméique, langue dans laquelle nous pouvons facilement et sans beaucoup réfléchir exprimer nos idées et comprendre une autre personne quand elle fait de même. [...] Tous les livres qui ont été traduits d'autres langues en roméique ou tous ceux qui ont été rédigés directement (dans cette langue) sont difficiles à comprendre et pour la plupart insipides ; et s'ils se trouvent être bons, ils n'ont pas la saveur de la langue cultivée. Et ceci parce qu'ils ne suivent pas le génie de la langue, parce qu'il leur manque la théorie de leur grammaire commune. [...] Combien de temps ne gagnerions-nous pas si nous nous occupions seulement à écrire et à prononcer le

roméique avec ses particularités linguistiques. [...] Nous cultiverions notre langue, et nous l'améliorerions réellement, comme font toutes les nations. C'est-à-dire qu'en gardant les particularités linguistiques de la langue qu'elles parlent, elles prennent insensiblement des mots, qui chez les Européens (Francs) viennent du latin et d'autres langues contemporaines, chez les Turcs de l'arabe et du persan ; elles en font varier les formes chacune selon sa déclinaison et sa conjugaison, se les approprient et s'enrichissent petit à petit, ce qui s'est passé dans les langues en question, qui se sont enrichies de cette façon-là et qui s'enrichissent encore. »

La langue standardisée « proposée » par Katardzis diffère des langues spontanées sur les points suivants : 1) elle est plus grecque, puisque les emprunts étrangers y sont moins nombreux, 2) sa phonétique et sa morphologie, basées sur le parler des Grecs cultivés de Constantinople, sont sensiblement différentes de celles des dialectes du nord et du sud-est. La langue de Katardzis ressemble davantage au grec médiéval et aux dialectes du Péloponnèse et de l'Heptanèse, qui donneront naissance vers 1834 dans la nouvelle capitale de la Grèce à la langue grecque parlée commune actuelle[34].

On s'aperçoit qu'une sélection s'est opérée insensiblement au cours des âges entre les dialectes proprement dits, qui sont marginaux et appelés à disparaître, et un grec qu'on pourrait appeler

34. Contossopoulos (1994), p. 112 : « On parlait à Constantinople ce qu'on appelle maintenant « langue grecque moderne commune » avec très peu de dialectalismes ». Sur cette dernière étape de la formation de la langue nationale, qui sort du cadre de cette étude, voir Browning (1991), p. 137.

central qui continue la langue commune du Moyen Âge et s'entend dans la bourgeoisie grecque de Constantinople. Cette catégorie sociale aisée vit en ville au contact des milieux dirigeants ottomans et des Européens. Pratiquant le turc, le français et l'italien, elle se trouve confrontée, quand elle parle le grec, à des problèmes d'équivalences qu'elle doit résoudre d'une manière ou d'une autre, par l'emprunt ou la création de mots nouveaux. Ayant à communiquer avec des Grecs de toutes origines dialectales, elle ne peut pas s'enfermer elle-même dans un dialecte. Les conditions sont réunies là pour la création d'une koiné orale.

4.1.1. Les emprunts

Katardzis est favorable aux emprunts, mais sa théorie et sa pratique montrent qu'il ne s'agit pas chez lui d'emprunts passifs, comme les mots turcs ou italiens que nous avons relevés dans les textes précédents, mais d'emprunts systématiques destinés à combler les lacunes lexicales du grec moderne (roméique) par rapport aux langues européennes. Deux voies sont ouvertes, l'emprunt direct ou la « traduction » en grec, le calque linguistique, mais en restant fidèle à la phonétique et à la morphologie du grec parlé. Dans le passage cité, on peut mentionner deux « italianismes », le verbe φορμάρω et le substantif γκένιο pour traduire le français « génie de la langue ». Φορμάρω est un de ces italianismes ou emprunts français nombreux qui circulaient dans le grec de Constantinople ou de Smyrne[35], comme par exemple

35. Pour les mots français dans le grec de Smyrne, quelques exemples, comme κομισέρης, κασπουσιέρα, ἀντρεσόλι, dans Contossopoulos (1994), p. 113.

les verbes ἰντερεσάρομαι, κουλτιβάρω, μεριτάρω, πρετεντέρω, ρεκομμαντάρω. La forme de γκένιο [ˈgenjo] est curieuse, puisqu'elle est pourvue d'une accentuation et d'une morphologie italienne sans en avoir la phonétique qui serait rendue par τζένιο. Il s'agit peut-être d'une sorte d'hellénisation du mot qui se rapprocherait d'un composé de γένος, comme l'adjectif ἐγγενές [egeˈnes], « de naissance, inné ».

Mais il y a aussi des emplois moins visibles d'expressions européennes, qui permettent à Katardzis d'accroître artificiellement le caractère grec de son vocabulaire. Le plus remarquable est le mot ἰδιωτισμός qui n'est qu'apparemment grec ancien. Le mot signifie, en grec de l'époque impériale, « langage des gens simples », mais il est utilisé au sens du français « idiotisme[36] » chez les grammairiens du XVIIIe siècle : « expression particulière à une langue ». D'autres locutions composées de mots grecs calquent des expressions françaises ; c'est encore une façon d'enrichir le grec grâce aux langues occidentales, sans cependant en altérer l'aspect extérieur. Ainsi de καλλιεργῶ μιὰ γλῶσσα, « cultiver une langue », διαφθείρεται μιὰ γλῶσσα, « une langue se corrompt », κοινολογῶ[37] ἰδέαις, « communiquer des idées ». Même si chacun des mots pouvait sans doute s'entendre dans la bouche du peuple, les expressions, elles, n'étaient à l'origine vraiment reconnues que par des lettrés qui pouvaient lire, comme par transparence, les locutions françaises correspondantes. Puis

---

36. Même emploi dans la Préface de l'*École des amants délicats* de Rhigas : ἔχει ἡ κάθε μία <γλώσσα> τὸν ἰδιωτισμόν της, « chaque langue a son idiotisme ».
37. Le grec ancien ne connaît que le moyen κοινολογοῦμαι.

elles sont passées dans le domaine courant, un peu comme les anglicismes du français d'aujourd'hui qu'on ne parvient même plus à détecter.

Il faut enfin signaler quelques emprunts au grec ancien, pour le vocabulaire spécialisé de la grammaire. La grammaire est une science cultivée sans interruption de l'époque romaine à la période moderne et sa terminologie peut être considérée comme faisant toujours partie de la langue. On n'est pas étonné de trouver dans un texte en « roméique » du XVIIIe siècle les noms : λέξι, « mot », κλίσι, « déclinaison », συζυγία, « façon de conjuguer un verbe », προσωδία, « système des quantités syllabiques ». Les mêmes mots figuraient déjà au XVIe siècle chez Sofianos.

4.1.2. LA RÉGULARISATION DE LA LANGUE

La langue utilisée par Katardzis garde une orthographe à l'ancienne et quelques très rares traits archaïques ou dialectaux. Mais sa régularité est remarquable, si l'on se souvient de l'anarchie qui régnait dans les deux textes précédents. L'esprit dans lequel Katardzis a régularisé sa langue est déjà celui du démotique moderne.

L'orthographe de Katardzis ne nous surprend pas. Elle était traditionnelle pour la graphie du démotique et nous l'avons déjà rencontrée chez Agapios Landos et dans la *Grammaire* de Girolamo Germano. Le son [es] des terminaisons du nominatif et de l'accusatif féminins pluriels est écrit -αις : τόσαις μεταβολαῖς, ἄλλαις σύγχροναις γλώσσαις. Le [i] de l'article et du pronom personnel féminins pluriels au nominatif ou à l'accusatif est rendu par un ᾑ avec iota souscrit qui rappelle l'iota de la

diphtongue αι̃ et l'ita de l'accusatif singulier : ἡ ὁποίαις, τῆς ἰδέαις, τῆς κλίνουν. En revanche, l'écriture en un seul mot de la préposition ἀπὸ et de l'article, courante à l'époque et parallèle à la graphie στήν, est plus conforme à la phonétique que l'écriture actuelle : ἀπτήν (= ἀπὸ τήν), ἀπτά (=ἀπό τά).

Le trait dialectal ou archaïque le plus marquant de ce texte est l'usage du verbe λαλῶ pour « parler », alors que le démotique actuel utilise μιλῶ < ὁμιλῶ. Λαλῶ ne conserve dans la langue courante que le sens de « chanter » pour des oiseaux, ou « jouer » d'un instrument. La signification ancienne se retrouve en démotique dans λαλιά, « parole ». Le verbe survit en chypriote avec le sens de « parler[38] ». Il était très employé dans la koiné[39], au Moyen Âge et jusqu'au XVIIe siècle (*Erotocritos*) dans la littérature populaire[40].

Pour le reste, les solutions adoptées par Katardzis correspondent, à peu de choses près, à celles qui ont prévalu dans le démotique moderne. Ainsi le ν final n'est plus noté à la fin des substantifs, des adjectifs et dans la désinence de première personne du pluriel actif (-με au lieu de -μεν), mais seulement dans les articles, lorsque ceux-ci précèdent une voyelle ou une consonne occlusive : στὴν ἀκμή, τὴν ἑλληνική, τὴ λατινική, στην Κωνσταντινούπολι. La même règle est valable pour la négation : δὲν ἔχουν, δὲ γένεται. Contrairement à ce qui se passe dans le démotique actuel, le ν

38. Contossopoulos, p. 24.

39. Λαλῶ est courant pour « parler » dans l'*Évangile*, par ex. *Jean* 14, 10 : τὰ ῥήματα ἃ ἐγὼ λαλῶ ὑμῖν, ἀπ' ἐμαυτοῦ οὐ λαλῶ, *Actes*, 8, 216, ἄγγελος Κυρίου ἐλάλησε.

40. Voir Kriaras (1969-1993), vol. IX, p. 85-89.

final tombe également dans la conjonction hypothétique ἄν : ἂ δὲ λαλοῦμε. Le ν final se maintient à la fin d'un pronom indéfini quand il y a risque de confusion entre le masculin et le neutre ; dans ce cas cette consonne peut être soutenue dans la prononciation par une voyelle : καταλαβαίνουμε ὁ ἕνας τὸν ἄλλον, νὰ καταλαβαίνουμε ἄλλονα[41]. La « synizèse » ne s'observe pas dans les noms abstraits προσωδία, εὐκολία, mais seulement dans des mots d'usage apparemment plus courant à Constantinople comme σκολειό < σχολεῖον.

Les terminaisons verbales sont aussi régularisées. On ne trouve plus à la troisième personne du pluriel le flottement entre -ν et -σι caractéristique du grec médiéval et des dialectes[42], mais une seule terminaison -ν ou -νε avec un soutien vocalique : ἔχουν, κάμνουν, ἀκολουθοῦν, πλουταίνουν, λαλούνε, ἔχουν, ἀκολουθοῦν, πλουταίνουν, λαλοῦνε. Les désinences d'aoristes médio-passifs sont ici invariablement en -κα, -κε, -καν : ἐξεχάστηκε, 'φορμαρίστηκε, ἐφευρέθηκε, 'συγγράφτηκαν, μεταφράστηκαν, ἀφανίστηκαν. À la troisième personne du singulier de l'imparfait, on ne trouve plus ἤτον comme précédemment, et encore aujourd'hui dans un grand nombre de parlers et dialectes[43], mais ἤταν(ε), comme dans la langue standard actuelle. Cette forme est le résultat d'un processus analogique. À la troisième personne du pluriel, on est passé

41. Cet ajout d'un -α doit être rapproché d'un appui vocalique similaire dans le verbe propre aux dialectes de la région (Thrace orientale) : ἤτανα, ἔκανάνα, Contossopoulos (1994), p. 111.

42. Par exemple en chypriote, Contossopoulos (1994), p. 143, en crétois de Sfakia (*ibid.*, p. 38) et dans le Dodécanèse (*ibid.*, p. 44).

43. Voir le recueil de textes dialectaux de Contossopoulos (1994), p. 137, 139, 140, 151, 154, 155.

de ἤτον à ἤταν par influence de la forme classique qui survivait, ἦσαν. Puis, comme au présent la troisième personne était identique au singulier et au pluriel (εἶναι), on a étendu ἤταν à la troisième personne du singulier.

Dans quelques cas cependant, la régularisation se fait dans un sens contraire à celui du démotique actuel. Katardzis n'admet pas la particule θα pour la formation du futur et du conditionnel, mais seulement les formes périphrastiques formées de l'auxiliaire θέλω conjugué ou invariable et de l'infinitif ou du subjonctif correspondant. On trouve ici ἠθέλαμε καλλιεργήση pour θα καλλιεργούσαμε, « nous cultiverions ». Ailleurs dans l'œuvre de Katardzis les futurs sont formés avec le subjonctif précédé de l'auxiliaire invariable θέλ(ει) : θέλ' ἔχουμε = θα έχουμε, « nous aurons », θέλει διδάξουν = θα διδάξουν, « ils enseigneront », θέλει ὠφελιοῦνται, « ils tireront profit[44] ».

Une autre régularisation, qui était conforme à la réalité linguistique, ne s'est pas imposée dans le démotique actuel : c'est celle qui faisait passer à la première déclinaison tous les féminins en -ι anciennement -ις, -εως. Katardzis emploie ἡ λέξες, alors que l'on écrit et dit maintenant οι λέξεις.

4.1.3. Conclusion

La langue de Katardzis ne nous apprend pas grand chose de nouveau sur l'état du grec parlé au XVIIIe siècle, sauf peut-être en ce qui concerne la présence régulière, au moins dans la langue courante de Constantinople, de la forme ἤταν. Mais le texte est

---

44 *Δοκίμια*, éd. Dimaras, p. 37-38.

caractéristique d'un phénomène qui va contrarier la tendance naturelle de la langue à l'émiettement dialectal et à l'invasion des mots étrangers ; ce phénomène est celui de l'intervention, douce ou brutale, sur la langue. Katardzis se contente de mettre un peu d'ordre dans des formes existantes et de fournir à la pensée abstraite un nouvel outil en donnant de nouveaux sens à des mots grecs et en les combinant dans des locutions nouvelles. Le second grand réformateur de la langue, Adamantios Coray, ira beaucoup plus loin.

4.2. Un réformateur « idéologue », Coray

Katardzis était un politique réaliste qui vivait dans les Principautés danubiennes, sous protectorat turc, dans une ambiance favorable à l'archaïsme. Il tenait plus à faire progresser la culture des Grecs qu'à imposer ses théories linguistiques. Voyant que l'heure de la langue populaire écrite n'était pas encore venue, il renonça à son projet en 1791.

Le second grand réformateur de la langue de cette époque, Adamantios Coray (᾿Αδαμάντιος Κοραῆς, 1748-1833), venait d'horizons bien différents. Né à Smyrne d'une famille de commerçants, il quitta la Turquie pour la Hollande puis pour la France où il fit des études de médecine. Il s'installa à Paris et y vécut presque dans la pauvreté, se consacrant à l'étude et à l'édition de textes grecs anciens. Il s'y trouvait pendant la Révolution et l'Empire. La combinaison de ses idées progressistes (on peut le qualifier d'« idéologue[45] » au sens que ce mot avait du temps de

45. Il va de soi que le mot n'a dans notre esprit aucune nuance péjorative.

Bonaparte) et du patriotisme un peu abstrait du Grec de l'étranger explique ses idées sur la langue nationale.

Les différentes composantes de sa personnalité en font, comme l'a bien souligné Vincenzo Rotolo[46], un homme nuancé et sans système rigide.

Coray rejette à la fois le grec archaïque de l'Église et la langue déjà démotique qu'utilisent les élèves de Katardzis et plus largement les partisans de la langue populaire[47]. Son admiration de philologue pour le grec ancien et son patriotisme ne lui font voir dans la langue moderne *que* ce qu'elle a d'antique. À mi-chemin entre le grec populaire qualifié de « vulgaire » (χυδαῖα) et la langue « aristocratique » des dignitaires du Patriarcat, Coray trace une voie moyenne (μέση ὁδός) qui sera une langue moderne mais améliorée, comme la restauration d'un édifice ruiné.

Une partie de son travail de philologue est la recherche étymologique. Coray tente de retrouver le grec ancien caché dans la langue populaire[48]. Coray est aussi, et pour la même raison, le premier à s'être intéressé à la langue médiévale ; on lui doit la première édition moderne des *Poèmes ptochoprodromiques*[49].

Si l'on y réfléchit, la tentative de Coray n'est pas, dans son principe, radicalement contraire à celle de Katardzis. Les deux hommes

46 Rotolo (1965), en particulier p. 82.

47. On trouvera une riche anthologie des textes de ces premiers « démoticistes », Vilaras, Psalidas, Christopoulos etc., avec une intéressante introduction qui traite de la question sur le plan idéologique dans Moschonas (1981)

48. Ces recherches figurent dans les *Ἄτακτα*, 5 volumes, Paris 1828-1835.

49. *Ibid.*, vol. I, p. 1-339.

ont en commun d'accepter, au moins théoriquement, la langue parlée comme base de leur construction. Ils considèrent cependant que cet idiome doit être enrichi.

Mais là s'arrête la convergence. Katardzis accepte les mots étrangers, y compris les mots turcs implantés dans la langue, alors que Coray est à l'origine d'un mouvement de « purification » (καθαρισμός) du vocabulaire grec. Katardzis respecte la morphologie du grec populaire de Constantinople. Coray au contraire — et c'est la partie la plus contestable de sa théorie — entreprend de refaire les formes du grec en restaurant ce que l'évolution phonétique a fait disparaître. L'exemple classique de cette reconstruction est le mot ψάρι qui, chez lui, s'écrit ὀψάριον, retrouvant miraculeusement son initiale perdue par aphérèse et sa voyelle finale disparue dès l'époque romaine. Nous avons vu plus haut, dans le pastiche de Rizos Néroulos, τραπέζι devenu τραπέζιον[50].

Outre cette réfection de la langue, Coray s'est livré, comme d'autres intellectuels du XVIII^e^ siècle[51], à une importante activité de création de mots, pour faire face aux besoins de la traduction des langues européennes, en l'occurrence de l'italien et du français[52]. Et là, il a durablement influencé la langue. C'est à ce titre-là aussi qu'il a sa place dans l'histoire de la formation du grec moderne. On lui doit des mots aussi indispensables que

50. Sur ces « corrections » de la langue, voir Rotolo (1965), p. 80-82

51. On peut citer Eugène Voulgaris qui a inventé, en 1768, le mot ἀνεξιθρησκία pour traduire « tolérance » de Voltaire.

52 Coray est, en 1802, le traducteur en grec du *Dei delitti e delle pene* de Cesare Beccaria et, en 1825, celui de l'*Essai sur les garanties individuelles*, de Pierre-Claude Daunou.

πολιτισμός, « civilisation » et μυθιστορία, « roman », tous deux inventés en 1804[53].

Le texte suivant donne un idée suffisante des idées et de la langue de Coray :

Lettre à Alexandre Vasiliou, (Ἐπιστολὴ πρὸς Ἀλέξανδρον Βασιλείου, 1804[54])

Ἡ γλῶσσα εἶναι ἓν ἀπὸ τὰ πλέον ἀναπαλλοτρίωτα τοῦ ἔθνους κτήματα. Ἀπὸ τὸ κτῆμα τοῦτο μετέχουν ὅλα τὰ μέλη τοῦ ἔθνους μὲ δημοκρατικήν, νὰ εἴπω οὕτως, ἰσότητα. κανεῖς, ὅσον ἤθελεν εἶσθαι σοφός, οὔτ' ἔχει, οὔτε δύναταί ποθεν νὰ λάβῃ τὸ δίκαιον[55] νὰ λέγῃ πρὸς τὸ ἔθνος, « Οὕτω θέλω νὰ λαλῇς, οὕτω νὰ γράφῃς ». Ὅστις, ἀπαγγελλόμενος νὰ γράφῃ εἰς τὴν κοινὴν γλῶσσαν, μακρύνεται τόσον ἀπὸ τὸν κοινὸν τρόπον τοῦ λέγειν, ἐκεῖνος ζητεῖ πρᾶγμα, τὸ ὁποῖον οὐδ' ὁ σκληρότατος τύραννος εἶναι καλὸς νὰ κατορθώσῃ. Γυμνόνει ἀπὸ τὰ ὑπάρχοντά του τὸν πολίτην ὁ τύραννος, δύναται καὶ τέκνα καὶ γυναῖκα νὰ τοῦ ἐπάρῃ, ἐμπορεῖ νὰ τὸν ἐξορίσῃ ἢ καὶ νὰ τὸν θανατώσῃ· ἀλλὰ δὲν ἐμπορεῖ νὰ τοῦ ἀλλάξῃ τὴν γλῶσσαν· αὐτὴν λαλεῖ εἰς τὴν πατρίδα του,

---

53 Constantin Dimaras (1980) parle abondamment de l'activité « néologique » des hommes des Lumières (Διαφωτισταί), par ex , p. 74 et 433-434 La liste la plus complète des néologismes grecs depuis 1453 jusqu'en 1900 se trouve dans le dictionnaire de Koumanoudis (1900). Pour une approche moderne du phénomène de la création de mots en grec moderne, lire Anastasiadi-Simeonidi (1986).

54 On en trouve une édition commode dans l'anthologie de Constantin Th. Dimaras, *Ὁ Κοραῆς καὶ ἡ ἐποχή του*, Βασική Βιβλιοθήκη 9, p. 95-123. La *Lettre* figure aussi dans l'édition par le même auteur des *Προλεγόμενα στοὺς ἀρχαίους Ἕλληνες συγγραφεῖς*, Athènes 1986, p. 1-56. Ce texte en fac-similé, repris par Coray en 1833, est celui que nous reproduisons.

55. var δικαίωμα.

αὐτὴ τὸν συνοδεύει καὶ εἰς τὴν ἐξορίαν. Μόνος ὁ καιρὸς ἔχει τὴν ἐξουσίαν νὰ μεταβάλλῃ τῶν ἐθνῶν τὰς διαλέκτους, καθὼς μεταβάλλει καὶ τὰ ἔθνη. [...] Ἴσως ἤθελέ τις νομίσειν ὅτι ἀντιφάσκω αὐτὸς εἰς ἑαυτόν, ἐπειδὴ πρὸ ὀλίγου ἔλεγον, ὅτι πρέπει νὰ διορθώσωμεν καὶ νὰ καλλύνωμεν τὴν κοινὴν ἡμῶν γλῶσσαν, τώρα δὲ φαίνομαι τρόπον τινὰ ὅτι θέλω νὰ τὴν γράφωμεν, καθὼς τὴν λαλεῖ ὁ χυδαῖος λαός. Τοιαύτη βέβαια δὲν εἶναι ἡ γνώμη μου, ἂν ἐνθυμᾶσαι καλά, φίλε μου, ὅσα περὶ τούτου πολλάκις συνωμιλήσαμεν. Ἐὰν τὸ νὰ μακρύνεταί τις ἀπὸ τὴν κοινὴν τοῦ λέγεν συνήθειαν τόσον, ὥστε νὰ γίνεται ἀσαφὴς εἰς τὴν διάνοιαν καὶ παράξενος ὁλότελα εἰς τὴν ἀκοήν, εἶναι τυραννικόν, ὁ τόσος πάλιν χυδαϊσμὸς[56], ὥστε νὰ γίνεται ἀηδής, εἰς ἐκείνους ὅσοι ἔλαβον ἀνατροφήν, μὲ φαίνεται δημαγωγικόν. Ὅταν λέγω, ὅτι ἀπὸ τὴν γλῶσσαν μετέχει τὸ ἔθνος ὅλον μὲ δημοκρατικὴν ἰσότητα, δὲν νοῶ ὅτι πρέπει ν' ἀφήσωμεν τὴν μόρφωσιν καὶ δημιουργίαν αὐτῆς εἰς τὴν ὀχλοκρατικὴν φαντασίαν τῶν χυδαίων. ὁ ὄχλος εἶναι πανταχοῦ ὄχλος· καὶ ἂν εἰς τὰ φωτισμένα ἔθνη καὶ εἰς τοὺς φωτισμένους αἰῶνας ἦτον « Ἄγροικον, δύσκολον καὶ ὑπόκωφον γερόντιον[57] », ὡς ἔλεγεν ἕνας ἀπὸ τοὺς Κωμικούς, εἰς τοὺς δυστυχεῖς αἰῶνας τῆς βαρβαρότητος ἐκκωφοῦται καὶ μωραίνεται παντάπασιν. Ὅθεν οὐδὲ δίκαιον εἶναι νὰ κολακεύωμεν τὸν χυδαϊσμὸν τοῦ γεροντίου τούτου, καὶ νὰ τὸν μεταχειριζώμεθα ὡς κανόνα τῆς γλώσσης. Ἐὰν δέν μας πρέπῃ ἡ τυραννικὴ προσταγὴ[58], « Οὕτω θέλω

---

56. var. τὸ νὰ χυδαΐζῃ πάλιν τόσον

57 Citation déformée des vers 41-43 des *Cavaliers* d'Aristophane.

58 var δὲν ἔχομεν τὸ δικαίωμα τῆς τυραννικῆς προσταγῆς

νὰ λαλῇς», ἔχομεν ἐξάπαντος τὸ δίκαιον[59] τῆς ἀδελφικῆς συμβουλῆς, « Οὕτω πρέπει νὰ λαλῶμεν».

« La langue est un des biens les plus inaliénables de la nation. Tous les membres de la nation ont part à ce bien avec une égalité pour ainsi dire démocratique; personne, aussi savant soit-il, n'a ni ne peut prendre le droit de dire à la nation : — Je veux que tu parles ainsi, je veux que tu écrives ainsi. Celui qui, en prétendant écrire dans la langue commune, s'éloigne à ce point de la façon commune de parler, celui-là cherche à obtenir une chose que même le tyran le plus dur n'est pas capable de réussir. Le tyran dépouille le citoyen de ses biens, il peut lui prendre ses enfants et sa femme, il peut l'exiler ou le mettre à mort; mais il ne peut lui changer sa langue; <le citoyen> la parle dans sa patrie, elle l'accompagne en exil. Seul le temps a le pouvoir de changer les idiomes des peuples, comme il change les peuples. [...]. Peut-être pensera-t-on que je me contredis, puisque je disais tout à l'heure qu'il faut que nous corrigions et embellissions notre langue commune, alors que maintenant il semble que je veuille d'une certaine façon que nous l'écrivions comme la parle le vulgaire. Telle n'est pas, bien sûr, mon opinion, si tu te souviens, mon cher ami, de tout ce que nous avons souvent dit à ce sujet. Si le fait de s'éloigner de la façon commune et habituelle de parler, au point de devenir obscur pour l'intellect et tout à fait étrange pour l'oreille, est tyrannique, en revanche avoir un parler si

---

59 var δικαίωμα

vulgaire que l'on en devient désagréable pour ceux qui ont reçu une éducation me paraît démagogique. Quand je dis que toute la nation participe à la langue avec une égalité démocratique, je ne veux pas dire qu'il faut que nous en laissions la formation et la création à l'imagination populacière du vulgaire. La populace est partout la populace, et si dans les nations et les siècles éclairés c'était « un petit vieux grossier, difficile et un peu sourd », comme disait un comique, dans les siècles malheureux de la barbarie il devient complètement sourd et gâteux. Aussi n'est-il pas juste, non plus, de flatter la vulgarité de ce petit vieux et de nous en servir comme règle de la langue. Si nous n'avons pas le droit de lui donner un ordre tyrannique : — C'est ainsi que je veux que tu parles —, nous avons, à coup sûr, celui de lui donner un conseil fraternel : — C'est ainsi que nous devons parler. »

Les principes de la réforme de la langue de Coray apparaissent ici sur les plans théorique et pratique.

4.2.1. La phonétique

Coray considère comme vulgaires les prononciations récentes. Il restitue donc des sons qui ont disparu de la plus grande partie du domaine grec, même s'ils peuvent subsister dans certains dialectes. C'est le cas du ν final, qui s'entend encore dans des dialectes « archaïques » comme le chypriote, les parlers d'Italie du sud, du Dodécanèse et de Chios[60], mais s'était amuï à cette époque

60. Voir Contossopoulos (1994), tableau de la p. XXIII.

dans la majorité des dialectes « centraux ». Contrairement à Katardzis, qui est fidèle à l'usage, Coray écrit partout le ν final dans le nom, τὴν κοινὴν γλῶσσαν, τὸν κοινὸν τρόπον, τὴν μόρφωσιν et dans le verbe, ἤθελεν, ἔλεγεν, ἔχομεν, συνωμιλήσαμεν, νὰ διορθώσωμεν καὶ νὰ καλλύνωμεν, νὰ γράψωμεν.

Nous avons vu que la chute de l'initiale vocalique atone était générale dans le groupe proclitique εἰς τόν, εἰς τούς, εἰς τά qui devient alors régulièrement στόν, στούς, στά. Coray retourne aux formes anciennes : εἰς τὴν ἐξορίαν, εἰς τὴν κοινήν, εἰς τοὺς φωτισμένους. De même chez lui le verbe παίρνω apparaît sans aphérèse de la voyelle initiale, νὰ τοῦ ἐπάρῃ.

Nous avions constaté, dès la fin de l'antiquité, la disparition de certains γ intervocaliques, ce qui, combiné à la faiblesse du /i/ dans les contractions, amenait à la constitution d'une nouvelle conjugaison contracte[61], λέω, λες, λέει. Coray revient aux formes anciennes, λέγω, λέγεις, λέγει.

2.2.2. La morphologie

L'archaïsation de la morphologie est au centre de la réforme de Coray qui n'accepte ni les formes que la première déclinaison emprunte à la troisième, ni la disparition presque complète de la troisième déclinaison.

61 Ces verbes sont appelés « contractés » (συναιρεμένα) dans la *Grammaire* (1941) de Triantafyllidis, p. 342. Ce sont ακούω, κλαίω, φταίω, λέω, τρώω, φυλάω, πάω et quelquefois θέλω, θες. Comme ce sont, en fait, des verbes « barytons », comme cela se voit à l'imparfait (έλεγα, έτρωγα, έκλαιγα), il serait préférable de les appeler « réduits ».

L'article féminin pluriel à l'accusatif apparaît ici sous la forme antique, τὰς <διαλέκτους>, et l'indéfini neutre est ἕν, alors que curieusement au masculin on trouve la forme moderne ἕνας.

Les substantifs de la première déclinaison sont déclinés à l'ancienne, avec les altérations phonétiques du grec attique — α long devenant [ε] long, écrit η et prononcé [i] après le IVe siècle de notre ère environ — qui ont disparu au cours de la période mal documentée : τῆς γλώσσης. Dans les anciens mots de la troisième déclinaison l'accusatif pluriel en -ας est restitué : τοὺς αἰῶνας.

Ici, les mots de la troisième déclinaison sont relativement nombreux par rapport à l'usage populaire du temps. On trouve une déclinaison féminine étrangère au démotique mais seule usitée en langue purifiée : ἡ βαρβαρότης, τῆς βαρβαρότητος. Les neutres en -ος, -ους et -μα, -ματος sont représentés à presque tous les cas, contrairement à l'usage oral du temps qui ne connaissait que le nominatif ou refaisait le génitif sur la deuxième déclinaison (*cf.* plus haut dans Néroulos, γραμμάτου), τὸ ἔθνος, τοῦ ἔθνους, τὰ μέλη τοῦ ἔθνους, τὰ τοῦ ἔθνους κτήματα.

La morphologie du verbe est également archaïsée, mais plus timidement. Coray n'hésite pas à modifier les terminaisons de l'indicatif. Aux temps passés, il restitue la désinence -ον qui était remplacée par -α depuis la fin de l'antiquité : ἔλεγον, ἔλαβον. Alors que, pour des raisons morphologiques et phonétiques évidentes (faiblesse du ν final et analogie avec la deuxième personne en -τε), la finale de la première personne du pluriel était depuis longtemps -με, Coray restitue -μεν.

On trouve au médio-passif, depuis le Moyen Âge, les finales -μεστα, -μεστε, -μαστε[62]. Coray écrit pourtant μεταχειριζό**μεθα**. Nous venons de voir que, chez Katardzis, ήτον se présentait sous la forme ήταν. Comme on peut s'y attendre, Coray revient à ήτον, ce qui n'est pas seulement un archaïsme médiéval, mais peut être considéré comme un dialectalisme[63]. En effet, selon la logique de la réforme de Coray, tout archaïsme est licite s'il est soutenu par un dialectalisme.

Mais le respect de la langue parlée empêche le réformateur d'exhumer des modes et des temps disparus. C'est ainsi qu'il n'y a pas ici de datif. L'infinitif français est presque toujours rendu par να et le subjonctif, sauf quand il est présenté par un article dans des locutions qui semblent un calque du français « façon de parler » : τὸν τρόπον τοῦ λέγειν, τὴν τοῦ λέγειν συνήθειαν.

Coray use aussi de la possibilité qu'offrait encore la langue d'éviter la particule θα. Il rend le conditionnel par une périphrase avec l'infinitif : ἤθελεν εἶσθαι pour θα ήταν et ἤθελε νομίσει pour θα νόμιζε. Pour ce faire, il lui arrive d'utiliser un infinitif médio-passif du verbe « être », εἶσθαι, inconnu en grec ancien mais

62. Les tableaux dressés par Contossopoulos (1994), p 125-126, montrent à l'évidence que ces désinences médiévales sont aussi celles du grec oral commun, tous parlers et dialectes confondus. On trouve, par exemple pour l'imparfait du verbe « être » -μαστενε (Chypre), -μαστου (Magne du sud), -μαστιν (Chypre), -μαστανε/ -μαστονε (Crète), -μεστα (Naxos), -μεστε (Calymnos), -μεστον/ -μεσταν (Astypaléa), -μασταν (Ioannina, Castoria, Aréthoussa-Thessalonique), -μαστουν (Naoussa). Aucun parler actuel, à ma connaissance, ne conserve -μεθα.

63 Contossopoulos (1994), p. 137, 139, 140, 151, 154, 155

attesté[64], surtout sous la forme à différenciation, εἶσται, en grec médiéval et post-byzantin, par exemple dans la *Chronique de Morée*[65] et *Erotocritos* (voir plus haut au v. 9 de notre extrait, en VII.5.1).

En somme, Coray a une conception extrêmement large de la langue « parlée ». Pour lui, il ne s'agit pas d'un usage contemporain précis et cohérent, mais de la somme de ce qui a fait partie (au Moyen Âge) ou *peut* faire partie de la langue parlée (dans les parlers et dialectes). Le critère de choix entre ces formes éparpillées dans le temps et l'espace est la ressemblance avec un grec idéal, l'attique du Ve siècle.

4.2.3. LA RÉFORME DU VOCABULAIRE

La réforme du vocabulaire repose sur deux idées. Les emprunts directs au turc ottoman et aux langues européennes constituent une sorte d'occupation étrangère et doivent disparaître. Les mots que nous avons appelés des néo-hellénismes sont conservés, mais doivent être restaurés dans leur pureté initiale. Théoriquement Coray ne va pas plus loin et ne recommande pas la *substitution* d'un mot antique à un mot moderne. Mais il affirme nettement : « Notre langue d'aujourd'hui est entièrement grecque, sauf un

---

64. Selon Kriaras (1969-1993), 5, p. 317, la forme εἶσθαι apparaît au XVe siècle dans la *Chronique* de Sfrandzis, 94, 100, 102. Mais il en existe des attestations antérieures, comme dans le *Digénis Akritas*, ms. Andros (env. XIIIe siècle, voir datation dans Beck, 1971, p. 68-69), v. 3435, θέλει είσται. (W. Voigt).

65. V. 169 : αμαρτία ἤθελε είσται, ἄ. 4831 : το οποίον θέλει είσται τιμή. Voir, là-dessus, Jannaris (1897), p. 250, n° 985, qui remarque : *this form is foreign to popular speech.*

tout petit nombre de mots italiens et turcs qui sont les seuls que nous devions bannir soigneusement[66]. »

On n'est donc pas étonné de ne trouver aucun mot turc, italien ou français dans ce texte.

Le verbe μπορώ, qui apparaissait à l'époque sous la forme ημπορώ, est ici transformé en ἐμπορῶ, une forme médiévale[67].

Mais ces restaurations de formes anciennes sont bien moins nombreuses que les simples *substitutions* de formes parentes. Les Grecs disent depuis le Moyen Âge, τίτοιος ou τέτοιος, « tel ». Coray remplace ce mot par le grec ancien τοιοῦτος, τοιαύτη. À έτσι il substitue οὕτως qui certes lui est sans doute apparenté mais n'est pas exactement le même mot ; ἔτσι semble dériver de οὑτωσί[68]. C'est un peu comme si, en français, on écrivait *sic* au lieu de *ainsi*. La forme de génitif du pronom personnel à la première personne du pluriel est μας depuis la fin de l'antiquité ; mais on trouve ici l'archaïque ἡμῶν qui a l'inconvénient en grec moderne de ne pas se distinguer de ὑμῶν.

66. *Ἄτακτα*, μέρος δεύτερον, λ. Ἡ σημερινή μας γλῶσσα εἶναι ὅλη Ἑλληνική, πλὴν ὀλιγωτάτων τινῶν λέξεων Ἰταλικῶν καὶ Τουρκικῶν. καὶ τούτων μόνων τὴν ἐξόρισιν χρεωστοῦμεν νὰ φροντίζωμεν

67 La forme εμπορώ se trouve au XIVe siècle dans les *Assises de Chypre* et au XVe siècle dans l'*Achilléide byzantine*. Elle figure en chypriote. Voir Kriaras (1969-1993), vol. VII, p. 65-66 et *Επιτομή*, p 463-464.

68 Cette étymologie est loin d'être assurée dans le détail. Il faut, bien sûr, écarter le rapprochement qui a été fait avec la conjonction concessive latine *etsi* Le passage d'une forme ἔτις à ἔτσι (*cf.* τίποτις > τίποτσι) ne fait aucune difficulté. Mais pourquoi le timbre de l'initiale est-il passé de [u] à [ε] ? On évoque l'influence de ἐκεῖ qui a aussi entraîné la transformation de ὧδε en εδώ

Contrairement à ses principes, Coray introduit tels quels quelques mots-outils antiques qui avaient disparu depuis longtemps de la bouche du peuple, comme l'indéfini τις, qui ne survivait modestement que sous la forme τινάς. D'une authenticité encore plus contestable est le relatif indéfini ὅστις, « celui qui ». Il n'apparaît aujourd'hui que sous la forme indéclinable du neutre ὅ,τι, « ce que ». Bien qu'on en trouve des vestiges dialectaux et qu'il figure dans certains dictionnaires, il n'en reste pas moins un emprunt artificiel au grec ancien[69]. Il en est de même de l'adverbe savant πολλάκις qui est une simple réintroduction de vocabulaire ancien. On peut dire la même chose de la particule adversative δέ, « d'autre part, par ailleurs », qui avait disparu de la langue (avant le XIVe siècle), parce qu'elle ne se distinguait plus, pour le sens, de « mais » (ἀμμή, μα ou plus rarement αλλά)[70] et qu'elle prêtait à des confusions avec la négation δε(ν).

4. 3. Conclusion sur les premiers réformateurs de la langue

On voit par l'exemple de ce texte sur quelle voie s'engagent à cette époque ceux qui veulent créer une langue écrite commune basée sur l'usage oral. Ils sont, comme Coray, partagés entre une

---

69 Jannaris (1897), p 167, n° 611, note que ὅστις était encore courant au XIVe siècle et qu'il survit sous la forme altérée ὅτις en crétois. Les dictionnaires strictement démotiques de Georgopapadakos, *Το μεγάλο λεξικό της νεοελληνικής γλώσσας*, 1984 et d'Emmanuel Kriaras, *Λεξικό της σύγχρονης ελληνικής δημοτικής γλώσσας*, 1995, ne le mentionnent pas. En revanche, il figure dans un dictionnaire aux conceptions plus souples, l' *Ἑλληνικό λεξικό* de Tegopoulos-Fytrakis, 1990, avec cependant une faute au génitif masculin singulier οὕστινος (sic), qui montre bien que le mot fonctionne mal en grec moderne

70. Voir là-dessus Tonnet (1988), p. 135-150.

admiration sans borne pour l'attique de l'époque classique, une acceptation théorique de la langue populaire conforme aux idées des Lumières et une gêne profonde devant ce qui dans celle-ci leur paraît barbare, anarchique et inadapté aux besoins de l'expression abstraite.

La réforme de la langue va être à l'ordre du jour jusqu'à notre époque. Dans un premier temps on reprendra les idées de Coray en les exagérant. Ce sera l'aventure de la « purification » de la langue qui s'achèvera théoriquement avec la victoire définitive de la langue populaire standard (δημοτική) en 1976.

Selon les paroles vraiment prophétiques de Coray on découvrira à terme deux choses apparemment contradictoires, d'une part que « le tyran le plus dur ne peut pas changer la langue du peuple » — ce qui signifie à court terme l'échec de la réforme puriste dans toute sa rigueur —, et d'autre part que « le temps a le pouvoir de changer les idiomes des peuples », ce qui oblige à admettre une modification des parlers grecs par la langue purifiée (καθαρεύουσα) qui s'est substituée à l'usage spontané, comme langue écrite de l'État, pendant bien plus d'un siècle. Le résultat de la longue coexistence des deux niveaux de langue est la constitution d'une langue naturellement mixte, plus ou moins éloignée, selon la culture des locuteurs et, plus encore, des scripteurs, du démotique standard « pur ». Cependant l'école impose désormais comme norme du grec écrit un démotique rigide codifié en 1941 par Manolis Triantaphyllidis[71]. Par un curieux retournement de

71. L'ouvrage de référence des grammaires scolaires actuelles est la *Νεοελληνική γραμματική (τῆς δημοτικῆς)*, Ὀργανισμὸς Ἐκδόσεων Σχολικῶν Βιβλίων, Athènes, 1941.

situation, la langue démotique officielle se trouve aujourd'hui *un peu* dans la situation de la καθαρεύουσα, quand elle était la langue de l'État. Certains lui reprochent de faire violence à la pratique réelle des Grecs[72]. L'ostracisme des formes et tournures qui, dans la langue commune, proviennent de la langue purifiée est parfois présenté comme aussi tyrannique que celui qui frappait jadis les mots turcs et italiens et les formes « vulgaires ». C'est une fois de plus le temps qui sanctionnera les efforts des réformateurs de la langue. Mais peut-être la défense pure et simple de l'idiome national dans un monde qui ne fait aucune vraie place aux « petites langues », va-t-elle reléguer au second plan cette nouvelle « question de la langue ».

72. On trouvera les arguments de ces adversaires du « démotique scolaire » dans Yannis Kalioris, *Παρεμβάσεις ΙΙ. Γλωσσικά*, 1986, par exemple, p. 159 : « (les partisans du démotique scolaire) agissent de manière à réduire la langue à une peau de chagrin, en supprimant des formes, des tours et des possibilités expressives, parce qu'ils sont obnubilés par une forme grammaticale pure qui pour eux est devenue un but en soi établi en l'absence de toute référence collective vivante et contemporaine. Ils sont indifférents à l'esthétique de la parole et sous-estiment ou contraignent les besoins de l'expression. »

Conclusion

Il est maintenant possible de présenter dans ses grandes lignes l'évolution de la langue parlée grecque commune (κοινή διάλεκτος) qui l'a amenée à son état actuel (δημοτική).

Toute l'histoire de la langue présente un double mouvement de dispersion et de concentration. Du grec commun sortent les dialectes grecs anciens d'où se dégage l'ionien-attique. À partir du V^e^ siècle avant J.-C., l'attique supplante les autres dialectes. Puis il se simplifie et se transforme en langue commune, la koiné, à la fin du IV^e^ siècle avant J.-C. Mais au II^e^ siècle de notre ère apparaît une réaction archaïsante, l'atticisme, qui conquiert non seulement les intellectuels païens mais aussi les Pères de l'Église au IV^e^ siècle. L'Empire romain d'Orient adopte ce grec atticiste comme langue administrative. Tandis que le grec archaïque se perpétue pendant plus d'un millénaire, la langue parlée issue de la koiné s'en éloigne de plus en plus. Ce grec oral de l'empire byzantin, que nous connaissons mal, devait présenter quelques différences selon les régions. Mais le caractère grec de plus en plus accentué de l'empire byzantin, au fur et à mesure que se détachaient de lui des provinces où l'on ne parlait pas majoritairement le grec (Égypte, Palestine, Syrie), a dû contribuer à maintenir une certaine unité dans la langue commune parlée. La division dialectale ne s'accentue très nettement qu'à partir des Croisades, quand des régions entières comme Chypre, la Crète, les îles

Ioniennes et, pour moins longtemps, le Péloponnèse, échappent au contrôle politique et linguistique de Constantinople. À partir du XIII[e] siècle et jusqu'au XIX[e] siècle, la langue médiévale puis la langue moderne se trouvent dans la même situation de division dialectale que le grec ancien. Après 1830, on retrouve dans le grec moderne le même processus de décantation qu'avait connu le grec ancien. Le grec du Péloponnèse — région qui constitue le cœur du premier petit État grec — s'impose comme langue commune, tandis que les autres parlers disparaissent presque complètement en un peu plus d'un siècle[1].

Mais cette koiné orale formée récemment, qui s'est superposée à des parlers et a subi l'influence de la langue savante n'a pas la stabilité de langues modernes standardisées et cultivées depuis plusieurs siècles comme le français. Elle ne s'identifie pas avec la langue officielle, le démotique. Celui-ci a dû être enrichi et systématisé, souvent par voie administrative, pour devenir une langue commune enseignée à l'école. Actuellement le grec apparaît encore sous diverses variantes, parfois assez éloignées les unes des autres, le grec standard de l'école et des *mass media*, des pratiques orales provinciales qui conservent des traces dialectales et, à l'écrit, tout le foisonnement d'une création qui peut encore disposer aujourd'hui de l'ensemble de l'héritage lexical hellénique.

* * *

1. Les dialectes proprement dits comme le crétois, le chypriote et le pontique ont mieux résisté et même connu à certaines époques une utilisation littéraire.

Le grec ancien semble avoir porté en lui-même quelques-uns des germes qui devaient amener sa transformation en grec moderne.

Au point de vue phonétique, la langue présente à la fois un tendance à la conservation des principaux sons vocaliques et une certaine faiblesse des sons consonantiques. Cette particularité devait conduire à la disparition de toutes les consonnes finales en dehors du /s/ et du /n/ — ce dernier tendant à son tour à disparaître — et à la spirantisation ou à l'amuïssement de beaucoup de consonnes intervocaliques. Ce processus est beaucoup plus avancé dans certains dialectes[2] que dans la langue démotique commune.

Le grec, ancien et moderne, est aussi conservateur dans son accentuation qui, tout en se modifiant dans sa réalisation, s'est maintenue intacte dans son système. On trouve encore dans la langue les mêmes oppositions d'accentuation sur la racine ou les suffixes et, à certaines exceptions près, les mêmes limitations dues à un système de quantités entièrement disparu depuis au moins les débuts de l'ère chrétienne. Autant qu'on puisse faire confiance aux documents accentués et malgré quelques timides innovations, dues à l'analogie, surtout dans les dialectes (δένδρον > δεντρό, ἄνθος> αθός), les accents premiers se sont remarquablement conservés depuis l'antiquité.

Parmi les langues indo-européennes, le grec avait dès l'origine tendance à simplifier le système des cas qu'il précisait par des

2. En chypriote le δ et le γ disparaissent parfois à l'initiale et plus souvent à l'intervocalique; la négation est εν et les formes έδωκε, φύγετε, αδερφή deviennent έωκεν, φύετε, αερφή.

prépositions. Ce mouvement amorcé en grec ancien (disparition de l'ablatif et de l'instrumental) se poursuit lentement dans le passage du grec ancien au grec moderne, avec la disparition du datif, vers le Xᵉ siècle. On constate en grec commun actuel une désaffection certaine pour le génitif pluriel dont l'accentuation présente des difficultés. Certains dialectes vont plus loin dans cette évolution ; ainsi depuis le Moyen Âge le chypriote remplace les tours au génitif pluriel par une apposition à l'accusatif[3].

* * *

Sans doute toutes les évolutions ont-elles eu lieu dans tous les domaines avec un certain parallélisme pour aboutir à la situation actuelle. Il est cependant remarquable que la phonétique, la morphologie et le vocabulaire ne se soient pas modifiés au même rythme selon les époques. Il y a eu des moments de crise pour certains secteurs du système qui ont conduit à la mise en place de nouveaux équilibres, soit assez vite, soit bien longtemps après.

Ceci est évident pour le secteur phonétique qui entre en crise vers le IIIᵉ siècle avant J.-C., à la faveur de l'adoption de la koiné par des populations qui à l'origine ne parlaient pas le grec. Le changement fondamental qui conduit à la prononciation grecque moderne a lieu en l'espace de cinq siècles environ. À peu près tout est achevé au IIᵉ siècle après J.-C. L'accent cesse d'être principalement musical pour devenir un accent d'intensité. Ceci

---

3. *Cf.* dans les *Assises de Chypre*, η βουλή τους καλούς ανθρώπους, « le conseil des hommes de bien », et, dans les textes cités par Contossopoulos (1994), p. 143-146, ταμ μάδκια τους δράκους pour τα μάτια των δράκων.

a une influence directe sur la prononciation des voyelles dont la durée d'émission et l'aperture sont désormais liées à la place de l'accent. Les syllabes atones ne peuvent plus être longues. Aux distinctions complexes entre voyelles longues, brèves et diphtongues se substitue un système vocalique plus simple, qui aboutit, au IIe siècle de notre ère, à six valeurs /i/, /e/, /a/, /o/, /u/, /y/. À cette époque, la prononciation des voyelles est, à peu de choses près, celle du grec moderne. Une incertitude demeure jusqu'au IVe siècle environ pour la prononciation du η qui oscille entre [e] et [i]. L'ancienne diphtongue οι /oj/ était devenue /œ/ puis /ö/, avant de se transformer en voyelle d'avant /y/, au Ier siècle, et de se confondre avec le υ. La prononciation [y] paraît s'être maintenue longtemps, jusqu'au IXe siècle selon l'opinion commune. On est moins bien renseigné sur les consonnes. Nous savons de façon à peu près sûre que les anciennes « aspirées » sont devenues des continues dans les premiers siècles de notre ère : /ph/ > /f/, /th/ > /θ/, /kh/ > /χ/. Quant à la spirantisation des anciennes occlusives sonores, on a quelques preuves de l'évolution du γ vers deux réalisations continues [j] et [γ]. Il est à peu près sûr que des prononciations similaires existaient déjà pour le β [v] (*cf.* les écritures ευδομος, ϱαυδος, IIIe-IIe siècle).

À côté de ces changements phonétiques radicaux, les modifications qui se profilent entre le IIe et le VIIe siècle dans le domaine morphologique et lexical sont fort timides. Ce sont plutôt des pierres d'attente qui préparent des évolutions qui ne s'accompliront que bien longtemps après. Le système des cas n'est pas entamé. Mais les emplois du datif se limitent et sont concurrencés par des constructions prépositionnelles avec l'accusatif.

La morphologie du nom n'est pas sensiblement modifiée. On voit cependant à la fin de la période proliférer des neutres en -ιον qui perdent leur dernière voyelle sous l'effet de l'accent d'intensité, donnant une nouvelle catégorie morphologique qui va envahir une partie du lexique nominal, les neutres en -ιν. Bien que la troisième déclinaison subsiste, on remarque une tendance nette à remplacer les mots difficiles de cette déclinaison par des synonymes appartenant aux deux autres déclinaisons (ναῦς > πλοῖον).

C'est la morphologie et la sémantique du verbe qui se modifient le plus sensiblement. L'optatif, qui subsiste comme forme, voit ses emplois limités par la disparition de sa valeur conditionnelle, où l'imparfait le remplace. L'infinitif, qui ne s'effacera que très lentement dans la langue, recule devant le subjonctif et l'indicatif dans les complétives (νομίζω ὅτι, θέλω ἵνα).

Parmi les temps du verbe, il en est deux qui paraissent condamnés comme formes monolectiques à la fin de la période, le futur et le parfait. Mais la langue ne règle pas de la même façon le problème que posent ces disparitions. Pour le parfait, le grec le confond avec l'aoriste et il ne le recréera au moyen d'une périphrase que très tard dans son histoire (XVIe siècle). Au contraire, si la forme ancienne de futur disparaît, demeure une nécessité expressive qui est comblée de diverses façons pendant un millénaire. Dans cette première période, c'est le subjonctif ou une périphrase ἔχω + infinitif qui expriment le futur.

De très importantes évolutions se sont produites durant la période mal documentée, entre le VIIe et le XIIe siècle, mais nous ne pouvons pas les dater précisément. Les déclinaisons commencent à se simplifier et à s'influencer réciproquement. La première

déclinaison féminine se régularise par la conservation de la même voyelle à tous les cas du singulier (ἡ ἧττα, τῆς ἧττας). Le ν final devient la caractéristique des accusatifs singuliers et est étendu aux neutres de la troisième déclinaison qui ne le comportaient pas (δέρμαν). Le datif disparaît définitivement au Xᵉ siècle. Une évolution essentielle se produit dans le verbe quand les anciennes désinences de subjonctif se confondent avec celles de l'indicatif. Certains considèrent que dès lors le grec n'a plus de subjonctif. Mais dans le même temps la conjonction de subordination ἵνα se transforme en morphème proclitique να, ce qui permet la création d'un nouveau subjonctif grec moderne lequel, selon les cas, remplit les fonctions de l'ancien subjonctif, de l'ancien infinitif ou de l'ancien futur.

Au sortir de la période mal documentée, au XIIᵉ siècle, la langue médiévale est constituée. On peut dire qu'il s'agit déjà de grec moderne, car contrairement à ce qui se passe pour le français de la même époque, ce grec est parfaitement intelligible par un hellénophone d'aujourd'hui. Cette langue se caractérise par un système phonologique renouvelé. Un nouveau phonème a fait son apparition à la suite d'évolutions phonétiques, l'affriquée /ts/ avec sa variante sonore /dz/ ; les deux variantes sont notées par le digramme τζ. On constate aussi une tendance à la fermeture des [o], surtout atones, dans certains mots populaires (κουκίν). Un peu plus tard (XIVᵉ siècle) se généralise, au moins dans le Péloponnèse, la différenciation des consonnes au contact (ἐχθρός > οχτρός) qui apparaissait sporadiquement dès la fin de l'antiquité. Cela crée de nouveaux groupes consonantiques inconnus du grec ancien qui pratiquait l'assimilation au contact. Une même

tendance à la différenciation réduit les diphtongues descendantes issues d'hiatus en syllabes yod + voyelle. Au point de vue de l'accentuation, on constate alors une tendance à la fixation de l'accent en cours de flexion. La chose est fréquente dans la déclinaison de l'adjectif et bien plus rare dans celle du substantif; on trouve par exemple l'accentuation ανθρώποι analogique de ανθρώπους. Une réfection analogique du même genre se présente parfois pour le verbe (ελαλήσαν comme ελαλήσαμε, ελαλήσατε).

Les évolutions morphologiques sont moins importantes qu'au cours de la période précédente. Dans le verbe, on utilise de préférence la finale mixte -ουν à la place de -ουσι/ -ωσι dans les troisièmes personnes du pluriel du présent de l'indicatif ou des subjonctifs présents ou aoristes. Mais la désinence -ουσι /-ασι survit encore dans un certain nombre de dialectes[4]. On assiste aussi à une réfection des formes de présents à partir des racines d'aoriste auxquelles on adjoint la finale -νω (κεράννυμι, κέρασα > κερνώ, κέρασα). Cette régularisation maintient nettement l'opposition aspectuelle présent/aoriste essentielle dans la langue[5].

Pendant toute la fin de l'antiquité et la période mal documentée, le vocabulaire grec s'est chargé de mots latins et néo-latins entrés à des moments divers. Dans le grec médiéval, on voit que cette contamination est définitive en ce qui concerne les latinismes qui font désormais partie intégrante du vocabulaire néo-grec.

---

4. Ces finales sont courantes à Chypre et dans le Dodécanèse et sporadiques ailleurs, par exemple μιλούσι à Calymnos et dans le Magne du sud et ήθασι pour ήθελαν dans le Magne du sud, Contossopoulos (1994), p. 126-129.
5. À noter cependant que cette opposition est annulée dans un dialecte isolé et sans influence sur la formation de la langue commune, le pontique.

À partir du XIIIe siècle, on constate que le grec s'est fragmenté en dialectes, qui ne se trouvent pas tous au même degré d'évolution. La langue du Péloponnèse, dont témoigne la *Chronique de Morée,* présente des traits précurseurs de ceux de la future koiné orale de l'État grec : perte de ν finals, aphérèse de voyelles initiales dans certains mots, constitution d'une déclinaison commune entre la première et la troisième, apparition d'aoristes passifs avec la désinence -ηκα.

En Crète, les évolutions sont plus rapides sur certains points. Dès le XVe siècle, la monophtongaison des voyelles finales en hiatus est acquise ; au début du XVIIe siècle, les ν finals des noms et verbes ont tous disparu et l'on voit apparaître le futur néo-hellénique avec la particule θα.

Mais cette régularité ne s'observe pas ailleurs. Au XVIIIe siècle, il semble que le grec parlé, qui jusqu'alors n'avait été que peu influencé par les langues voisines, en dehors du latin, perd ses possibilités de résistance à l'égard de l'italien et du turc. La distance entre les dialectes s'accroît. Un fossé se creuse entre la langue de la plupart des lettrés qui vivent dans le rêve de la renaissance du grec ancien et le peuple qui n'a pas de langue commune.

À partir du XVIIIe siècle l'histoire du grec n'est plus celle d'une évolution naturelle, mais le récit de la difficile construction d'une langue nationale moderne.

* * *

Ce long parcours historique nous permet de répondre plus précisément à la question initiale. Le grec moderne « ressemble » au grec ancien de deux façons bien différentes.

La langue moderne ressemble au grec ancien d'une façon *extérieure.* Pour comprendre cette ressemblance, on peut comparer la langue à un bâtiment. Dans l'édifice du grec dialectal le peuple ne se logeait plus que petitement, dans certaines pièces utilitaires. Le grec actuel est comme un agrandissement de ce grec simple et une restauration faite avec des éléments empruntés au grec ancien. Cette restauration a eu, à l'époque romantique, la gratuité que l'on a critiquée chez Viollet-le-Duc, mais dans son principe, elle était une nécessité absolue pour transformer en langue moderne l'idiome simple des campagnes. Certaines ressemblances de la langue actuelle avec le grec classique ne doivent pas faire illusion. Même si l'Assemblée nationale est aujourd'hui la *Boulé*, Βουλή, prononcé [vu'li], et la Cour de Cassation, l'*Aréopage* (Ἄρειος Πάγος), il ne faut pas supposer que ces vénérables institutions et les mots qui les désignent ont miraculeusement traversé les siècles.

Mais plus fondamentalement le grec se ressemble à lui-même comme un être vivant à tous les moments de son évolution. Il ne s'agit pas simplement de la ressemblance d'un enfant avec ses parents. Malgré les nombreuses pertes subies (les quantités vocaliques, le datif, presque toute la troisième déclinaison, l'optatif, l'infinitif, l'ancien subjonctif, l'ancien parfait, l'ancien futur, presque tous les participes, la plupart des particules de liaison), le grec s'est maintenu en vie en compensant ses déficits par de nouvelles créations qui gardent intacte sa capacité expressive (nouveau subjonctif, nouveau futur, nouveau parfait).

C'est que rien de vital n'avait été atteint. Les évolutions phonétiques ont changé la prononciation des mots sans les défigurer,

surtout dans le grec du Péloponnèse qui a donné la koiné actuelle. À travers les changements de valeur des phonèmes et malgré l'extrême simplification du système vocalique et l'apparition de nouvelles consonnes affriquées, τσ > τζ, et de groupes consonantiques différenciés, φτ, χτ, la charpente des mots reste intacte, car très peu de *syllabes* ont disparu. On devine aisément κωνώπιον, diminutif anciennement attesté de κώνωψ, « moustique », derrière le grec moderne κουνούπι, alors qu'on aurait plus de mal à le faire si la forme κνούπ du grec du nord s'était imposée. Malgré sa réalisation différente, l'accentuation se maintient aux mêmes places du nom et, moins souvent, du verbe et joue toujours son rôle de différenciation morphologique. Enfin, dans le verbe, demeure un système d'opposition entre l'imperfectif et le perfectif (présent/aoriste) qui existait déjà en grec ancien, même si ses valeurs étaient parfois un peu différentes.

Le grec moderne n'est pas une langue entièrement nouvelle issue du grec ancien, il est la forme actuelle d'une langue qui n'est pas morte, le grec.

Bibliographie

[*Nous citons entre parenthèses l'année de l'édition à laquelle nous renvoyons, mais nous indiquons aussi l'année de première édition*]

AGAPIOS LANDOS (1991), *Γεωπονικόν Βενετία 1643* [*Les Travaux des champs.* Venise 1643], éd. par Despina Dimosth. Kostoula, éd. Tinos, Volos, 348 p.

ALEXIOU, Stylianos, éd. *Erotocritos*, voir CORNARO

ANASTASIADI-SYMEONIDI, Anna (1986), *Η νεολογία στην κοινή νεοελληνική* [La création de néologismes en grec moderne commun], Επιστημονική επετηρίδα της Φιλοσοφικῆς Σχολῆς, Thessalonique, 362 p.

ANASTASIADI-SYMEONIDI, Anna (1994), *Νεολογικός δανεισμός της νεοελληνικής. Αμεσα δάνεια από τη γαλλική και αγγλοαμερικανική. Μορφολογική ανάλυση* [L'emprunt néologique en grec moderne. Emprunts directs au français et à l'anglo-américain], Thessalonique, 298 p.

ANDRIOTIS, Nicolas, P. (1974), *La Loi de prophylaxie dans le vocalisme néo-grec*, Thessalonique, 63 p.

ANDRIOTIS, Nicolas (1983), *Ετυμολογικό λεξικό της νεοελληνικής²;* Thessalonique 2ᵉ éd. 1967, 3ᵉ éd, 436 p.

ANDRIOTIS, Nicolas (1992), *Ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς γλώσσας (Τέσσερις μελέτες)*, [Histoire de la langue grecque. Quatre études] Thessalonique.

Autour de la langue grecque moderne. Actes du XVᵉ Colloque des Néo-hellénistes des Universités francophones, Paris, 29-30-31 mai 1997, *Cahiers Balkaniques* 26, INALCO, Paris, 1997, 312 p.

BABINIOTIS, Georges (1979), *Νεοελληνική κοινή. Πέρα της καθαρευούσης και της δημοτικής* [La koiné néo-hellénique. Au-delà de la langue purifiée et du démotique], Athènes, 210 p.

BABINIOTIS, Georges (1985), *Συνοπτική ιστορία της ελληνικής γλώσσας* [Abrégé d'histoire de la langue grecque], Athènes, 236 p.

BABINIOTIS, Georges (1992), *Η γλώσσα της Μακεδονίας* [La Langue de la Macédoine], Athènes, 275 p. (recueil d'articles sur le macédonien ancien et le slavo-macédonien par G. Hadzidakis, N.P. Andriotis, M. Sakellariou, I. Kalleris, A.I. Thavoris, G. Delopoulos, A. Panayotou).

BABINIOTIS, Georges (1998), *Λεξικό της νέας ελληνικής γλώσσας* [Dictionnaire de la langue grecque moderne], Κέντρο Λεξικολογίας, Athènes, 2 064 p.

BALLY, Charles (1945), *Manuel d'accentuation grecque*, Berne, 129 p.

BANESCU, N. (1915), *Die Entwicklung des griechischen Futurums*, Bucarest.

BANFI, Emanuele, *La situazione linguistica nella Grecia del secolo decimottavo: problemi ed elementi d'analisi* in *Atti della Accademia Nazionale dei Lincei. Rendiconti. Classa di Scienze morali, storiche e filologiche*, vol. XXXIII, p. 407-429.

BECK, Hans-Georg (1971), *Geschichte der Byzantinischen Volksliteratur*, Munich, 233 p. (trad. grecque Niki Eideneier, *Ιστορία της Βυζαντινής δημώδους λογοτεχνίας*, éd. MIET, Athènes 1989).

BERGADIS (1971), *Απόκοπος. Ἡ Βοσκοπούλα*, éd. Stylianos Alexiou, Ermis, Athènes, 93 p.

BERGADIS = Bergadis-Lassithiotakis (s.d.), *Apocopos. Poème en grec vulgaire du XV[e] siècle*. Edition critique comprenant texte, traduction, introduction, notes critiques, glossaire et bibliographie, exemplaire dactylographié inédit de 320 pages, à paraître au MIET.

BLASS, F. & DEBRUNNER, A. (1961), trad. R.W. FUNK, *A Greek Grammar of the New Testament*, Chicago-Londres, 325 p.

BROWNING, Robert (1991), *Medieval and Modern Greek*, Londres 1969, 2[e] éd. complétée, Cambridge University Press, 1983, 158 p. Traduction grecque avec supplément bibliographique grec : *Η ελληνική γλώσσα μεσαιωνική και νέα*, trad. Maria N. Konomi, éd. Papadimas, 1991, 299 p.

BURGUIERE, Paul (1960), *Histoire de l'infinitif en grec*, Paris, 236 p.

CARATZAS, Stam. C. (1958), *L'Origine des dialectes néo-grecs de l'Italie méridionale*, Les Belles Lettres, Paris, 333 p.

CHADZIDAKIS, G, voir HADZIDAKIS

CHANTRAINE, Pierre (1926), *Histoire du parfait grec*, Paris, thèse, 268 p.

CHANTRAINE, Pierre (1961), *Morphologie historique du grec*, Paris, Klincksieck, 1945, 2[e] éd. 1961, 355 p.

CHANTRAINE, Pierre (1999), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 1968-1980. Nouveau tirage avec un supplément, Paris, 1999.

CHRISTIDIS, A. F (ed.) (2001), *Ιστορία της ελληνικής γλώσσας από τις αρχές έως την ύστερη αρχαιότητα* [Histoire de la langue grecque des origines à l'antiquité tardive], Centre de la langue grecque [Κέντρο ελληνικής γλώσσας], Thessalonique, 1213 p.

CIFOLETTI, Guido (1973), « Sull'età del passagio di Y à I nella koiné », *Acme*, 26, 1973, p. 247-250.

Chronique de Morée voir KALONAROS et EGEA.

CONSTANTIN PORPHYROGENETE (1967), *Le Livre des Cérémonies*, éd. Albert Vogt, Les Belles Lettres, Paris, 2. vol.

CONTOSSOPOULOS, Nicolas (1954), *Τὰ ἐν Βενετίᾳ τυπογραφεῖα ἑλληνικῶν βιβλίων κατὰ τὴν Τουρκοκρατίαν* [Les imprimeries vénitiennes de livres grecs sous l'Empire ottoman], Athènes, 1954 (= revue 'Αθηνᾶ, 58, p. 287-342).

CONTOSSOPOULOS, Nicolas (1994), *Διάλεκτοι καὶ ἰδιώματα τῆς νέας ἑλληνικῆς* [Dialectes et parler grecs modernes]. 'Ανανεωμένη ἔκδοσις, Athènes, 213 p., 1re éd. 1981.

CORAY, Adamantios (1986), *Προλεγόμενα στοὺς ἀρχαίους Ἕλληνες συγγραφεῖς* [Préfaces aux anciens auteurs grecs], Préface de Constantin Th. Dimaras, MIET, 633 p.

CORNARO, Vicenzo (1980), *Ἐρωτόκριτος*. Κριτικὴ ἔκδοση. Εἰσαγωγή, Σημειώσεις, Γλωσσάριο, Στυλιανὸς 'Αλεξίου, Ermis, Athènes, 553 p.

Corona preciosa, per imparare, legere, scrivere, parlare & intendere la Lingua greca uolgare & literale (1527) : Στέφανος Χρήσιμος, ἤγουν στέφανος τίμιος, ὥστε μαθεῖν, ἀναγινώσκειν, γράφειν, νοεῖν καὶ λαλεῖν, τὴν ἰδιωτικὴν καὶ ἀττικὴν γλῶσσαν τῶν Γραικῶν, Venise, 125 p., voir Tonnet (1994).

COSTAS, Procope S. (1979), *An Outline of the History of the Greek Language with particular Emphasis on the Koine and the subsequent Periods*, Chicago, 1re éd. 1935, 143 p.

DAIN, Alphonse (1964), *Les Manuscrits*, Paris, Les Belles Lettres, 196 p.

DAMASCENE le STUDITE (1561), *Trésor* [Θησαυρὸς Δαμασκηνοῦ τοῦ ὑποδιακόνου καὶ Στουδίτου τοῦ Θεσσαλονικέως μετὰ προσθήκης ἐν τῷ τέλει ἑτέρων ἑπτὰ λόγων ψυχωφελεστάτων καὶ ἐξηγήσεων τοῦ Πάτερ ἡμῶν], Venise. Nous utilisons l'éd. de Venise, Le Phénix, 1851, 440 p.

DEBRUNNER, A. & SCHERER, A. (1969), *Geschichte der griechischen Sprache*, t. 2, Grundfragen und Grundzüge des nachklassischen Griechisch, Berlin, de Gruyter, 134 p.

DEVREESSE, R. (1954), *Introduction à l'étude des manuscrits grecs*, Paris, Klincksieck, 347 p.

Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage (1994) par Jean DUBOIS, Mathée GIACOMO, Louis GUESPIN, Christiane MACELLESI et Jean-Pierre MEVEL, Larousse, Paris, 514 p.

DIMARAS, Constantin Th., *Ὁ Κοραῆς καὶ ἡ ἐποχή του*, Βασικὴ Βιβλιοθήκη 9, Athènes, s.d.

DIMARAS, Constantin Th. (1969), *La Grèce au temps des Lumières*, Droz, Genève, 168 p.

DIMARAS, Constantin Th. (1980), *Νεοελληνικὸς Διαφωτισμός* [Les Lumières en Grèce], Ermis, Athènes, 524 p.

DIMARAS, Constantin Th. (2000), *Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας* [Histoire de la littérature grecque moderne], Ikaros, Athènes, 1re éd., 1949, 946 p.

DU CANGE (Charles DU FRESNE, seigneur DU CANGE) (1688), *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis,* Lyon, (reprint Akademische Druck, Graz/ Austria, 1958).

DUCHET, Jean-Louis (1981), *La Phonologie*, PUF, Que sais-je ?, Paris, 128 p.

DUCROT Oswald - SCHAEFFER Jean-Marie (1995), *Nouveau Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil, Paris, 670 p.

EGEA, Jose M. (1988), *Grammatica de la Cronica de Morea : un estudio sobre el griego medieval* (Veleia anejo 4), Vitoria/Gasteiz.

EGEA, Jose M. (1997), *La Cronica de Morea,* Nueva Roma 2, Consejo Superior de Investigaciones Cientificas, LXXVIII + 545 p.

EIDENEIER, Hans (1999), *Von Rhapsodie zu Rap. Aspekte der Griechischer Sprachgeschichte von Homer bis Heute*, Gunter Narz Verlag, Tübingen.

EMBIRICOS, Alexandre (1960), *La Renaissance crétoise. XVIe XVIIe*, Les Belles Lettres, Paris, 300 p.

ERNOUT, A. & MEILLET A. (1959), *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*[4], Paris, 1re éd. 1932.

FEUILLET, Jack (1986), *La Linguistique balkanique*, Publications Langues O', Paris, 120 p.

FILINDAS, M (1924-1927), *Γλωσσογνωσία και γλωσσογραφία ελληνική* [Linguistique grecque], Athènes, t. 1, 1924, 243 p., t. 2, s. d., t. 3, 1927, 276 p.

GERMANO, Girolamo (1622), *Vocabolario italiano et Greco nel quale si contiene come le voci Italiane si dicano in Greco volgare*, Rome 1622, réédité avec introduction sous le titre *Grammaire et vocabulaire du grec vulgaire publiés d'après l'édition de 1622*, thèse complémentaire Univ. de Paris par Hubert Pernot, Fontenay-sous-bois, 1907, 320 p.

GIGNAC, Francis Thomas (1976-1981), *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods*, Phonology, Milan, 1976, Morphology, Milan, 1981.

GUIRAUD, Charles (1967), *Grammaire du grec*, Que sais-je ?, 126 p.

HADAS-LEBEL, Mireille (1992), *L'Hébreu : 3 000 ans d'histoire*, Albin Michel, Paris.

HADZIDAKIS, Georges (1905-1907), *Μεσαιωνικά και Νέα ελληνικά* [Grec médiéval et moderne], Athènes, 2 vol. de 662 et 765 p. (réimpression Adolf M. Hakkert, Amsterdam, 1989-1990)

HADZIDAKIS, Georges (1915), *Σύντομος ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης* [Histoire abrégée de la langue grecque], Athènes, 1915, 144 p.

HAUDRY, Jean (1979), *L'Indo-européen*, PUF, Que sais-je ?, Paris.

HESSELING, D. C. (1897), *Les Cinq Livres de la Loi (Le Pentateuque).* Traduction en néo-grec publiée en caractères hébraïques à Constantinople en 1547, Leyde-Leipzig, 443 p.

HESSELING, D.-C & PERNOT, Hubert (1910), *Poèmes prodromiques en grec vulgaire*, Amsterdam, 274 p.

HESSELING, D.-C. & PERNOT, Hubert (1925), *Anthologie néo-hellénique*, [nombreux extraits de papyri égyptiens et de textes médiévaux]

HESSELING, D.-C. (1931), *Morceaux choisis du* Pré spirituel *de Jean Moschos*, Les Belles Lettres, Paris, 134 p.

HIGOUNET, Charles (1955), *L'Écriture*, PUF, Que sais-je ?, Paris.

HORROCKS, Geoffrey C. (1997), *Greek, a History of the Language and its Speakers*, Longman, New York, XXI + 393 p.

HUMBERT, Jean (1930), *La Disparition du datif en grec du Ier au Xe siècle*, Paris, 204 p.

HUMBERT, Jean (1960), *Syntaxe grecque*[3], Klincksieck, 1re éd. 1945, 467 p.

HUMBERT, Jean (1972), *Histoire de la langue grecque*, PUF, Que sais-je ?, Paris.

HUNGER, Herbert (1978), *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, 2 vol., Munich, traduction grecque en 3 vol., *Βυζαντινὴ λογοτεχνία. Ἡ λόγια κοσμικὴ γραμματεία τῶν Βυζαντινῶν*, MIET, Athènes, 1991.

HUNT A. S. & EDGAR, C. C.(1932), *Select Papyri*, 1 (Non-literary papyri. Private affairs), Londres.

Ιστορία της ελληνικής γλώσσας [Histoire de la langue grecque] (1999), επιστημονική επιμέλεια: M. Z. Κοπιδάκης, Ελληνικό Λογοτεχνικό και Ιστορικό Αρχείο, Athènes, 437 p.

Ιστορία της ελληνικής γλώσσας από τις αρχές έως την ύστερη αρχαιότητα [Histoire de la langue grecque des origines à l'antiquité tardive] voir CHRISTIDIS.

JANNARIS, Antonius N.(1897), *An Historical Greek Grammar Chiefly of the Attic Dialect as Written and Spoken from Classical Antiquity down to the Present Time,* Londres, (reprint Olms, 1968), 737 p.

JOSEPH, Brian D. (1983), *The Synchrony and Diachrony of the Balkan Infinitive. A Study in Areal, General, and Historical Linguistics,* Cambridge University Press, Cambridge.

JOSEPH, Brian D. et PHILIPPAKI-WARBURTON, Irene (1987), *Modern Greek*, Londres, 281 p.

JOSEPH, Brian D. (1994), « *Histoire du grec moderne* by Henri Tonnet », *Diachronica*, 11.2.

KALONAROS, Pétros P (1940), *Το Χρονικόν του Μορέως*, Athènes, 400 p. [édition de la *Chronique de Morée* d'après le ms. de Copenhague avec introduction et abondantes notes historiques].

KAPSOMENOS, Stylianos G. (1985), *Από την ιστορία της ελληνικής γλώσσας.* Η ελληνική γλώσσα από τα ελληνιστικά ως τα νεώτερα χρόνια. Η ελληνική γλώσσα στην Αίγυπτο [Chapitres d'histoires de la langue grecque. La langue grecque de l'époque hellénistique à l'époque moderne. La langue grecque en Égypte], Thessalonique, 123 p.

KARTANOS, Ioannikios (2000), *Παλαιά τε καὶ Νέα Διαθήκη*, Venise 1536, [Ancien et Nouveau Testaments], édition philologique par Eléni Kakoulidi-Panou avec une notice linguistique d'Eléni Karantzola, Centre de la langue grecque, Thessalonique, 619 p.

KATSOUDAS, G. (2002), «Η σχέση της *Γραμματικής* του Νικολάου Σοφιανού με τις Γραμματικές του Κωνσταντίνου Λασκάρεως και του Διονυσίου Θράκα» [La *Grammaire* de Nicolas Sofianos et ses rapports avec les Grammaires de Constantin Lascaris et de Denys de Thrace], *Ελληνικά*, 52, p. 129-137.

KORAÏS voir CORAY

KORDATOS G (1943), *Ἱστορία τοῦ γλωσσικοῦ μας ζητήματος* [Histoire de notre question de la langue], Athènes.

KOUMANOUDIS, Stephanos A. (1900), *Συναγωγὴ νέων λέξεων ὑπὸ τῶν λογίων πλασθεισῶν ἀπὸ τῆς Ἁλώσεως μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων* [Recueils de mots nouveaux créés par les lettrés depuis la Prise de Constantinople jusqu'à notre époque], Athènes 1900, rééd. Dimaras, 1980, 1166 p.

KOUMARIANOU, Ekaterini, DROULIA, Lucia et LAYTON, Evro (1986), *Το ἑλληνικὸ βιβλίο*, MIET, Athènes, 381 p.

KRIARAS, Emmanuel (1969-1993), *Λεξικό της μεσαιωνικής ελληνικής δημώδους γραμματείας 1100-1669* [Dictionnaire des mots de la littérature médiévale en langue populaire, 1100-1669], Thessalonique, α-ο 12 vol. Édition en un seul volume de la série α-κ sous le titre *Επιτομή του Λεξικού μεσαιωνικής ελληνικής δημώδους γραμματείας 1100-1669 του Εμμανουήλ Κριαρά*, Thessalonique, 2001.

KRIARAS, Emmanuel (1979), *Αρθρα και σημειώματα ενός δημοτικιστή* [Articles et notes d'un démoticiste], Athènes , 295 p.

KRIARAS, Emmanuel (1988), *Τα πεντάλεπτά μου στην ΕΡΤ και άλλα γλωσσικά* [Mes chroniques de cinq minutes à la Radio Nationale et autres textes sur la langue], 300 p.

LALLOT, Jean (1998), *La Grammaire de Denys le Thrace*, CNRS, Paris, 2e éd., 308 p., 1re éd., 1989.

LAMPE G.W. H. (1961), *A Patristic Greek Lexicon*, Oxford.

LASSITHIOTAKIS, Michel, « Archaïsmes et autres exemples d'écart linguistique dans *Apocopos* : problèmes d'établissement du texte, *Cahiers Balkaniques* 26, 1997, p. 105-126.

LAZAROU, G. (1986), *L'Aroumain et ses rapports avec le grec*, Thessalonique.

LEJEUNE, Michel (1972), *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Klincksieck, Paris, 398 p

LIDDELL-SCOTT (1968), *A Greek-English Lexicon compiled by Henry George Liddell and Robert Scott revised and augmented throughout by Sir Henry Stuart Jones,* Clarendon Press, Oxford.

MACKRIDGE, Peter (1990), *The Modern Greek Language,* 1985, trad. grecque de Kostas N. Petropoulos, *Η νεοελληνική γλώσσα,* Athènes, Patakis, 1990, 532 p. (éd. citée).

MAGOULAS, Georgios (2000), « Henri Tonnet, *Ιστορία της νέας ελληνικής γλώσσας* », *Γλωσσολογία,* 11-12, p. 355-365.

MALMBERG, Bertil (1954), *La Phonétique,* PUF, Que sais-je ?, Paris, 128 p.

MANDILARAS, Basil G. (1972), *Studies in the Greek Language,* Athènes, 243 p.

MAROUZEAU, J. (1933), *Lexique de terminologie linguistique,* Paris, 205 p.

MASTRODIMITRIS, P. D. (1984), *Ἡ ποίηση τῶν πρωτονεοελληνικῶν χρόνων,* vol. 1, p. 71-79, *Πτωχοπροδρομικὰ ποιήματα* [La poésie des premiers temps néo-helléniques. Poèmes Ptochoprodromiques], Fondation Goulandris-Horn, Athènes, 259 p.

MASTRODIMITRIS, P. D. (1996), *Εισαγωγή στη Νεοελληνική Φιλολογία,* 6e éd., Athènes, 661 p.

MEILLET, Antoine (1975), *Aperçu d'une histoire de la langue grecque,* Paris, Klincksieck, 1re éd. 1913 (8e éd. avec bibliographie mise à jour, par O. Masson), 344 p.

MIRAMBEL, André (1959), *La Langue grecque moderne. Description et analyse,* Paris, Klincksieck, 308 p., trad. par Stam. K. K Caratzas, *Η νέα ελληνική γλώσσα. Περιγραφή και ανάλυση,* Thessalonique, 1978, 402 p.

MIRAMBEL, André (1964), « Pour une grammaire historique du grec médiéval. Problèmes et méthodes » in *Actes du XIIe Congrès International des Études Byzantines,* Belgrade, p. 391-403.

MOSCHONAS, Emm. I. (1981), *Ἡ δημοτιστικὴ ἀντίθεση στὴν κοραϊκὴ «μέση ὁδό»* [La réaction démoticiste à la « voie moyenne » de Coray], éd. Odysséas, Athènes, 242 p.

NAZARI Giulio (1876), *Dizionario veneziano-italiano,* (reimpression Arnaldo Forni 1986), 172 p.

PERNOT, Hubert (1921), *D'Homère à nos jours, Histoire, écriture, prononciation du grec,* Paris, 248 p.

PERNOT, Hubert (1925), *Pages choisies des Évangiles*, Les Belles Lettres, Paris, 259 p.

POLITIS, Linos (1975), *Ποιητική ανθολογία. Βιβλίο πρώτο. Πριν από την Άλωση* [Anthologie poétique. Livre premier. Avant la Prise de Constantinople], Athènes, 1[re] éd. 1967.

POLITIS, Linos (1979), *Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας* [Histoire de la littérature grecque moderne], MIET, Athènes, 2[e] éd., 442 p.

PORTIUS, Simon (1638), *Grammatica linguae graecae vulgaris, Γραμματικὴ τῆς ρωμαίκης γλώσσας*, Paris, 16 + 160 p. On trouve ce texte en tête du dictionnaire de Du Cange mentionné plus haut, p. XIX- XL.

PSICHARI, Jean (1930), *Quelques travaux de linguistique de philologie et de littérature helléniques (1884-1928)*, tome I, Les Belles Lettres, Paris, 1337 p.

RIZOS NÉROULOS, Jacques (1928), *Les Korakistiques ou amendement de la langue grecque moderne*, texte et traduction par P.-A. Lascaris, Agon, Paris, 133 p.

ROTOLO, Vincenzo (1965), *A. Koraïs e la questione della lingua in Grecia*, Presso l'Accademia, Palerme, 273 p.

SANDFELD Kr. (1930), *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*, Klincksieck, Paris, 248 p.

SCHALLER, Helmut (1975), *Die Balkansprachen: Eine Einfürhung in die Balkanphilologie*, Carl Winter Universitätsverlag, Heidelberg, 207 p.

SCHMITT John (1904), *The Chronicle of Morea, Τὸ Χρονικὸν τοῦ Μορέως*, A History in political verse relating the establishment of Feudalism in Greece by the Franks in the Thirteenth Century edited in two parallel texts from the mss of Copenhagen and Paris, with Introduction, critical notes and indices, Londres (réimpression Bouma's Boekhuis, Groningen 1967), 640 p.

SCHWYZER Eduard (1939-1953), *Griechische Grammatik*, Munich, 4 vol. de 844, 714, 392 et 139 p.

SEILER Hansjacob (1952), *L'Aspect et le temps dans le verbe néo-grec*, Les Belles Lettres, Paris, 171 p.

SOMAVERA, Alessio da (1709), *Tesoro della lingua greca-volgare ed italiana, Θησαυρὸς τῆς Ρωμαίκης καὶ τῆς φράγκικης γλώσσας*, Paris, 513 p. (réimpression Bologne, Forni, 1977).

SOFIANOS, Nicolas (1870), *Grammaire du grec vulgaire, Γραμματικὴ τῆς κοινῆς τῶν Ἑλλήνων γλώσσης*, publiée par Emile Legrand, Paris,

1870 ; 1874. Réimpression avec une introduction par H. Papadopoulos, Kédros, Athènes, 1977, 316 p.

SOPHOCLES, E.A. (1914), *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods* (from B.C. 146 to A. D. 1100), Cambridge, U.S.A., 1188 p. (avec une importante introduction historique sur la langue grecque ancienne et médiévale et d'intéressants développements sur les latinismes en grec tardif p. 1-56).

STANITSAS, Stam.(1984), « Formation de la syllabe tonique du vers à partir d'une diphtongue descendante dans la poésie grecque médiévale et moderne » in *Actes du VII[e] Congrès international des néo-hellénistes des Universités francophones* (Paris. INALCO, 19-20 mai 1983), Publications Langues O', Paris, p. 133-150.

TEODORSON Tage (1974), *The Phonemic System of the Attic Dialect 400-340 B.C.*, Göteborg, 125 p.

THAVORIS, Antonios (1971), I, *Η γλώσσα μας στα χρόνια της Τουρκοκρατίας* [Notre langue à l'époque ottomane], éd. de l'Université de Ioannina, 37 p.

THEOPHANE, *Chronographie,* (début IX[e] siècle, 810-814), éd. Carolus De Boor, Leipzig, Teubner, 1883 (réimpression Olms 1980).

THOMSON, George (1964), *Η ελληνική γλώσσα αρχαία και νέα* [La Langue grecque ancienne et moderne], Athènes, 123 p.

TISCHENDORF, Konstantin von (1853), *Evangelia Apocrypha,* Leipzig, réimpression Const. Spanos, s. d.

TISCHENDORF, Konstantin von (1866), *Apocalypses apocryphae*, Leipzig.

TOMBAÏDIS, Dimitrios (1984), *Επιτομή της ιστορίας της ελληνικής γλώσσας* [Abrégé d'histoire de la langue grecque], O.E.Δ.B., Athènes, 71 p.

TONNET, Henri (1977), « Remarque sur l'accentuation première des neutres en iota du grec moderne », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 72, p. 241-244.

TONNET, Henri (1981), « Note sur les aspects en grec moderne », *Cahiers balkaniques*, 1, p. 29-36.

TONNET, Henri (1982), « Note sur la constitution du futur grec moderne », *Cahiers balkaniques*, 3, p. 105-119.

TONNET, Henri (1984-1), « Les *Assises de Chypre* et l'histoire de la langue grecque moderne » in *Actes du VIII[e] Congrès international des néo-hellénistes des Universités francophones. Contribution de Chypre à la civilisation néo-hellénique,* Montpellier, p. 69-79.

TONNET, Henri (1984-2), *Manuel d'accentuation grecque moderne (démotique)*, Klincksieck, Paris, 111 p.

TONNET, Henri (1985), « Note sur le remplacement de l'infinitif par le subjonctif en grec », *Cahiers balkaniques*, 7, p. 105-118.

TONNET, Henri (1986), « Grandes lignes de l'évolution du vocabulaire du textile et de l'habillement en grec », *Cahiers balkaniques*, 8, p. 93-104.

TONNET, Henri (1988), « Aperçu sur l'évolution des particules de liaison (joncteurs) en grec », *Cahiers Balkaniques*, 12, p. 134-150.

TONNET, Henri (1992), « Note sur la transcription du grec en caractères hébraïques dans le *Pentateuque de Constantinople* », communication au Colloque sur le grec moderne des 14 et 15 février 1992, publié en grec sous le titre « Η καταγραφή της νέας ελληνικής με εβραϊκούς χαρακτήρες στην *Πεντάτευχο της Κωνσταντινούπολης* (1547) » *in* Christos Clairis (ed.), *Πρακτικά του Διεθνούς Συμποσίου για τη σύγχρονη ελληνική γλώσσα*, 1992, O.E.Δ.B., Athènes, p. 209-214.

TONNET, Henri (1994), « La *Corona preciosa* (1527). Edition du texte et étude des emprunts latins et néo-latins », *Cahiers balkaniques*, 19, p. 65-107.

TONNET, Henri (1996), « Comment traduire les dialectes ? », *Μετάφραση. Ένα περιοδικό για τη μετάφραση. Metafrasi '96. Revue de la traduction*, 2, 1996, p. 106-113.

TONNET, Henri (1997), « Note sur le grec écrit de la fin de l'antiquité à la fin du XVIII[e] siècle » in *La Grèce moderne et l'héritage du passé*, textes réunis par Renée Richer, Centre universitaire d'études grecques modernes, Nice, p. 98-112.

TRIANTAPHYLLIDIS, Manolis (1938), *Νεοελληνική γραμματική. Ἱστορική εἰσαγωγή* [Grammaire du grec moderne. Introduction historique], Thessalonique, 667 p.

TRIANTAPHYLLIDIS, Manolis (1941), *Νεοελληνική Γραμματική (τῆς δημοτικῆς)* [Grammaire du grec moderne (démotique)], Athènes, 441 p.

TRYPANIS, K., A. (1984), *Ὁ ἀττικισμὸς καὶ τὸ γλωσσικό μας ζήτημα* [L'Atticisme et notre question de la langue], Athènes, 56 p.

TSOPANAKIS, Agapitos G. (1983), *Συμβολὲς στὴν ἱστορία τῆς ἑλληνικῆς γλώσσας* [Contributions à l'histoire de la langue grecque], Ἐπιστημονικὴ ἐπετηρίδα Φιλοσοφικῆς Σχολῆς, Thessalonique, vol. 1, 625 p., vol. 2, 753 p.

VENDRYES, Joseph (1945), *Traité d'accentuation grecque*, Klincksieck, Paris, 275 p.

VITTI, Mario (1966), *Nicola Sofianòs e la commedia dei Tre Tiranni di A. Ricchi*, Naples, 76 p.

VITTI, Mario (2000), *Storia della letteratura neogreca*, Rome, 450 p. Première édition, RAI, Rome, 1972, 450 p. Traduction française sous le titre *Histoire de la littérature grecque moderne* par Renée-Paule Debaisieux, Hatier, Paris-Athènes, 1989.

YANNOULELLIS, Yorgos N. (1982), *Νεοελληνικές ιδιωματικές λέξεις δάνειες από ξένες γλώσσες* [Mots néo-helléniques dialectaux empruntés à des langues étrangères], Kimena, Athènes, 139 p.

ZORAS, G. (1956), Th., *Βυζαντινή ποίησις* [Poésie byzantine], Βασική Βιβλιοθήκη, Athènes, p. 86-97.

Index des mots grecs

[Les mots grecs anciens ou de langue savante sont notés avec l'accentuation traditionnelle ; les mots médiévaux et modernes sont écrits avec l'accentuation monotonique. Les mots non accentués viennent de papyri.]

Index des termes linguistiques et grammaticaux

assimilation régressive, processus qui rend un phonème partiellement ou totalement semblable à un autre phonème qui le suit, 52, 74, 96, 97, 158, 159, 187.

atticisme, mouvement littéraire du IIe siècle après J.-C. devenu une doctrine linguistique préconisant l'emploi du grec ancien attique comme langue écrite des Grecs. Au sens strict, l'atticisme, simple retour au grec ancien, ne s'identifie pas avec l'embellissement et la purification de la langue qui partent de Coray et aboutissent à la constitution de la καθαρεύουσα, 45, 46, 47, 60, 67, 68, 76, 77, 135, 167, 207, 223, 251.

attique, dialecte grec ancien parlé à Athènes puis dans les colonies athéniennes, 19, 29, 35, 39, 40, 41, 42, 45, 46, 49, 51, 56, 61, 62, 65, 188, 208, 223, 243, 245.

augment, marque des temps passés placée comme affixe en tête des formes verbales. On distingue l'augment syllabique, voyelle ε ou η précédant une initiale consonantique (έ-μενα par rapport à μένω, ή-θελα par rapport à θέλω), et l'augment temporel, allongement de la voyelle initiale (ήλπιζα par rapport à ελπίζω), 72, 90, 123, 131 145, 162, 167, 206.

barytons. On appelle parfois ainsi les verbes non-contractes, parce qu'ils ne sont pas accentués sur la finale.

cas directs et obliques. On appelle cas obliques le génitif et le datif, par opposition aux cas directs, le nominatif et l'accusatif, 38, 80, 90, 152.

continu, itératif, ou cursif, un des aspects verbaux où l'action est visée dans son déroulement, 91 note 15, 108, 109, 147, 152, 176.

continues, spirantes ou fricatives, 21, note 14, 52, 255.

contractes. Les verbes contractes ont, à la suite de la perte d'un *yod* intervocalique, acquis un radical terminé par une voyelle (α, ε, ou ο), ce qui provoque des contractions en cours de conjugaison.

cyrillique, p. 27, note 8.

démotique, *dimotiki*, grec parlé commun constitué à partir des dialectes du Péloponnèse et standardisé à l'écrit, langue officielle en Grèce depuis 1976, 38, 121, 125, 126, 138, 144, 145, 146, 148, 152, 159, 174, 177, 182, 183, 189, 191, 221, 222, 225, 231, 232, 234, 236, 243, 248, 252, 253.

désinence, terminaison caractéristique d'un cas, par exemple -ων dans les génitifs pluriels, 58, 61, 90, 106, 107, 111, 123, 125, 126, 127, 145, 152, 164, 165, 177, 186, 197, 232, 233, 243, 257, 258, 259.

est une διάλεκτος, tandis que le parler de Corfou est un ιδίωμα, 138, 142, 148, 157, 158, 178, 205, 206, 214, 217, 220, 221.

infixe nasal, phonème /n/ qui prend place dans la racine et en modifie l'aspect, 119.

indo-européen, langue reconstituée d'où sont sortis le grec, le latin, le sanskrit, le celtique, le germanique, le slave commun etc., 33, 34, 36, 37, 50, 253.

katharèvousa (καθαρεύουσα), langue grecque moderne écrite « purifiée » de ses éléments étrangers et plus ou moins archaïsée dans sa morphologie, 45, 243, 248, 249.

koiné (prononcer koïné), langue commune, spécialement la koiné alexandrine, forme simplifiée du dialecte attique qui se substitue progressivement aux dialectes à partir de la fin du IVe siècle avant J.-C. ; par extension, toute forme de langue commune facilitant la compréhension entre locuteurs de langues ou dialectes divers : 18, 41, 42, 43, 45, 46, 51, 54, 60, 64, 76, 120, 132, 138, 148, 179, 207, 222, 223, 229, 232, 251.

labio-vélaire, 34 note 6 ; par exemple le [kw] qu'on entend dans le français « quoi ? ».

lexique, ensemble des mots d'une langue, 42, 43, 60, 63, 87, 95, 163, 168, 206 ; recueil de mots, 46, 47, 130.

ligature, 32 note 20.

limitation quantitative, règle d'accentuation du grec ancien, en partie observée en grec moderne, qui limite la place de l'accent aux deux dernières syllabes si la finale est anciennement longue, 152.

médio-passif, voix du grec moderne qui comporte les formes du passif grec ancien mais qui correspond généralement pour le sens à notre voix pronominale, 152, 165, 190, 233, 244

morphème, unité significative individualisée comme élément grammatical, 36 note 10, 43, 59, 82, 91, 97, 109, 147, 187, 257.

morphologie, en grammaire traditionnelle, ensemble des formes du nom et du verbe (déclinaisons, conjugaisons), par opposition à la syntaxe qui s'occupe des groupes de mots (compléments, propositions, phrases), 41, 43, 53, 55, 65, 68, 76, 86, 96, 97, 108, 112, 124, 125, 153, 161, 237, etc. Morphologie et syntaxe sont subsumées par la notion plus générale de morphosyntaxe qui embrasse tout ce qui concerne les morphèmes et leurs règles d'agencement dans le mot et la phrase.

roméique = grec vulgaire ou grec moderne, 227, 231.

sandhi voir **phonétique syntactique.**

sonores (consonnes), 34 note 4, 52, 120, 219, 255 ; par exemple les consonnes /b/, /d/, /g/.

sourdes (consonnes), 34 note 4, 96, 103, 196, 219 ; par exemple, les consonnes /p/, /t/, /k/.

spirantes, voir **continues.**

spirantisation, transformation d'un occlusive en spirante, par exemple de [b] à [β] puis [v], 52.

synizèse, transformation en syllabe *yod* + voyelle de deux voyelles en hiatus, en passant par une diphtongue décroissante, par exemple dans la finale de καρδία > καρδιά, [ˈia] > [ja], 104, 121, 133, 144, 152, 160, 171, 178, 183, 190, 197, 202, 206, 233.

synoptique, momentané, complexif, aoristique, un des aspects verbaux où l'action est visée globalement, 91 note 15, 109 note 26, 147, 176.

timbre, « coloration d'une voyelle » *(Dictionnaire de linguistique)*, 51, 89, 90, 131, 148, 173, 186.

troisième déclinaison, catégorie des noms qui ne comportent pas de voyelle de liaison entre la racine et la terminaison caractéristique du cas (désinence), par exemple en grec ancien κόραξ, κόρακος, c'est-à-dire κόρακ-ς, κόρακ-ος, 37, 54, 55, 75, 80, 89, 105, 106, 125, 163, 167, 173, 174, 178, 185, 198, 199, 242, 243, 256, 257, 260.

tsakonien, dialecte grec moderne du Péloponnèse, 40.

Table des matières

Chapitre III

La koiné

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JANVIER 2003
PAR L'IMPRIMERIE
DE LA MANUTENTION
A MAYENNE
FRANCE
N° 445-02

Dépôt légal : 1er trimestre 2003



Le grec moderne ressemble-t-il au grec ancien ? Telle est la question que l'on pose souvent à celui qui étudie le grec moderne.

À cette question on ne peut fournir de réponse simple et rapide. Il faut pouvoir évoquer toute l'histoire de la langue grecque que peu de gens connaissent dans notre pays.

C'est l'objet de ce livre. Il évoque l'évolution de la langue, en citant des textes datés, largement commentés du point de vue de l'histoire de la langue. La formation du grec moderne s'étend sur une longue période du IIe siècle de notre ère jusqu'aux années trente du XIXe siècle, à la création d'un État grec.

Cet ouvrage, dont on lit ici une version remaniée et mise à jour, s'adresse donc à tous les hellénistes, classiques et modernes.



ISBN 2-911053-90-7



18 €
TTC France